

L'INVASION VIENT DE MARS

M.-3226-4-20,00 F
Esp.: 500 Pts - Can.: $ 5,50

JOHN BADHAM

SYBIL DANNING



LE NOUVEAU CARPENTER
UN KUNG-FU MONSTRE

AVENTURE – POLICIER – EROTISME – FANTASTIQUE





Les trois fantastiques guerriers des Aventures de Jack Burton dans les griffes du Mandarin *de John Carpenter.*



Mrs Mc Kettch (L. Fletcher) se faisant dévorer par deux martiens hilares dans l'Invasion vient de Mars *de T. Hooper.*

IMPACT, une publication Jean-Pierre Putters/Mad Movies. **Directeur de publication :** Jean-Pierre Putters. **Rédacteur en chef :** Denis Tréhin. **Comité de rédaction :** Thomas Bauduret, Alain Charlot, Jean-Pierre Putters, Denis Tréhin. **Collaboration à ce numéro :** Yves-Marie Le Bescond, Bernard Lehoux, Norbert Moutier. **Correspondants :** Maitland McDonagh, Bill George. **Traducteur :** Alain Charlot. **Documentation :** Denis Tréhin. **Maquette :** Laurent Livinec. **Remerciements :** ARP, Monique Assouline, Raymond Boyer, Denise Breton, Cannon, Catherine Dussart, Agnès Goldman, Laura Gouadain, François Guerrar, Vanessa Jerrom, Bruno Leclerc, Claude Legac, Films Jacques Leitienne, Alain Pelé, Alain Roulleau, Marc Toullec, 20th Century Fox, UGC, Jean-Jacques Vannier, Warner-Columbia, et les maisons de distribution vidéo citées. **Photogravure et composition :** E.F.B. **Impression :** SIEP. **Distribution :** N.M.P.P. **Rédaction administration :** 4, rue Mansart 75009 Paris. Tél. : 48 74 70 83. **Dépôt légal :** août 1986. **Commission paritaire :** N° 67 856. **N° ISSN :** 0765-7099. Paraît tous les deux mois. N° 4 tiré à 65 000 exemplaires.

Photos de couverture : L'INVASION VIENT DE MARS (1). *En médaillon :* LES AVENTURES DE JACK BURTON. LE CONTRAT (4).

Télégrammes

EDITORIAL

C'est peut-être allongé sur la plage en train de siroter un long-drink que vous aller recevoir ce nouvel Impact (attention à la secousse !). Pour nous, arpenteurs incessants des cryptes obscures, le travail est continuel, même en plein été. Sitôt bouclé un numéro, il faut passer à Mad Movies tout en préparant déjà le prochain Impact. C'est notre façon à nous de se sentir en vacances, il faut dire... Mais l'alternance avec Mad Movies n'étant pas ce qu'il faut, il va falloir en mettre un coup pour respecter les délais et faire qu'enfin au début de chaque mois pair (prochaine parution pour début Octobre, donc) vous trouviez Impact chez votre approvisionneur habituel.
En voyant la couverture de cette dernière livraison, certains se sont peut-être crus en proie à des hallucinations ou ont pensé que leur montre avançait d'un mois ou qu'ils tenaient entre leurs mains fébriles un nouveau Mad Movies avec le titre de ce... « tu sais, cette revue présentée par Mad Movies et qui entend traiter de cinéma d'aventures, des films policiers, d'érotisme et aussi de **fantastique** ».
Et bien justement, après deux portraits de Stallone (sur trois numéros, c'est déjà pas mal !), on a voulu un peu diversifier et du même coup signifier à ceux qui ne l'auraient pas encore compris (être long à la détente pour un lecteur d'Impact, çà peut être mortel !), qu'Impact c'est **aussi** une revue de cinéma fantastique. Avec pour objectif de na pas recouper ce qui est publié dans Mad Movies. Ainsi de notre papier sur **L'invasion vient de Mars,** accompagné d'un entretien avec Tobe Hooper et de documents plutôt flashants. Ainsi des **Aventures de Jack Burton dans les griffes du Mandarin** qui nous fait découvrir un nouveau héros et un John Carpenter au plus haut de son talent. Indiscutablement le film de la rentrée.
Alain Charlot (alias Sylvain Desprès) vous a concocté un super-dossier (comme à son habitude) sur John Badham. Bernard Lehoux (alias Giorgio Arabica - c'est pas bientôt fini tous ces pseudos ?) s'est penché avidement (mais il n'est pas allé plus loin) sur le cas de la plantureuse Sybil Danning. Et bien sûr, toute l'actualité récente et à venir. Plein de bonnes choses donc, qui vous feront patienter jusqu'à une rentrée riche en événements de taille : **Aliens,** le nouveau James « Terminator » Cameron, **Cobra,** le dernier Stallone, et sans doute le **Day of the Dead** de Romero. D'ici là, ne bronzez pas idiots. Lisez consciencieusement Impact et faites le connaître à votre charmante voisine de plage.

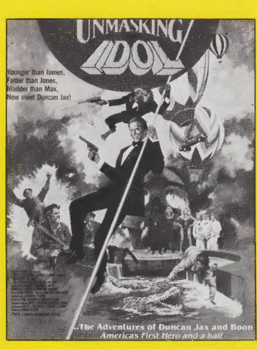
Denis TREHIN

● Un nouveau jeu de l'assassinat avec **Master Blaster** de Glenn R. Wilder, le jeu où chacun est votre ennemi et où l'on fait semblant de se tuer. Jusqu'au moment où les morts deviennent réelles, évidemment ! Dans ces conditions, il devient difficile de gagner le grand prix de 50 000 dollars offert par le Master Blaster Grand National Championship.

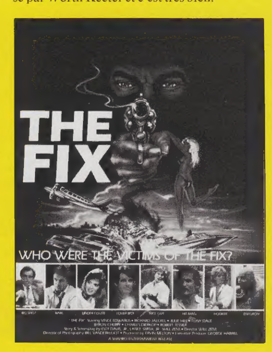
● Dans **Killing Machine,** une organisation criminelle s'en prend aux camionneurs transportant fruits et légumes d'Espagne jusqu'en Allemagne. Cette mafia est dirigée par le mystérieux Julot (Lee Van Cleef) et Chema, un ancien terroriste, perd sa femme lors d'une des agressions de Julot. La vengeance va être sévère... Réalisé par J. Anthony Coma et avec George Rivero, Margaux Hemingway et Richard Jaeckel.

● Un maniaque surnommé The Skull qui tue les motocyclistes à l'aide de sa « voiture de la mort ». Un camionneur justicier baptisé The Gladiator aux prises avec des punks et qui utilise des méthodes radicales pour stopper les conducteurs en état d'infraction. Un duel final dans une décharge automobile entre The Skull et The Gladiator. Bref, beaucoup de bruit et de tôles froissées pour **The Gladiator,** le nouveau film du magistral Abel Ferrara **(L'Ange de la vengeance, New-York deux heures du matin).**

● On retrouvera d'ailleurs George Rivero dans **Fist Fighter** dans lequel il joue encore le rôle d'un vengeur qui a passé injustement huit années en prison.

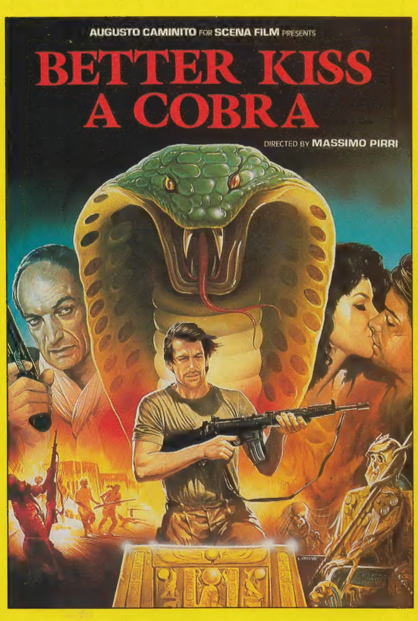


● Plus jeune que James, plus rapide que Jones, plus fou que Max, découvrez maintenant Duncan Jax, incarné par Ian Hunter. Et nous, heureux bouffeurs de pelloches, on l'a découvert à Cannes avec **Unmasking the Idol,** un étonnant cocktail bariolé et gorgé d'aventure, d'exotisme, de ninjas, de piranhas, de temples secrets et de poursuites infernales. C'est réalisé par Worth Keeter et c'est très bien.



● Chez Shapiro également, on annonce **King of the Streets** d'Edward Hunt, un thriller de SF narrant le combat que va mener un étranger mystérieux venu d'un lointain univers contre Mr. One, un roi de la pègre. Et aussi **A Savage Hunger,** le drame de survivants d'un crash aérien dans le désert mexicain de Baja. Opposition de deux visions de la situation : la survie à tout prix contre l'humanité et la compassion. Sur ce même sujet, René Cardona Jr. nous avait offert un lamentable **Survivre.** Là, c'est un certain Sparky Greene qui tient les manettes. Alors espérons que son film fera un peu plus d'étincelles... Ensuite, Shapiro again, pour **Agent On Ice,** un thriller politique dans lequel l'agent John Pope va devoir échapper aux éxécuteurs de la Mafia et de la CIA qui ont scéllé une alliance secrète ! Enfin, chasse aux trafiquants de cocaïne dans **The Fix** de Will Zeno, avec Vince Edwards et Richard Jaeckel... C'était notre programme « spécial distributeurs en manque de films à sortir ».

Télégrammes

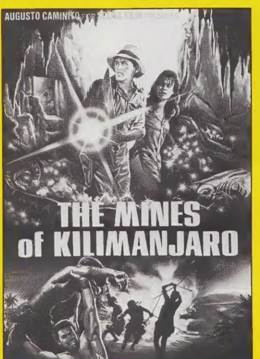




● Le cinéma-bis transalpin se porte mal et les productions dans les genres qui nous intéressent se font de plus en plus rares. C'est pourquoi on les attend avec d'autant plus d'impatience ringarde. Filmexport Group annonce **Better Kiss A Cobra** de Massimo Pirri : un sous-Indiana Jones avec pillage de tombes infestées de cobras et course au trésor (celui de Cléopâtre !) dans les cavernes du désert égyptiens. **The Mines of Kilimanjaro** de Mino Guerrini, un sous-Allan Quatermain avec chasse aux diamants et lutte contre des nazis au cœur de l'Afrique. Enfin, **Scalps,** ou l'histoire d'une jeune indienne recueillie par un fermier et après qui des rancheros sont aux trousses.

● Le dernier film de Lucio Fulci est une histoire de mœurs comme les italiens les aiment tant : la vengeance d'une jeune femme (interprétée par Corinne Cléry) contre le personnage du chirurgien responsable de la mort de son aimé. Sado-masochisme à gogo pour ce **Devil's Honey** qui, entre les mains du réalisateur de **L'éventreur de New-York,** doit bien réserver une ou deux séquences crades dont il a le secret.

● Dans la lignée des **Day of the Woman, Death Week-end** et autres **Last House On The Left,** voici **The Search,** une production germano-italienne qui décrit l'implacable vengeance contre la bande de psychopathes qui a tué sa famille. C'est John C. Desanzo qui met en scène ce sujet un peu rebattu.



● Vingt années après la fin du conflit vietnamien, John Steele s'aperçoit que Lee, son compagnon de guerre sud-vietnamien, fait maintenant partie de la mafia asiatique. Steele va reprendre les armes et cela va être **Steele Justice** dirigé par Robert Boris. Entre **Taxi Driver** et **Year of the Dragon ?**

● Il faut quand même finir par vous l'annoncer : le nouveau James Bond s'appelle **Living Daylights.** Le tournage débute ce mois-ci sous la direction de John Glen et c'est Pierce Brosnan **(Nomads)** qui incarne maintenant l'agent 007.

● Un sadique qui s'en prend aux prostituées de Los Angeles, c'est le sujet assez peu original de **The Night Stalker** de Max Kleven avec cette brute de Charles Napier **(Rambo II)** dans le rôle du flic.

ERRATA ET ADDENTA

Filmographie de Antonio Margheriti : **La planète des hommes perdus** devait sortir chez VIP, mais reste pour l'instant toujours inédit. Le véritable titre original concernant **Anthar l'Invincibile** (1964) est **Mercanti di schiave** et le film est bien sorti en France sous le titre de **Marchands d'esclaves.** Le titre original de **The Unnaturals** (1969) est **Contronatura.** Le titre français de **Car Crash** (1980) est **L'enfer en 4e vitesse.**
La critique de **Hitcher** (p. 12 & 13) est due à Maitland Mc Donagh et la traduction en revient à Gérard Delorme (rédacteur à Actua-Ciné). Qu'il en soit ici remercié.
Quant à la rubrique video, elle était due, comme d'habitude, à notre collaborateur Norbert Moutier.

COMMANDEZ LES ANCIEN

NOM : ____________ Prénom : ____________

Adresse : ______________________________

____

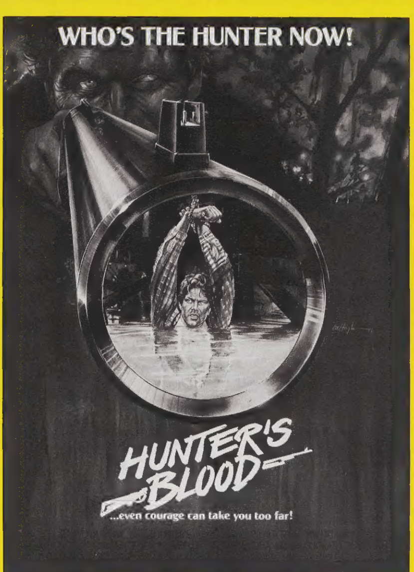
désire recevoir les Numéros cochés ci-dessous

☐ 23 ☐ 24 ☐ 25 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28 ☐ 29 ☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34

☐ 35 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 37 HS ☐ 38 ☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 IMPACT

Numéros disponibles de MAD MOVIES : du 23 au 42. IMPACT : 1 au 3 Chaque exemplaire : 20 F (sauf N° 37 H.S. : 25 F). Frais de port gratuits à partir d'une commande de deux numéros (sinon : 5 F de port). Toute commande à effectuer, par chèque ou mandat-lettre, à l'adresse de MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.
Pour l'étranger : le tarif est identique mais tout règlement doit nous être adressé par mandat-international, exclusivement.

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon ci-contre et renvoyez-le à MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris, accompagné de votre règlement.





● A la croisée de **Délivrance** et de **Sans Retour,** voici **Hunter's Blood** de Robert C. Hughes, un survival dans lequel un groupe de chasseurs va devoir échapper aux habitants un tantinet dégénérés du coin.

● L'étrange site des bayous de Caddo, dans le Texas, sert de lieu de tournage pour un des plus grands films d'action jamais vus, lorsque deux des membres de l'équipe disparaissent mystérieusement dans les marais profonds. C'est le sujet de **Final Cut,** une production de chez Shapiro réalisée par Larry G. Brown.

● Dans la lignée de **Terreur sur la ligne** et **Meurtre au 43e étage,** on annonce **Extremities** de Robert Young. Farrah Fawcett y joue une femme agressée plus agressive encore que son agresseur !



IS NUMÉROS







N° 23 : Entretien Tom Savini. Dossier **Mad Max II.** Dans les griffes du cinéphage : **Blue Holocaust, Conan le Barbare, Carnage, La Ferme de la Terreur, The Hand, Dragonslayer.** Dossier : La série des « Dracula » avec Christopher Lee. Dossier Dick Smith.

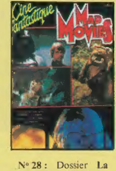
N° 24 : Avant-première : **Spasm, Épouvante sur New York, The Dark Crystal.** Dossier Dario Argento. Sur le tournage de **Ténèbres.** Festival de Madrid. Cinéphage : **Blade Runner, Les Yeux de la Forêt, L'Épée Sauvage, Creepshow, Star Trek II, La Morte-vivante, The Thing.** Film décrypté : **L'Invasion des Morts-vivants.** Ciné-fan : Jean-Manuel Costa, l'animation. Entretien avec Ray Harryhausen.

N° 25 : Maquillage : Entretien avec Dick Smith. Le film décrypté : **Alien.** Entretien avec Dario Argento. Dossier : Tobe Hooper ou la folie homicide. Cinéphage : **Tron, Halloween II, L'Emprise, E.T.** Festival de Sitges. Les films d'Avoriaz 83. Ciné-fan : latex et zombies.



N° 26 : Compte rendu du Festival d'Avoriaz 83. Le film décrypté : **Zombie.** Dossier David Cronenberg. **Dark Crystal, Vidéodrome.** Entretien avec Gary Kurtz et Jim Henson. Cinéphage : **Phobia, Le Prix du Danger, Meurtres en 3-D, Frère de sang, Evil Dead, Looker, Creepshow, Transmission de Cauchemars.** Entretien avec George Miller, les « **Mad Max** ». Ciné-fan : photos de space-opéra ou « **Star Wars** dans son salon ».

N° 27 : Le cinéma fantastique indonésien. **Wild Beasts, Zeder. Octopussy** et **Jamais plus Jamais.** Dossier Barbara Steele. **Les Prédateurs** et entretien David Bowie. Film décrypté : **Le Chien des Baskerville** (Fisher). Dossier **Le Retour du Jedi.** Avant-première : **Mausoleum, Krull, Latidos de Panico, La Chute de la Maison Usher** (Jésus Franco), **Le Trésor des quatre couronnes.** Tournage : **Clash.** Musique de film : Bernard Herrmann. Cinéphage : **Psychose II, Dar L'Invincible, Le Sens de la Vie.** Dossier **Creepshow** (King, Savini, Romero, les E.C. Comics, etc.). Entretien R. Rubinstein pour **Creepshow.**



N° 28 : Dossier **La Foire des Ténèbres.** Dossier **La Quatrième Dimension** (le film). Cinéphage : **Superman II, Yor, Le Chasseur du Futur, Tonnerre de Feu, le Guerrier de L'Espace, Le Trésor des Quatre couronnes, Cujo, La Guerre du Fer, Frère de Sang.** La série des 3 « **Dents de la Mer** ». Vaste dossier sur les 3 « **Guerre des Étoiles** ». Avant-première : **Wargames, Metalstorm, Biohazard, She, The Scarecrow, Raw Force, Hercule, Manhattan Baby.** Les demeures fantastiques (dossier sur les maisons « possédées ») première partie.

N° 29 : Les films d'Avoriaz 84. **Krull, Strange Invaders, The Dead Zone.** Entretien avec Paul Naschy. Festival de Bruxelles, Festival de Sitges. Entretien avec H.B. Davenport (pour **X-Tro**). Les films en relief. Les nouveaux aventuriers : Harrison Ford. Entretien avec Joe Dante. Ciné-fan : super 8 de space-opéra. Cinéphage : **Jamais plus Jamais, Androïde, La Foire des Ténèbres, Le Choix des Seigneurs, Christine.** Les demeures fantastiques, deuxième partie. Le film décrypté : **Brainstorm.**





N° 30 : Maquillage : Entretien avec Ed French. Le film décrypté : **Phantom of the Paradise.** Avant-première : **Strange Tangents, Stryker, Abomination, Final Executor, Rats, The Black Throne, Zeus.** Crayon-bis : Pupi Avati. Portrait : Christopher Walken. **Vidéodrome.** Entretien avec David Cronenberg. **La Forteresse Noire.** Ciné-fan : Les masques en latex. Cinéphage : **2019 : Après la Chute de New York, La Ville des Pirates, The Forbidden Zone, L'Ascenseur, Le Jour d'Après, Clash, Looker.** Entretien avec Lamberto Bava. Les demeures fantastiques, troisième partie.

N° 31 : Entretien avec Larry Cohen. Dossier Indiana Jones et Le Temple Maudit. Effets spéciaux made in France : Acme Films. Avant-première : **Monster Dog, Scared to Death II, The Last Starfighter, The Black Moon Rising, The Ice Pirates, Firestarter, Silent Madness, The Power, Troll, Ghoulies, The Primevals, Prison Ship 2005. La Quatrième Dimension** (la série TV). Cinéphage : **Le Dernier Testament, Le Gladiateur du Futur, Children of the Corn, En Plein Cauchemar, L'Étoffe des Héros, Liquid Sky, Si J'avais Mille Ans.** Entretien Monique Henckell. **Vendredi 13 n° 4.** Dossier : Heroïc-Fantasy.



Crayon-bis : Hard américain et cinéma fantastique. Les demeures fantastiques, quatrième et dernière partie. Festival de Saint-Malo. Ciné-fan, personnages articulés pour l'animation. **Splash.** Portrait : Caroline Munro.

N° 32 : Maquillage : Entretien avec John Caglione. Cinéphage : **Les Seigneurs de la Route, Le Chevalier du Monde Perdu, Hercule, Conan le Destructeur, Frankenstein 90, New York deux Heures du Matin, Les Guerriers du Bronx II, X-Tro, Ghostbusters, Indiana Jones et Le Temple Maudit.** Dossier David Lynch. Dossier **Dune.** Avant-première : **The Last Starfighter, Splatter University, Dreamscape, Philadelphia Experiment, Company of Wolves** : entretien avec Neil Jordan. **Greystoke, La Légende de Tarzan.** Ciné-fan : Technique de l'animation. Les décors de Nemo. Dossier : Les films après la bombe. Film décrypté : **The Rocky Horror Picture Show.** Premier Festival du Super 8. Dossier Gerry Anderson. **Supergirl,** entretien avec Helen Slater. Maquillage pub : Benoit Lestang.



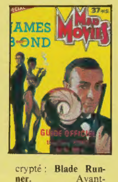
N° 33 : Maquillage : Ed French strikes again. Entretien avec Herschell Gordon Lewis. **Phenomena,** entretien avec Dario Argento et Sergio Stivaletti. **L'Histoire sans Fin, Gremlins,** entretien avec Joe Dante. Festival de Sitges 84, Cinéphage : **Rock Zombies, 2020 Texas Gladiators, Blasfighter, L'Exécuteur, Supergirl, Les Rues de Feu. Dans les coulisses d'Indiana Jones** : Entretien avec Ke Huy Quan (demi-lune) et story-board et effets spéciaux du film. **1984,** entretien avec Michael Radford. Dossier : Le Psycho-killer. Ciné-fan : les effets spéciaux amateurs, Jean-Pierre Macé. Série TV : **Batman.** Crayon-bis : Le Fantastique à Hong-Kong. Effets spéciaux : entretien avec Jean-Manuel Costa. Le film décrypté : **2001, l'Odyssée de l'espace.**

N° 34 : Maquillage : entretien avec Carl Fullerton. Le film décrypté : **1984.** Effets



spéciaux : trucages à la TV. Christopher Tucker sur **Company of Wolves.** Cinéphage : **La Corde Raide, Le Village de la Mort, Mad Mission, Les Rats de Manhattan, Nemo, Sheena, Reine de la Jungle, Gremlins.** Entretien avec Wes Craven, **A Nightmare on Elm Street, Brazil, L'Aventure des Ewoks.** Les films d'Avoriaz 85. **Philadelphia Experiment, Dune, 2010, Razorback.** Avant-première : **Impulse, C.H.U.D., Repo man, Mutant, Buckaroo Banzai, Terminator, The Being.** Ciné-fan : créatures en modelage pour l'animation. Série TV : **Outer Limits** (Au-delà du Réel).

N° 35 : Effets spéciaux : entretien avec Carlo Rambaldi. **Le Retour des Morts-vivants, Electric Dreams, Phenomena.** Dossier « **Star Trek** » : les films et la série TV. **2010, Starman.** Les créatures fantastiques de Jacques Gastineau. **Terminator.** Cinéphage : **Out of Order, L'Aube Rouge, Element of Crime, Brother, Lady Hawke, Onde de Choc, Les Griffes de la Nuit, L'Amulette d'Ogum, Apocalypse dans l'Océan Rouge, Ninja III.** Le film dé-



crypté : **Blade Runner.** Avant-première : **The Domination, Night of the Comet, The Mutilator, Superstition, Runaway.** Dossier Brian de Palma. Les effets spéciaux vidéo. Festival d'Auxerre. Michel Soubeyrand, un atelier de maquillage en France. Ciné-fan : effets spéciaux, les bladders. Série TV : **Tales from the Dark Side.**

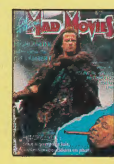
N° 36 : Maquillage : entretien avec Stan Winston, entretien avec Tom Savini. **Phenomena, Day of the Dead.** Avant-première : **Def Con-4, Ghoulies, Cat's Eye, Vendredi 13 n° 5.** Entretien avec Tobe Hooper (**Lifeforce**). **Les Jours et les Nuits de China Blue. Re-Animator.** Cinéphage : **Blood Simple, Sangraal, Fantômes à Louer, Dreamscape, Baby, Starfighter, La Rose Pourpre du Caïre.** Festival de Saint-Malo. Dossier : Le Peplum Fantastique. Ciné-fan : fabrication d'un buste rigide, les égorgements. Film décrypté : **Planète Interdite.**

N° 37 : Maquillage : entretien avec Pascal Pinteau, Ed French. **Legend.** Dossier **Lifeforce.** Entretien avec Jacques Gastineau. **Rambo II.** Dossier **Mad Max III,** entretien avec George Miller. Cinéphage : **Wild Beasts, Marathon Killer, Le Dernier Dragon, Conqueror, Starman, Runaway, Les Frénétiques, Diesel, Vendredi 13 n° 5. Pale Rider.** Avant-première : **Cocoon, Silent Madness, D.A.R.Y.L., Future Cop Night Train to Terror, The Goonies.** Dossier « Sang pour sang gore » ou l'horreur à l'écran. Entretien avec Ruggero Deodato. Ciné-fan : plaies et cicatrices. Deuxième Festival du super 8, la sélection.



N° 37 : Hors-série : Spécial James Bond. Tous les films, de **James Bond Contre le Dr No à Dangereusement Vôtre.** Dossier **Dangereusement Vôtre,** le tournage, le plateau 007, Roger Moore, etc. Dossier photo sur les Bond Girls. Prix spécial : 25 F.

N° 38 : Maquillage : Entretien avec Rick Baker, première partie. Les nouveaux maquilleurs : Jennifer Aspinall, William A. Basso Jr, Arnold Gargiulo II, James W. Kagel, Mike Maddi, Tom Lauten, Peter Montagna, Stephen Norrington. **La Chair et le Sang, Le Roi David.** Dossier : **Vampire, Vous Avez dit Vampire ?** Entretien avec Tom Holland. **Explorers, Retour vers le Futur, Oz, Un Monde Extraordinaire.** Avant-première : **Godzilla 85, Teen Wolf, My Science Project, Weird Science, Warning Sign.** Portrait : Arnold Schwarzenegger. Série TV : Des agents très spéciaux. Cinéphage : **2072, Les Mercenaires du Futur, La Promise, Solo Pour Deux, Horror, Les Débiles de l'Espace, Amazonia, La Jungle Blanche, Les Envahisseurs sont Parmi Nous.** Dossier : Le Fantastique australien. Le film décrypté : **La Revanche de Frankenstein.** Ciné-fan : Dents et prothèses dentaires.



N° 39 : Maquillage : entretien avec Rick Baker, deuxième partie. Cinéphage : **Les Aventures de Buckaroo Banzai, Cocoon, Taram et le Chaudron Magique, Musclor et She-ra, La Dernière Licorne, Santa Claus, Les Goonies.** Box-office 85. Le septième art décrypté. Les Nouveaux maquilleurs : Jacques Gastineau, Tyler Smith, Kevin Yagher. Les films d'Avoriaz 86. **Mort Sur le Gril. Re-Animator** : Entretien avec Stuart Gordon. **La Revanche de Freddy.** Entretien avec le réalisateur Jack Sholder. Avant-première : **Le Docteur et les Assassins, The Stuff, Peur Bleue.** Compte rendu du Deuxième Festival du Super 8. Dossier : Roman Polanski. Spécial cinéastes : Richard Fleischer, Michael Powell. Effets spéciaux : Pub du sage (Yoda) pour le Crédit Mutuel. Dossier : Le Cinéma Fantastique indonésien. Le film décrypté : **Le Masque du Démon.**

N° 40 : Maquillage : entretien avec Reiko Kruk et Dominique Colladant. Cinéphage : **Contact Mortel, Le Mystère de la Pyramide, D.A.R.Y.L., Peur Bleue, Dream Lover, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?, L'Unique, Kalidor, Black Out, Le Docteur et les Assassins, Allan Quatermain et les Mines du Roi Salomon, Une Créature de Rêve, La Revanche de Freddy.** Avant-première : **Transylvania 6-500, Once Bitten, Terrovision, Troll, Eliminators.** Dossier Highlander, entretien avec Christophe Lambert. **Link, Enemy.** Dossier Hitchcock : les apparitions du Maître dans ses films avec toutes les photos. **Les Oiseaux,** analyse. Les nouveaux maquilleurs : Michel Soubeyrand, David White, Gabe Bartalos. Autopsie du septième art. **Peter Pan.** En vingt-quatrième vitesse : Jean-Pierre Jeunet, cinéaste. Série TV : Chapeau Melon et Bottes de Cuir. Ciné-fan : les prothèses en latex.

IMPACT





Impact n° 1 : Les trois « Gore-opéras » de George Romero : **Night of the Living Dead, Dawn of the Dead** et **Day of the Dead. Commando. Buckaroo Banzai.** Portrait : Kathleen Turner. **Haut les Flingues.** Tournage : **Coïncidences.** La légende « Coup de poing » : **Rocky,** tous les films. Le Festival d'Avoriaz 86. **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? Mort sur le Gril, Le Docteur et les Assassins, La Revanche de Freddy.** Ciné-cibles : **Silverado, Exterminator II, Soleil de Nuit, Invasion U.S.A., Target, Chinese Boxes. L'exécutrice** : entretien avec Brigitte Lahaie.

Impact n° 2 : **Le Justicier de New York,** entretien avec Michael Winner. **Créature.** Historique de la Cannon. **Highlander.** Mike Hammer. **Le Secret de la Pyramide, Remo sans Arme et Dangereux, Le Diamant du Nil.** Cannes 86. Portrait : Rutger Hauer. Ciné-cibles : **Rocky IV, A Double Tranchant, Les Longs Manteaux, Allan Quatermain et les Mines du Roi Salomon, American Warrior, Le Bateau-Phare, Revolution, A Couteau tiré, Natty Gan, Les Supers-flics de Miami, Zappa, Les Loups entre eux.** Vidéo. Vidéo X. Bandes dessinées.

FX

EFFET DE CHOC

Aaaah, enfin ! De l'air ! Rollie Tyler sort de son sac mortuaire et arrache son masque.

Les cloches de Hollywood résonnent déjà aux oreilles de Bryan Brown ; il est le héros pittoresque d'un polar divertissant et souvent humoristique, F/X. Première œuvre de Robert Mandel à nous arriver en France, **F/X** *possède plus d'un tour (de magie) dans son sac, surtout lorsque vous saurez qu'il détourne les effets spéciaux de leur but original. Du cinéma à la vie réelle, bbbrrrr... On en frémit. Heureusement, tout ça n'est que du cinéma.*

L'idée est toute bête. Ça, oui ! Elle prête même à s'interroger. D'ailleurs, c'est sûr, lorsque vous lirez dans vos journaux qu'un mafioso repenti et prêt à témoigner contre la Famille s'est fait refroidir ad vitam eternam, n'allez pas chercher ce qui n'existe pas et foncez droit vers l'évident : le maquillage. A plus forte raison si le quidam en question a bénéficié d'un hachoir en travers du crâne (sceau incontestable du maître Savini). Simple comme idée, tellement simple que – blague à part – les services secrets (quelque soit le pays) devraient s'en inspirer. Bon, évidemment, ce n'est pas la première fois que nous voyons au cinéma un faux meurtre ; le dernier navet en date de Giovani, **Les loups entre eux**, s'ébrouait péniblement par un Claude Brasseur percé de 2-3 balles en plein Beyrouth, histoire de redonner peau neuve pour le restant du film au cabotin français n° 2.

Mais les scénaristes de **F/X**, Robert T. Megginson et Gregory Fleeman, ont carrément bâti leur histoire autour d'un assassinat maquillé. Et quand on parle maquillage, les meilleurs interprètes restent encore ces sorciers d'une caste reclue, ces triporteurs de latex, ces concepteurs géniaux : les maquilleurs de cinéma fantastique.

Rollie Tyler (Bryan Brown) est considéré par la profession comme l'un des génies de ces effets spéciaux. Il suffit pour s'en convaincre de fouiner dans son musée personnel où trônent les vestiges d'une civilisation de ringardises en tout gore : le pic à glace du célèbre **Massacre au piolet**, le Martien du fameux **Ils sont derrière nous**, etc. Une précision : **F/X** (terme qui désigne en anglais les effets spéciaux) annonce la couleur avec une bonne dose d'humour et d'auto-ironie.



R. Tyler (Bryan Brown) menace Lipton (Cliff de Young) avant de tirer sur Rosebud (le monstre).

Tout va pour le plus sanglant donc, jusqu'au jour où Martin Lipton (Cliff de Young), agent du FBI, frappe à la porte de Tyler. Il s'agit de tuer ou plutôt de faire semblant de tuer un important chef de la Cosa Nostra qui veut se mettre à table. Passant pour mort, Nicholas de Franco (c'est le nom de l'affreux) pourra, sans être inquiété, attendre le début de son procès. Et Tyler, le naïf, accepte ; tant et si bien que le boss à Lipton l'oblige moralement à « commettre » lui-même l'assassinat. Vous l'avez deviné, les effets spéciaux jouant exclusivement de l'illusion créée, **F/X** va promener son public de la réalité au mensonge ou si vous préférez, de la fausse réalité au vrai mensonge. Bref, on se perd inévitablement en cours de route à vouloir savoir qui est mort et qui va l'être. Seule chose certaine : Tyler doit, pour en réchapper, faire fonctionner ses méninges et tous les accessoires qu'un illusionniste de sa classe trimbale en permanence dans sa mallette. Inventif à certains moments, notamment à la fin, **F/X** s'enlise pourtant dans une course-poursuite classique qui, sans faire suer le spectateur, ne le transporte pas pour autant. De deux choses l'une : ou la dernière demi-heure (qui montre Tyler partant à l'assaut d'un manoir gardé comme le Styx) renvoie un trop plein d'imagination, ou les deux premiers tiers du film en manquent singulièrement. Il n'est cependant pas nécessaire de nous armer de patience en poireautant pour le bouquet final. Si la première moitié de **F/X** ne dégorge pas d'effets spéciaux (vu le sujet, cela reste un peu dommage), elle offre néanmoins cette patine propre à la série B, celle de l'engrenage insoluble, du piège mortel, de la beauté de l'Art.

Le réalisateur Robert Mandel mérite peut-être plus le CAP de mise en scène que celui des effets spéciaux mais il mérite, au nom sacro-saint du divertissement, notre reconnaissance.

Alain CHARLOT

F/X. *USA. 1986. Réal. : Robert Mandel. Scén. : Robert T. Megginson et Gregory Fleeman. Prod. : Dodi Fayed et Jack Wiener pour Orion. Dir. phot. : Miroslav Ondricek. Décors : Mel Bourne. Mont. : Terry Rawlings. Effets spéciaux : John Stears. Son : Les Lazarowitz. Int. : Bryan Brown, Brian Dennehy, Diane Venora, Cliff Deyoung, Martha Gehman, Joe Grifasi, Mason Adams, Roscoe Orman. Dist. : Fox. Sortie : 13.8.86.*

Bryan BROWN

ptimiste, lieutenant rebelle, truand ordinaire, 'effets spéciaux, détective privé cynique, Bryan passe de devenir le nouveau palladin du monde monde agressif et agité. Venu d'Australie, ce ırd au visage taillé à la serpe, ignore le ses personnages cheminent, tranquilles, ut, sans dévier. On ne devine chez eux ni chet. Quant au professionnel, à l'acteur, il respire constante du travail effectué sans fioritures. demander si Hollywood, sa nouvelle terre onviendra à cet homme simple et discret.

Dommage, Bryan Brown s'est arrêté le temps d'un jour ou deux et nous l'avons manqué. Dommage, car bien des points de sa filmographie restent obscurs, nombre de trous restent à combler. Cette obscurité, ces trous, ne signifient pas qu'en investigateurs, nous nous intéressons à un passé douteux – loin de vous cette idée, nous ne sommes pas des policiers confrontés à un emploi du temps défectueux, nous n'exigeons pas d'alibi – en revanche, ces deux mots indiquent une chose : prophète en son pays, Bryan Brown est quasi-inconnu en France. Et ne serait le foin occasionné par son mariage avec l'actrice Rachel Ward juste après le tournage d'une série télé, que j'ajouterais totalement inconnu. A l'exception des trois ou quatre longs métrages qui ont connu une distribution hexagonale, la filmographie de cet acteur est à découvrir. Vous comprendrez donc que ce mini-portrait ne constitue qu'un travail partiel de défrichage, en attente de plus solides études du cas Brown.

Ils sont rares les acteurs australiens à avoir su s'exporter. On en compte en fait pour le moment que trois : Mel Gibson (cf. *Impact* n° 3), Sam Neil (mais Sam Neil, pour reprendre une comparaison sportive, n'a pas percé internationalement comme il le laissait prévoir), et Bryan Brown. A première vue, ce dernier n'impressionne pas : il n'a pas le charisme de Gibson ni le regard ambigu de Neil, il est grand certes et beau mec, mais comme le sont des dizaines d'acteurs dont on entend peu parler. Et pourtant, nous sommes en présence indiscutablement d'une future star.

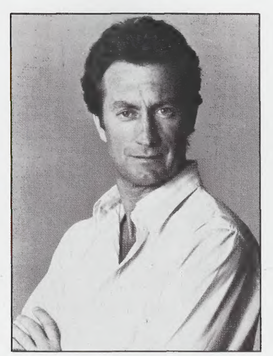
En examinant le type de personnages qu'a interprété jusque là Bryan Brown, on est frappé par le contraste interne de chacun d'entre eux, une sorte de relation passive/active vis-à-vis des événements. Cette façon docile d'absorber et de rejeter ce qui l'entoure. Ça doit être ça : Bryan Brown avale ses rôles et joue donc systématiquement en état de digestion, d'où son calme et son apparente bonhommie. A ce stade, un psychanaliste nous dirait qu'il y a là une anomalie et qu'il faut remonter à l'enfance pour en comprendre les causes.

Heureusement pour l'acteur, le rapport sur son enfance n'évoque qu'un trou noir ou presque. Pour éclairer notre lanterne, Brown prétend ne jamais avoir eu l'idée de devenir comédien jusqu'à l'âge de 21 ans : « A l'école où j'étais inscrit, les élèves n'avaient aucune occasion d'aller au théâtre ». A cette époque, Brown, employé d'une compagnie d'assurances, envisage une carrière pro de rugbyman (une autre façon de faire vivre sa firme en rectifiant le portrait des brutes d'en face).

Voulant prouver à ses petits camarades qu'il n'était pas un moins que rien, il participe à une revue annuelle montée par sa boîte. Blood and Guts ! Ça le botte. L'univers du théâtre sera le sien. Durant quatre ans, le jeune Bryan s'active dans des troupes amateurs puis estimant qu'il en avait assez, passe professionnel et fout le camp en Angleterre. A moi Londres, deux mots ! : « J'étais incroyablement naïf mais déterminé ». Intégré dans la troupe prestigieuse du National Theatre, il se fait remarquer dans Romeo et Juliette, La tempête, et dans d'autres pièces du répertoire shakespearien. En 1975, il a 26 ans, il retourne en Australie pour une simple visite, qui débute par une production théâtrale de 18 mois ! Le bras du cinéma va alors l'agripper fermement. Ce bras, cette justice divine qui transforme les donzelles sur un tabouret en Lana Turner, ce bras, disais-je, le met en 1978 sur la route d'un court métrage, **Love letters from Teralba road.** La critique l'observe et loue son expérience. En dix ans, Bryan Brown va tourner dans une vingtaine de films et de téléfilms.

Tout d'abord reporter dans **Newsfront** (Phillip Noyce), maton dans **Le chant de Jimmy Blacksmith** (Fred Schipiesi), il traverse d'un pas régulier un cinéma australien en plein boom : **Third person plural** (James Ricketson), **Shadows** (Tom Jeffrey), **Palmbeach** (Aalbie Thoms).

En 1979, **Money movers** de Beresford : un second rôle de gangster, qui lui sied comme un gant. Brown ne s'excite jamais, semble faire ce qu'on lui dit, sans plus. Belle démonstration de cette force tranquille



Bryan Brown dans F/X.

qui l'anime. En 1979 toujours, **The odd angry shot** de Tom Jeffrey. De 1965 à 1972, l'Australie a envoyé 60 000 soldats au Vietnam aux côtés de leurs alliés américains. **The odd angry shot** relate l'existence dans cette putain de guerre, d'une partie de ce contingent et révèle l'esprit aventureux de Bryan Brown. **The odd angry shot** glorifie également le « qui ose gagne » de ces soldats vivant à plein régime. On peut ne pas apprécier. Brown, lui, joue un optimiste que rien, pas même la mort ou l'humiliation, n'arrête. Tactique qui ne sera pas aussi payante que celle (infiltration puissante) de l'acteur.

L'année suivante, toujours soldat mais promu lieutenant, Bryan, alias Peter Handcock, est victime de la raison d'État dans **Héros ou salopards** (Bruce Beresford). Victime non expiatoire du conflit qui secoue l'Afrique du Sud en 1901, qui oppose Boers et Britanniques, l'officier Handcock, accusé du meurtre d'un prêtre allemand et de prisonniers boers, servira d'exemple. Beresford, rigoureux, exprime là un double jeu qui lui est cher et permet à Brown, pour la seconde fois, de crever en uniforme (emprunté dans **Money movers**, acquis dans **Héros ou salopards**). Insigne honneur !

Signalons la présence de ce film à Cannes en 1980 et le Prix d'Interprétation masculine de second rôle à Jack Thompson (l'avocat).

Nous ne savons pas ce que Brown pense de la police mais si cela correspond au choix de ses films, alors l'opinion qu'il en a ne doit pas voler bien haut : celle de **Blood money** (Chris Fitchett, 1980) par exemple, qui trafficote avec les escrocs, et la mafia et que combattent Bryan et son frère. L'un par la pensée, l'autre par des faits (d'ordre criminel).

La période 1981-1984 (4 à 5 films et téléfilms) comporte un problème majeur : à moins d'être londonien, australien ou d'avoir fréquenté assidument les ambassades, cinéma du marché de Cannes, difficile de dépasser le degré zéro de connaissance (encore une fois nous nous en excusons). **Stir** (Wallace), **Winter of our dreams** (Duigan) et **Far east** (Duigan) ne font tilter aucun son familier.

De 1984 à 1986, Bryan Brown réussit le tour de force de se mettre en orbite internationale sans pour autant cesser de cautionner des « petits » films : **The empty beach** (Chris Thompson) en 1985 où son rôle de détective privé résume en 1 h 30 ses attitudes de hit-man cinématographique, à savoir, humour, cynisme et indifférence presque sardonique.

Parker, la même année, où il change complètement de registre gestuel en jouant tendu et nerveux à l'extrême.

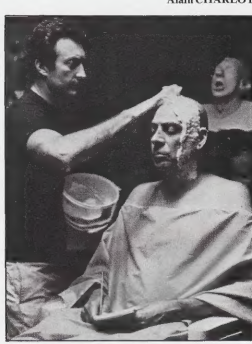
Rebel (Michael Jenkins), dont le générique comprend Matt Dillon. Encore un film australien que nous ne verrons pas en France de sitôt.

Sans oublier son apparition cadeau en 1984 de manager de Paul McCartney dans **Give my regards to Broad street** (Peter Webb).

Son succès actuel n'a en fait pas grand chose à voir avec les films que nous venons de citer ; c'est un média autre que le théâtre et le cinéma qui l'a propulsé vers le reste du monde : la télévision. En 1983, **Les oiseaux se cachent pour mourir** (de Daryl Duke), série moyenne, suffit à la peine de Brown.

Trois ans plus tard, **F/X** est la première marche d'une ascension hollywoodienne. A moins qu'il ne prolonge celle-ci en zone broccolienne en acceptant le rôle de James Bond. Dans ce dernier cas, ce serait un pari gênant car Bryan Brown vaut beaucoup plus que l'aventure 007.

Alain CHARLOT



Séance de maquillage : Robbie Tyler va changer le visage de De Franco (Jerry Orbach).



Dans* The Odd Angry Shot, *B. Brown est un baroudeur membre du Special Air Service Regiment Australien

AMERICA 3000

Sélection de jeunes mâles vigoureux pour amazone en chaleur.

*Après **The Naked Cage** et toujours dans notre série « Vous reprendrez bien un petit Cannon », nous vous présentons maintenant **America 3000**, ou la vision très bande-dessinée d'un futur post-apocalyptique dominé par les femmes. A mi-chemin entre les péplums d'autrefois et les mad-maxeries d'aujourd'hui, le film de David Engelbach n'oublie heureusement pas d'y ajouter un humour de circonstance.*

Dans les plaines désertiques qui surplombent ce qui fût jadis Denver, le combat ultime entre les sexes est sur le point d'éclater, car ce territoire aride est le domaine exclusif des Thunder Women (ça se passe de traduction, non ?). Ces femmes aux longues crinières ne sont d'ailleurs pas exactement ce qu'on peut appeler des dames. En effet, il faut plutôt parler à leurs égards d'amazones farouches, de guerrières impitoyables qui, dans ce futur de l'an 3000, ont réduit la gente masculine en esclavage.
C'est évidemment suite à une troisième guerre mondiale que les choses en sont arrivées là. La civilisation a cessé brusquement et les populations se sont regroupées comme jadis, en tribus, errant dans un monde dévasté. Lorsque les effets de la radioactivité cessèrent, le premier enfant sain à voir le jour fût une femme. Un véritable signe du Ciel que cela. Et c'est pourquoi la femme devint l'espèce dominante. Quant à l'homme, responsable de tous les maux, il est dès lors considéré comme une créature inférieure et maudite, tout juste bonne aux travaux manuels.
L'histoire d'**America 3000** débute alors qu'une caravane d'esclaves mâles fait son entrée dans le camp principal des Thunder Women, le Frisco Kome. Ils sont vendus comme des bestiaux aux femelles dominatrices. Un jeune homme parvient toutefois à s'échapper avec un compagnon et ils atteignent bientôt cette zone contaminée appelée, il y a bien longtemps, Denver. Comme les années passent, Korvis (Chuck Wagner) et Gruss (William Wallace) deviennent des adultes et ils rassemblent une petite armée composée d'esclaves enfuis. Mais, pendant ce temps, chez les femmes guerrières, la reine Reya meurt et cède son titre à sa fille, Vena (Laurene Landon). Une grande célébration a



Rien ne peut freiner la fougue de la jeunesse. Vena et Korvis.



Vena (L. Landon) pique sa crise.

lieu, réunissant d'autres tribus venues se joindre aux festivités. Parmi elles, celle du Kansos, menée par la perfide Morha (Sue Giosa). La sœur de Vena, Lakella (Victoria Barrett) est jalouse de son nouveau statut, et Morha décide de l'utiliser pour servir ses propres desseins (pas la peine de vous faire un dessin, justement). Korvis va profiter de cet antagonisme entre les femmes jalouses pour investir le camp et libérer les prisonniers. Mais ils réveillent Aargh le Terrible, une hideuse mutation poilue à l'odeur infecte. Poursuivi par Vena et Lakella, Korvis est atteint d'une flèche et tombe dans une crevasse. Seulement étourdi, il découvre alors dans ces souterrains les vestiges du bunker du Président des USA ! Et des pistolets lasers ! Korvis met à exécution un plan pour rencontrer la belle Vena et faire la paix entre les hommes et les femmes. Il apparaît aux amazones, revêtu d'une resplendissante combinaison anti-radiations et se fait passer pour leur légendaire Sauveur, le Prezy-Dent (non, ce n'est pas une marque de dentifrice. J'en vois encore qui se marrent depuis le début de cet article, alors cessez un peu, SVP, car tout cela est très sérieux. N'oubliez pas que c'est l'avenir de notre monde qui se joue). Prenant Vena en otage, Korvis l'entraîne dans le bunker douillet du Prezy-Dent, et là, attirés l'un l'autre, l'un vers l'autre, l'un contre l'autre, ils vont passer une folle nuit d'amour dans ce bunker de la première rafale. Les forces de la nature ont toujours le dessus, tel semble être le message profond du film de D. Engelbach. Alors, se marièrent-ils, et eurent-ils beaucoup d'enfants ? Eh bien oui, car la fin d'**America 3000** voit bien sûr la réconciliation des femmes et des hommes. C'est le début d'une ère nouvelle pour l'Humanité. Jusqu'à la prochaine guerre, sans doute.

« J'ai écrit ce scénario il y a onze années », dit son jeune créateur, David Engelbach, « et, à ce moment-là, il n'y avait pas encore eu **Mad Max** et tous les succédanés qu'il a engendrés. Il y a onze ans, **American 3000** était en avance sur son temps ! »

Recréer les vestiges de l'Amérique du XX[e] siècle au cœur du désert israélien n'est toutefois pas chose évidente. « Il est plus facile de construire quelque chose de partiel et de l'enfouir sous le sable pour le faire ressembler à un vestige quelconque que de construire des ruines élaborées », avoue Engelbach. D'ailleurs, avec son décorateur Kuli Sanders, ils ont trouvé l'astuce pour échapper aux rigueurs contraignantes de la reconstitution. Le second degré, l'humour et un esprit très comic-book président en effet à **America 3000**. Sanders parsème ses paysages de clins d'œil visuels : centre commercial dévasté, distributeur de coca-cola miraculeusement préservé, etc. Idem pour les costumes qui sont un mélange d'un peu toutes les époques (peaux de bêtes, tissu, métal) et qui laissent voir de suffisante façon l'anatomie agréable de ces dames. Et encore ce procédé point nouveau mais qui renforce le côté B.D. et satirique dont se réclame le film : le langage primitif que parlent les habitants de ce 30[e] siècle, mélange d'américain et d'incongruités linguistiques du plus haut effet comique.

Et puis il y a aussi Aargh, mutant poilu qui constituera peut-être l'évolution de l'homme après un holocauste nucléaire. Aargh adore les grands bruits : c'est un fondu de rock d'une part, un lâcheur de pets foireux d'autre part. L'humour d'**America 3000** est de cet acabit. Vous voilà prévenus. L'équipe d'*Impact* a vu le film de David Engelbach à Cannes et a bien rigolé, alors pourquoi pas vous ?

Après avoir galéré de longues années pour concrétiser son projet, c'est en s'adressant à Menahem Golan qu'Engelbach trouva enfin un producteur intéressé. Aussitôt dit, aussitôt fait, suivant la rapidité de décision en passe de devenir légendaire qui caractérise les deux producteurs boulimiques de la Cannon. « OK. Vous le tournerez en Israël ».



« Tiens, prends-ça, sale macho » !

La blonde et la rousse : Vena (L. Landon) et Lakella (Victoria Barrett) jouent à l'arbalète.



John BADHAM

1977, un public américain avide d'inconnu s'est précipité en masse dans les salles obscures, obnubilé par la guerre que se livrent les étoiles et les rencontres du troisième type. Les noms de Lucas et Spielberg sont alors sur toutes les lèvres. A quelques jours des fêtes hivernales, l'Amérique redescend sur terre pour y saluer un nouveau héros, Tony Manero alias John Travolta, roi de la piste et du disco. ***La fièvre du samedi soir*** *décroche la timballe sans que personne ne songe à son metteur en scène. Le seul (à l'exception de Travolta) à tirer profit pécuniairement et socialement de cette réussite commerciale est le producteur Robert Stigwood, qui va bientôt remettre çà avec* ***Grease.*** *Cinq ans plus tard, le même réalisateur décide de frapper fort en tournant coup sur coup* ***Wargames*** *et* ***Tonnerre de feu,*** *deux films d'action qui révèlent non pas un auteur mais un professionnel solide et conscient de ses capacités. Contrairement à ce qu'on pouvait alors penser, il s'isole de nouveau et retombe dans l'anonymat. Il y puise cependant assez d'énergie pour refaire surface avec* ***American Flyers,*** *petit film génial et œuvre indépendante (inédite en France). Tracassé par les abus humains d'une technologie gadgetisée, c'est tout naturellement qu'il accepte également de réaliser* ***Short Circuit,*** *son dernier long-métrage à ce jour.*

Ce résumé elliptique, malgré ses apparences, n'a rien du chemin de croix. Notre homme ne subit pas de la part de la critique de rejet massif; il fait ce qu'il veut, quand il le désire et en toute sérénité. Car il sait pertinemment que le cinéma américain aura encore longtemps besoin de ses services. Il, c'est John Badham.

Disons d'emblée (et nous n'y reviendrons plus) que Badham se situe dans la lignée des metteurs en scène difficiles à étiqueter. Est-il un auteur ou un simple exécutant ? Un artiste ou un artisan ? Depuis cette fameuse théorie française, la profession n'a de cesse d'élucider chaque cas. Il est indéniable que les cinéastes américains s'avèrent souvent d'excellents techniciens (Badham ne déroge pas à cette règle). Par leur habileté et leur efficacité, certains d'entre eux réussissent à sauver, du moins à améliorer, une œuvre condamnée d'avance par la médiocrité de son script.
Mais pour intégrer l'assemblée des auteurs, la pièce à fournir reste une vision que personne d'autre ne partage. L'auteur crée un univers qui se referme sur lui-même ; pas de danger de voir débarquer un ersatz de Woody Allen ou de Fellini (quoique...). Dans le même ordre des choses, Spielberg ne s'est jamais bâti un monde de portes closes. Il a plutôt joué au magicien surdoué divulguant ses trucs –actuellement 3 ou 4 de ses poulains seraient à mon sens fort capable de l'imiter parfaitement.

Pour en revenir à Badham, son savoir faire, son à propos visuel, son sens critique, le placent dans le peloton de tête de ces réalisateurs agissant sur commande et dont la volonté est d'exprimer des actes et non des idées. De prime abord, car Badham ne se déplace qu'après examen sérieux ; habitué aux décisions rapides, ce super plombier ne colmate en fait que ses propres fuites. Badham en a des idées, lui aussi se méfie des institutions vieillotes, de l'armée, d'un avenir compromi. **Short Circuit, Tonnerre de feu** et **Wargames** se ressemblent à bien des égards. **American Flyers** et **C'est ma vie après tout** nous touchent de la même façon. Mais un plan pioché au hasard dans sa filmographie n'indique que rarement une marche à suivre. Badham ignore le télégraphe, il croit aux idées et non aux messages. En huit films d'une carrière diversifiée il n'a pas concédé la moindre image. Et s'il est un lien à établir, ce sera celui là : chez Badham, l'image a force de loi.
L'image de **La Fièvre du samedi soir** rappelle les fifties, ton jaunâtre, aspect immuable des bâtiments de Brooklin, unité de lieux. Les années passent, la boîte de nuit prolonge la salle de danse lycéenne, le disco se substitue au rock'n roll. Mais les données sociales ne changent pas, les habitudes de la jeunesse suivent seulement les modes. Tony Manero, employé de quincaillerie, se mue le samedi soir en un fringuant danseur. Le reste de la semaine, une fois le boulot achevé, il s'entraîne en vue d'un concours qui le consacrera numéro uno. Le propos du film est mince : Tony danse pour échapper à la pression du quotidien, et au centre de cette locomotive incontournable, le samedi soir constitue la soupape indispensable. Indispensable à quoi ? Puisqu'elle ne mène nulle part. Selon une logique amère, Tony plaque tout et déplace ses rêves. Séduits par ce renouvellement sans happy-end du mythe de Cendrillon, les spectateurs ont, eux aussi, participé à une transformation spectaculaire. Du rang de modeste production indépendante, **La Fièvre du samedi soir** est passé à celui de blockbuster (méga-succès imprévisible).
Trente huit ans auparavant, en Angleterre, le petit Johnny, âgé de quelques heures, braillait déjà à qui voulait l'entendre qu'il serait plus tard metteur en scène de cinéma. Mais pour cela il fallait immigrer au pays du rêve sur cellulose ; Johnny et sa famille franchissent donc l'Atlantique en 45 et s'installent chez les sudistes en Alabama. Imitant sa mère, la comédienne Mary Hewitt, John (le diminutif à disparu) se produit dans quelques spectacles. Il a alors le choix entre une carrière militaire et un avenir artistique, un choix peu problématique. Adulte, John entame des études de philosophie à l'université de Yale. Il ne se contente pas d'ailleurs d'y philosopher puisqu'il s'inscrit, licence en poche, à l'École d'art dramatique de cette même faculté. C'est pourtant sa sœur cadette Mary qui fera connaître à la galaxie toute entière le nom des Badham (vous ne pouvez avoir oublié la petite fille de Gregory Peck, à la frange Jeanne d'Arc, dans **Du Silence et des ombres**). Pour sa prestation, Mary est citée à l'oscar. Jaloux, John débarque à Hollywood (il quitte New-York qu'il apprécie peu) au milieu des années 60 et obtient son premier job : il trie le courrier de la compagnie Universal. Mais ça n'est là qu'un poste d'observé, les dirigeants de la firme se servent de ce département pour dénicher les nouveaux talents. Et John attend qu'on lui propose la place convoitée d'assistant à la production. Qui ne viendra malheureusement jamais. C'est par le chemin du casting que John Badham commence à percer son trou ; il a accès aux producteurs. Bill Sackheim, avec qui il travaille, l'autorise à tourner un film promotionnel d'une durée de 3 minutes. Séduit, un autre producteur l'embauche pour une émission de télé et voilà John lancé dans un mon-

de où rien n'est laissé au hasard, où la moindre production exige de son réalisateur des trésors de vitesse, d'appréciation et d'ingéniosité.
Téléfilms : **The Law,** qui lui vaut un Emmy en 74, **Reflexions of murder** (inspiré des **Diaboliques**), **L'Enfant du désert** (d'après John Ford, rude référence !). Feuilletons : **Les rues de San francisco, Police story, The doctors, Sunshine,** etc. Emissions diverses ; film-annonces ; assistant de Spielberg en 69 sur l'un des trois sketchs de **Night Gallery** ; Badham se promène comme un poisson dans l'eau dans l'univers impitoyable (Dallaaaas) du petit écran US.
Voyant plus grand, Badham songe au 7e Art. Après avoir déchiré 45 scripts de long-métrage, il tourne enfin en 76 une comédie : **Bingo long travelling all-stars and motors kings,** retitré sobrement **Bingo** en français.



Pour son premier galop d'essai, Johnny s'est quelque peu fourvoyé. **Bingo** a comme background les années 40, pour producteur Berry Gordy et comme scénariste le célèbre duo Barwood et Robbins. Il a aussi pour sujet ésotérique le base-ball, et Richard Pryor, James Earl Jones et Billy Dee Williams ont beau s'agiter, on y comprend désespérement rien. La mise en scène un peu lache alourdit, pour nous européens, une douloureuse déjà indigeste. Un an après, cet essai raté ne sera transformé qu'à moitié par un film dans l'ensemble prometteur : **La geule de bois du dimanche matin** (cf autre paragraphe).
Badham ne tient pas, on le comprend, à faire le même film toute sa vie. Il se tourne alors vers un genre paradoxal qui va le laisser libre, tout en le restraignant, de fantaisie visuelle : le Fantastique. Son **Dracula** (79) vient du théâtre. Dans la 42e rue, un immense panneau publicitaire témoigne du succès que connaît la pièce à Broadway ; dans le rôle de la cape noire au vol vermeil sommeille un Frank Langella au visage romantique de jeune second.

Lorsqu'on s'attaque aux vampires, il y a des régles à respecter, des décors à recréer, une atmosphère à magnifier. Pas question par exemple d'occire le prince de la nuit par une carotte dans l'oreille ou d'oublier bonnement la crypte ou tout autre élément obligatoire. Badham, toutefois, en profite pour accentuer l'histoire d'amour sans faire couler la moindre goutte de sang. Langella est infiniment plus séduisant que ses confrères Lugosi, Christopher Lee ou Jack Palance, et Kate Nelligan a ce teint blanc et gonflé qu'ont transmis des générations de Lucy. L'image est colorée, se dédouble classiquement en une apothéose de tons et de chaleurs et mêle contrastes puissants et relents faméliques d'un amour impossible. Bien inspiré, Badham prouve à son troisième examen qu'il peut joindre la fin et les moyens. Il ne fera plus de faux-pas.


Dracula

Son engouement pour le théâtre est tel qu'il envisage en 81 d'adapter une autre pièce à succès du répertoire new-yorkais, **C'est ma vie après tout !** Cet exercice exige 1) Une grande habileté de la part du metteur en scène – surtout lorsqu'il s'agit d'euthanasie. 2) Des comédiens hors-pairs à la fois sobres, malins et cabotins. 3) Un montage scrupuleux excluant toute forme de résidus. Le couple Badham-Dreyfuss a parfaitement assimilé les données en présence et **C'est ma vie après tout,** que trop peu de Français ont découvert, demeure bouleversant d'un bout à l'autre de sa plaidoirie.

Action ! Badham s'excite, prend le mors aux dents et part en guerre contre la stupidité et la rapacité des militaires : premier coup de semonce, un modeste tir à la roquette ; 2e coup de semonce (cette fois, on ne rigole plus) un missile atomique. Badham s'efface derrière ses sujets et nous gratifie d'un sens de l'effet visuel sans épate et résolument moderne. **Tonnerre de feu** ou les tribulations d'un hélicoptère d'élite a des allures de première guerre mondiale, du temps où le Baron rouge affrontait l'as français des coucous à quatre ailes. Un exemple ? Celui, final, des deux hélicos combattant selon un schéma traditionnel (bien contre mal, police contre CIA et armée) au dessus de la ville de los Angeles ; du jamais vu ! Badham définit **Tonnerre de feu** comme « a good pop-corn movie », considération ayant le mérite d'une autocritique poussée mais peut-être trop méprisante vis à vis du produit réel. Son film pète comme une mitrailleuse et ça n'est rien de l'écrire. Avec au passage un affrontement d'acteurs Scheider-Mac Dowell digne de tous ces duels d'antagonistes séculaires.

La même année, Badham se met à l'heure nucléaire et tourne une pochade sérieuse, une série de et si... Et si un gosse, innocemment, se branchait sur l'ordinateur du Pentagone... Et si le Pentagone n'arrivait pas à contrôler son unité centrale... Etc. Badham indique clairement qu'il en résulterait un sacré mess. Pour le plaisir, il règle **War Games** sur une longueur d'ondes James Bondienne : l'ordinateur s'arrêtera-t-il oui ou non ? Et dans un même élan, le spectateur peut aussi s'interroger sur l'intelligence de militaires obligés de faire appel à des civils et à des adolescents pour résoudre leurs problèmes. En tout cas, Badham n'affectionne pas cette espèce sûre d'elle et hypocrite qu'est l'officier à poils drus et pencherait plutôt pour réhabiliter la jeunesse, a fortiori la jeunesse naïve et prodige.

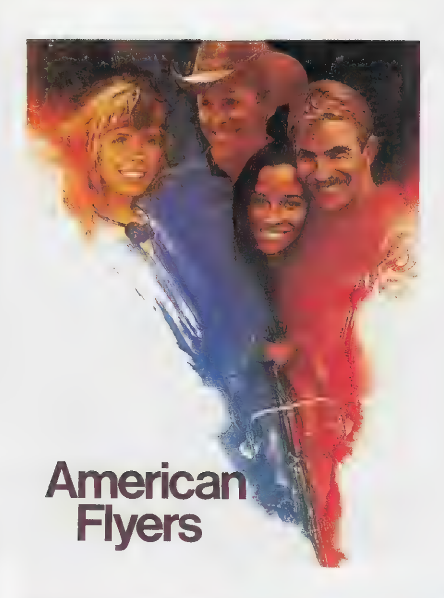
War Games par une trouvaille amusante illustre subtilement les rapports entre spectateurs et réalisateurs ; ce dernier n'a qu'une idée en tête, nous abreuver d'images, nous fixer en un point précis (notre fauteuil). A l'intérieur de **War Games,** voilà que Badham se piège volontairement afin que les personnages deviennent de simples relais, car c'est une image qui détermine le sort de l'Humanité, un écran de contrôle tout bête. L'astuce de Badham consiste alors à jouer de sa mise en scène pour rendre prépondérante **une** image dans un flot d'images. De manière à ce que son obsession première devienne la nôtre. De manière à ce que notre concentration s'accentue. Et sans le vouloir, on ingurgite ; un publicitaire n'aurait pas fait mieux !

Un coureur cycliste atteint d'une maladie incurable, une réestimation positive des valeurs de l'existence, **American Flyers** rappelle par sa construction **C'est ma vie après tout !,** à une différence près : Badham a filmé en extérieurs. Une fois de plus, le discours passe par une image pure, une image donnant le vertige (au propre comme au figuré), une image alternant mouvements secs et rapides – on sent une légère préférence chez Badham pour ceux-ci – et plongées en plan large dans les canyons du Colorado. Ce sont ces coups de caméra que nous retenons d'**American Flyers** et non le scénario en béton à la limite de l'artificiel.

On ne sait pas trop ce que Badham cherche maintenant à obtenir : une consécration ? Dans ce cas, il aurait choisi une autre direction. L'estime de ses pairs ? Peu probable et à notre avis c'est chose faite depuis plusieurs années. L'accumulation de films ? Il ne tourne pas à un rythme élevé. Diversifier une carrière déjà composite ? La réponse est contenue dans la question. Alors quoi ? Le néant ? Ou bien plus finement de vivre en s'amusant (il nous l'a confié lors de notre entretien) à se faire plaisir jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ce sera donc à nous, de happer les quelques bouts de folie (le cinéma rend fou tous ceux qui le touchent) qu'on nous dispense tous les deux ans.

Alain CHARLOT


Tonnerre de feu : Roy Scheider et le Blue Thunder.



Entretien

John BADHAM

I. : En tant que metteur en scène, vous semblez être particulièrement préoccupé par les rapports entre l'homme et la technologie : ***War Games, Tonnerre de feu*** *et maintenant* ***Short Circuit.*** *D'où vient cet intérêt ?*

J.B. : Je crois que c'est quelque chose qui me fascine, que c'est l'enfant en moi qui continue à aimer les gadgets. Je suis de près les développements technologiques à travers le monde. Dans ce domaine les possibilités de scénario m'excitent davantage : qu'arrive-t-il si un robot se met à croire qu'il est vivant ? Que se passe-t-il si un jeune garçon relie son ordinateur domestique à celui du Pentagone ? Ce sont des histoires très excitantes. J'aime, vous savez, raconter des histoires, tout en s'instruisant, concernant les technologies nouvelles et au besoin montrer les différents chemins de ces technologies.

I. : Vous parlez d'excitation mais vos films traitent toujours d'un danger certain ?

J.B. : Absolument. Souvent, l'excitation vient du fait que le plaisir est lié au danger. Faire du ski est extra et pourtant vous pouvez vous rompre tous les os du corps. Il existe toujours un élément de danger là où vous trouvez du plaisir.

I. : Tout le temps, vraiment ?

J.B. : Si c'est bon ; si on s'amuse, c'est qu'il y a une part de danger. Je pense que la fascination des gens pour une vie un tant soit peu dangereuse reste évidente pour nombre de sports qu'ils pratiquent ; si nous voulions vivre sans risques nous ne pratiquerions jamais les sports que nous pratiquons, nous ne monterions jamais à cheval ou serions au volant de voitures rapides. Nous nous conduirions comme des personnes âgées, qui se déplacent lentement et prudemment à travers l'existence.

I. : Mais il s'agit de plaisir, d'excitation individuelle. La technologie décrite dans vos films implique les USA tout entier, voire le Monde. Par exemple l'armée... Elle est plutôt dangereuse, et sans faire sourire.

J.B. : Oui, elle opère à un niveau très dangereux ; nombre de technologies au fur et à mesure de leur développement deviennent extrêmement dangereuses, nous voyons sans cesse des avions qui s'écrasent, des navettes spatiales qui explosent, etc. Lorsque vous avez des gens responsables d'une telle technologie et qui ne réfléchissent pas assez prudemment, le danger s'accroit. Un tas de militaires et de personnes travaillant dans l'armée pensent comme des bureaucrates et non comme des gens souvent responsables d'une technologie dangereuse.

I. : Vous mentionnez les bureaucrates, vous craignez le pouvoir des institutions ?

J.B. : Absolument, j'ai énormément peur des institutions et de la bureaucratie, parce qu'on y perd rapidement toute qualité humaine, parce qu'elles se retrouvent piégées par des règles, des règlements et qu'elles deviennent déshumanisées d'une façon dangereuse. On les a créées dans un but très humain ; maintenant, ce but a disparu et la bureaucratie dirige les hommes alors que ce devrait être l'inverse.

I. : Tandis que le robot de ***Short Circuit,*** *lui, devient humain.*



N° 5 se prend pour John Travolta.

J.B. : Très humain. Ce qui avait été au départ conçu pour être le plus administratif, la chose la plus mécanique, devient tout d'un coup humain, plus qu'humain même puisqu'il nous fait découvrir l'humanité d'une autre manière.

I. : ***Short Circuit*** *rappelle* ***E.T.*** *par bien des côtés ; par exemple l'alliance entre la jeune fille et N°5 le robot, le rôle de l'armée, le climat du film. Qu'est-ce qui vous a séduit dans le script de Wilson et Maddock ? Qu'y avait-il de nouveau ?*

J.B. : Je ne suis pas d'accord, **Short Circuit** ne ressemble pas à **E.T.** Dans l'un, on a une créature mécanique, dans l'autre, un extra-terrestre venu on ne sait d'où. Mon film ressemble beaucoup à ceux dont Lassie est l'héroïne ou à la série de **L'Étalon noir** ou encore aux films de Chaplin où il rencontre d'innocentes créatures perdues.
Ce sujet a été maintes fois traité au cinéma. On peut remonter très loin. La dernière chose au monde que nous voulions faire en tournant **Short Circuit** était de répéter **E.T.** (au demeurant, un bon film). Copier ne nous intéresse pas et nous ne voulons en aucun cas être identifiés à **E.T.**

I. : La star du film est, à l'évidence, le robot ; comment l'avez-vous dirigé ?

J.B. : Il devait être un personnage à part entière, sinon nous n'avions pas de film. Si le robot ne fonctionne pas, le film non plus. La première chose que nous avons prise en considération fut l'apparence du robot puis nous nous sommes préoccupés de son fonctionnement. Le problème était de rendre crédible le fait qu'un soldat destructeur, un robot fantassin devant être dangereux et mortel puisse paraître humain, qu'il puisse prétendre à un certain charme voire à de l'humour. L'équipe chargée de la conception visuelle du robot ne devait pas se tromper. Elle devait éviter qu'on croit qu'il y ait quelqu'un à l'intérieur. N°5 n'est pas un tas de ferraille à roulettes comme R2D2 **(Star Wars).**

I. : Comment se déplace t-il ?

J.B. : Grâce à plusieurs moteurs contrôlés par radio et hydrauliquement. Je pense qu'on a utilisé tout ce qu'il y avait de connu parce que ce robot est en avance au moins de 50 à 100 ans sur la robotique actuelle. Beaucoup d'années s'écouleront avant de voir un robot exécuter quelque chose de comparable à ce que N°5 exécute dans le film. Nous ressentions la chose comme un défi important et notre but premier était de le faire paraître autonome.

I. : Quels ont été les principaux problèmes auxquels vous avez

été techniquement confrontés, concernant bien sûr N°5 et sa façon de bouger ?

J.B. : En règle générale, la plupart des robots à l'écran se déplacent très lentement et sans trop de précision ou d'exactitude. Il n'est pas facile de tourner un film avec énergie, allure et vitesse lorsque votre personnage central bouge au ralenti. Cela nous a posé problème : comment accélérer ses mouvements, comment le faire réagir aussi rapidement qu'un être humain ? Comment allions nous le faire danser comme John Travolta ? Nous avons répété durant des semaines et des semaines afin qu'il fasse tout ce que nous voulions. C'est déjà dur pour un acteur de le faire, de jouer ; dur pour Travolta à l'origine, alors vous pouvez imaginer la difficulté pour un robot.

I. : Comment avez-vous choisi les lieux de tournage ?

J.B. : Au départ, le scénario prévoyait comme décor le désert mais je tenais à ce que le film ait un environnement plus vert, je pense que cela correspondait mieux au film. J'ai donc emmené tout le monde en Oregon où nous avons cherché longtemps avant de trouver cette maison et ce pont (magnifique rencontre !), ce pont dont on avait désespérément besoin pour les scènes de parachutage. La maison, quant à elle, a ce mélange de laideur, de pittoresque, de charme et de drôlerie que nous désirions. Après avoir répéré ce décor, nous avons trouvé autour tout ce que nous voulions.

I. : N°5 est recueilli par une personne amoureuse des animaux. Pensez-vous que les robots puissent devenir les animaux domestiques de demain ? Et n'êtes vous pas effrayé par une telle perspective ? Parce qu'après tout, cela signifierait la fin partielle des relations entre l'Homme et la Nature.

J.B. : Cela dépend du type de robot. Actuellement, nous voyons des gens s'enfermant chez eux dans les villes. Certains enfants qui ont grandi en tant que citadins ont peur, lorsqu'ils quittent la ville, des arbres, de l'herbe, des plantes et ne savent pas quoi faire. Je connais des gens qui, lorsqu'elles croisent dans la rue un petit chien, sont terrifiées. J'ai des chiens chez moi, extrêmement amicaux, qui s'habituent à n'importe qui, qui n'aboient jamais ; et malgré cela, certaines personnes qui passent à la maison en ont peur. Je le vérifie continuellement, je constate ce dont on parle : les gens ont peur d'autres formes de vie, ils sont heureux avec leur ordinateur et leur poste de télévision (qui sont dans une certaine mesure des robots). Vous me posez une question au futur alors que cela se produit déjà. Ils ont pour ami l'ordinateur et la télé et ne veulent pas avoir à faire avec ce qu'il y a dehors.



Number Five : un robot en avance sur son temps.

*I. : On peut dire pour résumer que **Short Circuit** est l'équivalent d'une fable moderne ?*

J.B. : C'est une fable aux allures réalistes. On la comprend grâce à cette réalité humaine qui la soustend. C'est une fable où les personnages sont facilement identifiables ; chaque spectateur peut les relier à sa propre vie. Le film reste très proche de son public. Il n'est pas distant comme l'était par exemple **Legend** (Ridley Scott). **Legend** ne se relie pas à ce que nous connaissons.

*I. : Vous avez déjà travaillé avec l'actrice Ally Sheedy (**War Games**). Mis à part le fait qu'elle est excellente, qu'est ce qui vous a poussé à l'engager de nouveau ?*

J.B. : C'est déjà une bonne raison en soi. Il était très important d'avoir pour partenaire de N°5 quelqu'un de totalement innocent. Voilà la clé : le mot innocence. Toutes les jeunes actrices auxquelles nous nous sommes adressés ont essayé de paraître innocente mais il n'y a qu'Ally Sheedy qui possédait véritablement cette innocence que nous recherchions.
Elle a cette sorte de douce qualité ingénue, qui était absolument parfaite face à N°5. Il y a certaines lignes du dialogue original que nous avons du éliminer parce qu'elles étaient soit légèrement sarcastiques, soit légèrement recherchée et Ally Sheedy n'arrivait pas à dire ces lignes de dialogue et à les rendre crédibles parce qu'elle est étonnamment innocente. Ce qui la rendait parfaite par rapport à N°5. Notamment lorsqu'elle le découvre pour la première fois et qu'elle pense qu'elle voit un extra-terrestre. Elle a l'impression d'avoir à faire à une sorte d'E.T. – C'est une private joke bien sûr qui rend la scène plus difficile à jouer – L'actrice devait être crédible. Or, la plupart des jeunes comédiennes de son âge veulent paraître aux alentours de 35 ans, sophistiquées à l'extrême ; rien à voir avec l'aspect innocent, yeux grand-ouverts, que l'on souhaitait. De même Steve Guttenberg qui...

I. : N'était ce pas un risque juste-



Parade militaire devant les gradés : on comprend pourquoi N° 5 a pris la fuite.

*ment de donner le rôle d'un important scientifique à Guttenberg qui a plutôt une réputation d'acteur comique (**Police Academy, Cocoon**) ?*

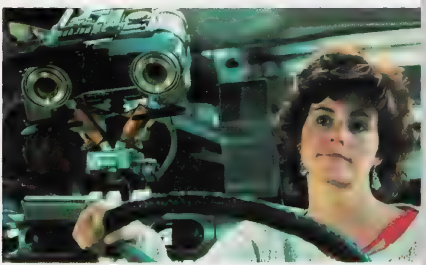
J.B. : Mais il possède le sérieux et l'intelligence qu'il fallait pour le rôle, qu'il fallait pour faire croire au public qu'il avait conçu le robot et qu'il en était responsable. Lui aussi fait partie de ce petit nombre d'acteurs qui n'hésitent pas à jouer les comiques. La plupart des jeunes acteurs ne le veulent pas, par crainte du ridicule. Trouver la bonne combinaison n'est pas facile : quelqu'un de beau physiquement, avec du charme, de la séduction et de l'intelligence.

I. : Question subsidiaire, à votre avis quelle serait la réaction de l'armée face à un quelconque extra-terrestre ? Lui tirer dessus ?

J.B. : Absolument, en tout cas elle ne va pas chercher à le comprendre. Elle ne pourrait pas comprendre quelqu'un ou quelque chose venu d'aussi loin. Les militaires ne sont pas à la hauteur quand il s'agit de situations nouvelles, ils ne sont à l'aise qu'avec des situations programmées à l'avance. L'armée n'est pas réputée pour penser ou réfléchir.

I. : C'est aussi notre avis. Merci.

Propos recueilllis par **Alain CHARLOT et Denis TRÉHIN** (retranscrits par Alain Charlot).



N°5 et Stéphanie (Ally Sheedy)... une amitié qui fait battre les cœurs.

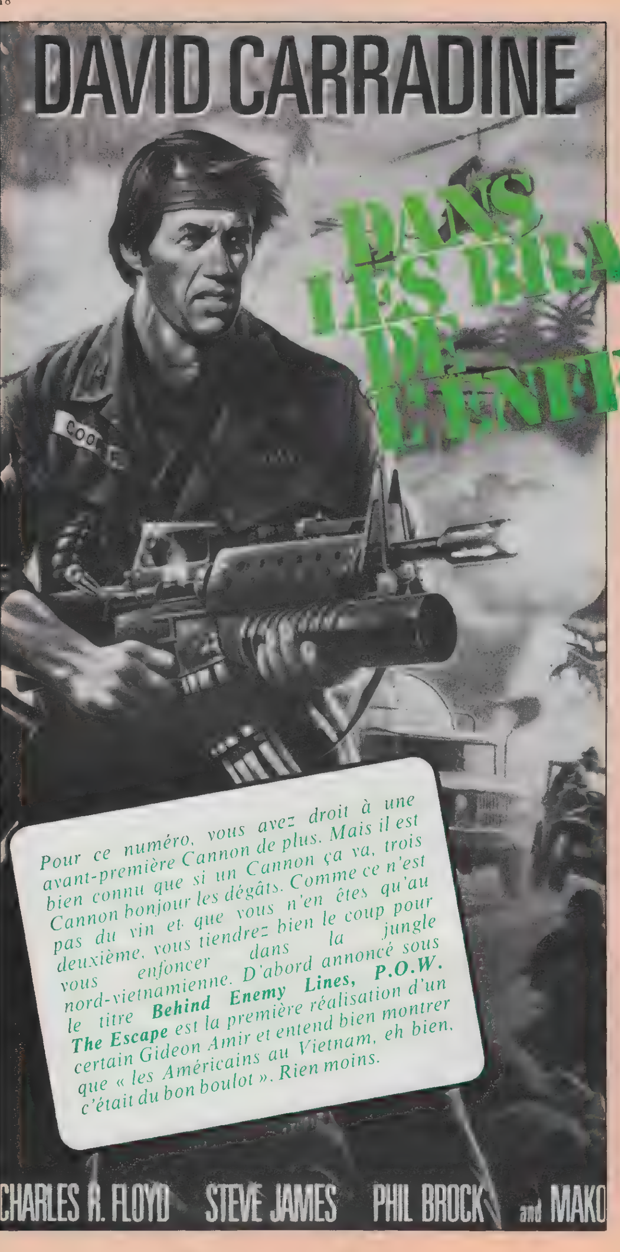
Short Circuit

A nouveau film, nouvelle expérience pour John Badham. Bien que demeurant, après **War Games** et **Tonnerre de feu**, dans le domaine des engins futuristes les plus sophistiqués qui soient. Mais si ces films font appel à la science-fiction, les motivations profondes du réalisateur résident ailleurs : « Ce qui m'intéresse d'abord dans un film, ce sont les personnages. Leurs passions et leurs motivations sont pour moi un élément primordial ». Assez significativement, le personnage principal de **Short Circuit**, Stéphanie (Ally Sheedy), se trouve dans la même position que les jeunes héros de **War Games** ou que le policier incarné par Roy Scheider dans **Tonnerre de feu** : en opposition avec les autorités pour avoir mis leur grain de sel dans les affaires gouvernementales. Mine de rien, ces trois films de Badham recèlent donc chacun une forte charge accusatrice vis-à-vis des institutions policières ou militaires (l'interview qui suit précise d'ailleurs le fond de la pensée de Badham à cet égard). Voilà qui est louable !
Sous les dehors d'un film pour enfants (petits et grands) et de pure distraction, **Short Circuit** ne manque pas pour autant d'étayer son aventure aux frontières du merveilleux par un solide sens des valeurs et une condamnation de la gente en uniformes. L'armée en prend effectivement plein son grade dans **Short Circuit**, à cause de cette obstination à vouloir mettre à profit les plus belles inventions (les plus ingénieuses) pour les utiliser comme engins meurtriers. Heureusement que les forces de la nature sont là pour donner le coup de pouce nécessaire à une évolution bénéfique. Voilà qui est prometteur !
Indiscutablement, il y a comme un air de déjà entendu dans cette rencontre entre une jeune fille et un robot mutant, qui, de machine à tuer ultra-sophistiquée, se mue par la bénédiction d'un orage électrique en bon gros compagnon de métal doté de sentiments et de réflexes humains. Il y a aussi cet optimisme dans la nature humaine par l'action désintéressée d'un personnage innocent dont les actes ne lui sont commandés que par son cœur.

Mais l'amitié de Stéphanie et Number Five ne peut-elle manquer de nous rappeler (ou peut-elle nous faire oublier ?) celle du petit Elliott et de **E.T.** ? Et puis il y a aussi l'adulte compréhensif, ce savant émerveillé qui s'oppose à ses supérieurs hiérarchiques car il ne cherche qu'à comprendre lorsque les autres abrutis casqués et galonnés ne veulent que neutraliser et soumettre. Et puis encore les escapades du robot et de sa petite amie avec les militaires lancés à leurs trousses. Et puis...
De **E.T.** à **Starman** en passant par d'autres œuvres multiples, le scénario de Wilson et Maddock prête forcément à comparaisons et disons-le, n'apporte rien de neuf dans ses caractères et rebondissements. L'intérêt du film tient plus dans ses effets (spéciaux) que dans ses causes. Voilà qui est regrettable ! Le pari de **Short Circuit** réside dans le pouvoir de sensibiliser le spectateur avec un être non plus de chair, fut-elle extra-terrestre (**E.T.**) mais avec une créature a priori dénuée de toute émotion : un robot. Dans cette approche, des antécédents peuvent être cités : rappelons-nous le célèbre Robby de **Forbidden Planet**, et plus récemment les deux compères imaginés par G. Lucas pour **Star Wars** : R2 D2 et C3 P0. Mais le Number Five du film de John Badham nous en donne plus, si l'on peut dire, et l'animation de ce robot à chenilles pour reconstituer la gestuelle humaine restera de toute façon un tour de force technique mémorable. Voilà qui est bien ! Et au-delà de la fascination pour le super gadget informatisé dont **Short Circuit** constitue l'aveu le plus probant, c'est bien une glorification non pas de la machine qui est proposée, mais de l'homme, puisque toute l'évolution du robot tend vers celui-ci. Bons sentiments donc, et énorme potentiel d'un tel sujet. On ne peut malheureusement que rêver à ce qu'un cinéaste et surtout des scénaristes motivés par ce thème classique de la science-fiction littéraire auraient pu en tirer. **Short Circuit**, c'est une idée de base prometteuse et des séquences d'animation étonnantes noyées sous des tonnes de niaiserie lourdingue. De quoi vous court-circuiter l'envie de rire, mais vous donne bigrement à réfléchir.

Denis TREHIN

USA. 1986. Réal. : John Badham. Producteurs : David Foster & Larry Turman. Sc. : Brent Maddock & Steve Wilson. Dir. Art. : Diane Wager. Phot. : Nick McLean. Mont. : Frank Morriss. SPFX des robots : Eric Allard. Mus. : David Shire. Int. : Ally Sheedy (Stéphanie), Steve Guttenberg (Crosby), Fisher Stevens (Ben), Penny Santon (Mme Cepeda), Vernon Weddle (général Ashburne). Durée : 1 h 40. Dist. : U.G.C. Sortie : 20 août.



Mais cela, le cinéma ricain n'a pas attendu **P.O.W. The Escape** pour essayer de nous l'enfoncer dans le crâne. **Retour vers l'enfer, Rambo 2, Portés disparus** ont déjà ouvert la brèche. L'entreprise de réhabilitation de l'Américain au Vietnam bat son plein et ne se heurte qu'aux visions beaucoup moins nationalistes mais beaucoup plus réalistes des Oliver Stone (**Platoon**, son prochain film) et autre M. Cimino (**Voyage au bout de l'enfer**). Le moyen le plus sûr pour faire avaler la pillule au public étant de donner à ces films le format du récit d'aventures et d'action, **P.O.W. The Escape** n'échappe surtout pas à cette règle lucrative.

« Chacun rentre chez soi » est le cri de railliement du colonel James Cooper alors qu'il ramène ses hommes de derrière les lignes ennemies. Se déroulant à la fin de la guerre du Vietnam en 1972, juste avant le repli des troupes américaines, **P.O.W. The Escape** est l'histoire d'un homme déterminé à récupérer les prisonniers américains avant que les accords de cessez-le-feu ne prennent effet.

David Carradine joue le personnage de Cooper, un officier qui mène un groupe de G.I.s dns la jungle du Nord-Vietnam. En butte aux forces ennemies, il fait passer le devoir avant sa sécurité personnelle. Lui et ses hommes vont se frayer un chemin jusqu'à leur objectif, ce camp de prisonniers où les attendent leurs camarades. Inutile de


Cooper et ses hommes. Mais les portés disparus vont s'en sortir...

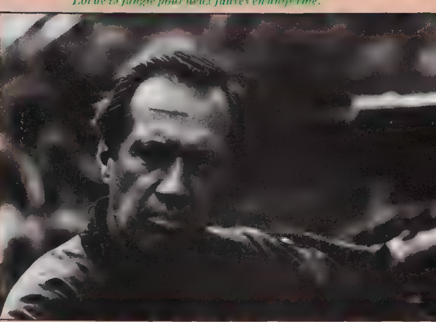
préciser quelle sera l'issue de ce dangereux périple en terre ennemie.

« C'est l'histoire d'un groupe de types qui, de simples soldats, finissent par devenir des guerriers héroïques ». Cooper est un exemple parmi d'autres de ces nombreux hommes qui existent réellement. A l'instar de **Retour vers l'enfer** et autres **Portés disparus, P.O.W. The Escape** est donc un film qui glorifie ouvertement l'uniforme américain, qui veut donner du militaire US une image fière et héroïque. L'image de grands hommes professionnels, civilisés, bien éduqués et à la forte personnalité. Des hommes auxquels, toujours selon les producteurs, le public ne s'est pas intéressé depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Mais les buts de **P.O.W. The Escape** sont sûrement mieux cernés lorsqu'Avi Kleinberger, le co-cénariste du film avec le réalisateur Gideon Amir précise : « Ce n'est pas conçu au départ comme un film de guerre. J'ai toujours voulu faire un western avec des bons et des méchants... ». Sans commentaires.

C'est aux Philippines que s'est déroulé le tournage de **P.O.W. The Escape**, durant la saison des pluies, ce qui convenait parfaitement à l'atmosphère humide recherchée. Le point crucial de l'action est Rader Hill, là où le colonel Cooper va récupérer les soldats américains qui sont pris sous le feu des Vietcongs. En réponse à ceux-ci, Cooper va leur envoyer un tank rempli de gazoline... Le clou du film, paraît-il...


Loi de la jungle pour deux fauves en uniforme.


Hurlement de haine pour un G.I. en manque de guérilla.


David Carradine interprète le Colonel Cooper.



LES AVENTURES DE JACK BURTON DANS LES GRIFFES DU MANDARIN

Dans les tréfonds de Chinatown, se dissimule un monde inférieur que nul ne peut soupçonner. Le royaume d'un super-vilain aux doigts crochus, un fantôme oriental doué de pouvoirs immémoriaux et protégé par des guerriers chevauchant les éclairs. Son but inavouable : retrouver un corps humain en épousant une jeune femme aux yeux verts. Alors, qu'est-ce qu'un conducteur de camions peut bien faire dans cette galère et comment va-t-il s'opposer aux forces de la magie noire ? Arts martiaux, mysticisme et sorcellerie à gogo pour le nouveau film de John Carpenter avec son acteur fétiche : Kurt Russell. L'on suivra Jack Burton dans les souterrains mystérieux à partir du 3 septembre.

Le dernier-né du réalisateur de **Starman** est difficilement classable dans un genre précis. Film d'action ? De mystère ? Comédie ? Film de fantômes ? Quoi d'autre ?
Tout cela à la fois en fait, mais avant tout la concrétisation d'un vieux projet : réaliser un film de kung-fu, genre qu'affectionne particulièrement Carpenter.
A l'origine, et sous la plume du tandem Gary Goldman et David Weinstein, **Big Trouble in Little China** était conçu comme un western. C'est à W.D. Richter, le réalisateur/scénariste fou de **Buckaroo Banzaï** qu'on doit en fait le scénario délirant de **Big Trouble.** Un script comme il n'en avait encore jamais lu, se rappelle Carpenter (et si tu as vu **Buckaroo Banzaï**, lecteur, tu dois comprendre pourquoi !). Un premier projet titré **The Ninja**, et devant au départ être mis en scène par Irvin Kershner, ne verra pourtant pas de suite. Enfin, réécriture du scénario par Carpenter pour aboutir à la version définitive de **Big Trouble in Little China.**
Ambition ultime : faire que **Big Trouble** soit LE film de kung-fu pour les gens qu'n'aiment pas les films de kung-fu. Dans cette optique, Carpenter risque fort de réussir son coup. Car **Big Trouble**, s'il est effectivement un film où les arts martiaux occupent une grande place, se situe à la croisée de recettes qui ont fait encore bien davantage leurs preuves au box-office.

UN NOUVEAU HÉROS POUR KURT RUSSELL : DE SNAKE PLISSKEN A JACK BURTON

Prenez le héros du film joué par Kurt Russell, Jack Burton. N'incarne-t-il pas le nouveau type d'aventurier que peut attendre le public ? Il apporte une variante intéressante au héros-type style Indiana Jones. Dans un contexte aussi délirant que ceux des deux réalisations de S. Spielberg, voilà, non plus l'aventurier professionnel

Lo Pan en vieille mom[illegible]

aguerri par toute une carrière de bourlingueur, mais celui poussé par le hasard des événements. Le héros malgré lui, en somme. Une distinction qui peut paraître bénigne de prime abord, mais qui renforce l'identification du public avec le personnage. Etre ainsi brusquement entraîné dans la plus folle des aventures sans n'avoir rien demandé à personne, voilà qui ajoute encore du sel à l'affaire. Et toute la saveur du personnage de Jack Burton découle de ses réactions d'Américain moyen et de son attitude souvent maladroite. Le Snake Plissken qui luttait contre le temps et la mort dans **New York 1997** fait place à un Jack Burton tout aussi peu enclin à mettre sa vie en péril pour le fun, mais qui assure comme un grand lorsqu'il faut s'en sortir. Même s'il lui arrive de glisser sur une peau de banane...

RAMDAM À CHINATOWN

Comme la plupart des amateurs de pellicules en provenance de Hong-Hong, Carpenter préfère aux films de karaté popularisés par Bruce Lee, ceux dits « de sabre », c'est-à-dire se déroulant au Moyen Age et incluant pour nombre d'entre eux de nombreux éléments fantastiques. Comme point de référence, Carpenter cite (in Starlog nº 109) **Zu, Warrior from the Magic Mountain** (qu'on a pu découvrir à l'occasion de certains festivals parisiens). L'influence de ce film étonnant signé Tsui Hark et qui transpose à l'écran les plus délirantes légendes asiatiques dans une succession ininterrompue d'affrontements apocalyptiques entre guerriers et divinités, est tout à fait notable dans **Big Trouble in Little China** et ce, notamment, lors des passages où la magie et la sorcellerie interviennent dans les combats. Et le premier de ceux-ci risque bien de laisser un souvenir impérissable dans nos mémoires : la bataille rangée qui oppose deux clans de guerriers dans une ruelle arrièrée de Chinatown sous le regard ébahi de Jack Burton et de son compagnon chinois Wang Chi, coincés dans leur camion au centre de l'affrontement. Intervention de trois super-vilains dépêchés par le diabolique Lo Pan afin d'enlever la jeune femme aux yeux verts qu'il convoite. Ces trois fantastiques warriors maîtrisent les éléments déchaînés de la



[illegible] plein d'énergie.

nature comme d'autres la lance et le nunchaku ; le Tonnerre, la Pluie et les Éclairs sont leurs noms, leurs armes et leur moyen de locomotion respectif : le premier apparaît dans une sphère de lumière verte, le second voyage dans les airs, et le troisième chevauche les éclairs et peut en lancer par ses yeux et ses doigts. Monsieur 100 000 volts ! C'est alors un festival de coups titanesques entre tenants du Bien et serviteurs du Mal : armes blanches contre magie noire ! Réellement du jamais vu ! Et ce n'est que la première rencontre de Jack Burton avec les pouvoirs occultes de Lo Pan et de ses sbires...

KUNG-FU MYSTIQUE ET FU-MANCHU ZOMBIESQUE A LA RECHERCHE D'UN CORPS : UN MONDE FOU, FOU, FOU !

Et comme plus on est de fous, plus on riz (le bol), Carpenter ne s'est pas cantonné (comme le riz) dans un genre bien délimité pour **Big Trouble,** tout en voulant cependant rester fidèle à une inspiration descendant directement de l'ancienne histoire chinoise, respectant pour cela aussi bien les traditions de la culture orientale que toute une imagerie (dans les costumes, les décors) découverte par nous autres, cinéphiles, dans les « films de sabre » médiévaux. Le personnage maléfique de Lo Pan est tiré d'une de ces légendes chinoises, mais nous rappelle aussi bien sûr tous ces nombreux archétypes de la B.D., de la littérature et du cinéma que sont les Ming (l'empereur fou de **Flash Gordon**), les Fu-Manchu et autre Ombre Jaune (Bob Morane). Autant de despotes criminels aux yeux bridés qui essaient, dans leur royaume interdit aux mille pièges, de dominer le monde quand ce n'est pas l'univers. Et une cohorte de coupe-jarrets qui leur sont dévoués corps et âmes sont là pour exécuter les viles besognes. Dans **Big Trouble in Little China**, aux guerriers mystiques capables de surgir du ciel viennent se joindre quelques monstres farfelus qui ne dépareraient pas dans **Star Wars**, tel le Wild Man, sorte de croisement entre un loup, un singe, et un homme. Plus étonnant encore, une énorme tête volante munie de douzaines d'yeux, dont un lorsqu'elle ouvre la bouche ! Lo Pan lui-même n'a plus grand chose d'humain lorsqu'il se ratatine comme une vieille momie ou se met à progresser maléfiquement sur le sol comme s'il était monté sur des patins à roulettes.



[illegible]

Pas de doutes, **Les aventures de Jack Burton dans les griffes du Mandarin** (il faut louer la filiation de ce titre avec **Les aventures de Buckaroo Banzaï... dans la 4e dimension** de W.D. Richter) a de quoi séduire dans un premier temps l'amateur exigeant en matière de cinéma-délire.

Denis TREHIN

Big Trouble in Little China. *USA. 1986. Réal. : John Carpenter. Prod. : Larry J. Franco. Prod. exéc. : Paul Monash & Keith Barish. Sc. : Gary Goldman, David Z. Weinstein, W.D. Richter. Ph. : Dean Cundey. Mont. : Mark Warner, Steve Mirkovich, Edward A. Warschilka. SPFX : Richard Edlund. Mus. : J. Carpenter. Dir. art. : Les Gobruegge. Cost. : April Ferry. Int. : Kurt Russell (Jacques Burton), Kim Cattrall (Gracie Law), Dennis Dun (Wang Chi), James Hong (Lo Pan), Victor Wong (Egg Shen), Kate Burton (Margo), Suzee Pai (Miao Yin), Donald Li (Eddie Lee), Carter Wong (Thunder), Peter Kwong (Rain), James Pax (Lightning). Durée : 99 minutes. Dist. 20th Century Fox.*

CRITTERS

Ce n'est pas la première fois que la terre sert de refuge à des extra-terrestres en cavale, mais pour les bestioles du film de Stephen Herek, il s'agit d'un garde-manger bourré de provisions. Et pas besoin d'attendre minuit cette fois-ci pour se transformer en monstres. Les ***Critters*** *commenceront leur grande bouffe chez nous à partir du 10 septembre prochain.*



Ils sont petits, poilus, tout en dents, et extrêmement mauvais. Et **affamés.** Ils se sont échappés d'une prison intergalactique et leur première étape pour se remplir la panse est notre planète. Point de chute : non loin de la ferme des Smith (ou des Brown, peu importe en fait). Leur astronef lumineux troue la nuit tranquille, au grand éberluement d'un picoleur local. Un tremblement du sol nous signifie leur atterrissage et peu après, le fermier et son fiston découvrent une de leurs vaches salement mutilée. Les Critters ont commencé leur repas, et comme ils semblent avoir un estomac en expansion, leur seule occupation est de chercher de la nourriture. Conséquence logique : plus ils bouffent, plus ils grandissent et plus ils grandissent, plus ils ont faim ! Le drame, c'est qu'il ne semble pas y avoir de limites à leur taille. Et sont-elles gloutonnes ces bébêtes là ! Heureusement, sont lancés à leurs trousses deux chasseurs du genre caméléons, les Bounty Hunters, qui ont le don de voler le physique de qui bon leur semble. L'un deux prend ainsi l'apparence d'un rocker fameux capté sur M.T.V. et l'autre ne trouve rien de mieux que de s'affubler la tête bien amochée de Jeff, le shérif, qui s'est fait attaquer par les Critters en se rendant à la ferme. Il faut dire qu'avec leur stature impressionnante, bardés de cuir comme c'est pas permis, munis de calibres à faire pâlir de jalousie tous les avortons mad-maxiens du monde, les Bounty Hunters dégagent un maximum. « Vous n'auriez pas vus des Critters, par hasard ? ». Après une fracassante partie de bowling avec les ploucs du coin, ils interceptent les nouvelles alarmantes provenant de la ferme et vont faire fermer leurs gueules voraces à ces saloperies de Krites (en anglais, pour changer).

Critters est le genre de bande explosive et sans prétention aucune qui se suit du début à la fin avec un plaisir disons... jubilatoire. Respect d'une tradition de la SF ancrée dans la mémoire cinéphilique avec début dans le cosmos puis arrivée sur fond de voûte étoilée du vaisseau des aliens. Une imagerie classsique qui a le don de mettre en condition l'amateur toujours fervent de monstruosités venues d'ail-



[illegible]

leurs. Et c'est bien la promesse d'une menace dont les effets ne se font pas attendre, avec la découverte des premiers ravages. Puis agression des fermiers retranchés chez eux (une situation toujours efficace depuis **La nuit des morts-vivants** de Romero). Alerte des autorités (encore échappe-t-on au scepticisme de mise dans ces cas-là) vite débordées par la force et la soudaineté de l'ennemi. D'habitude, une solution est trouvée in-extremis par l'homme (héros, scientifique ou autre) afin de neutraliser l'extra-terrestre conquérant et destructeur, quand ce n'est pas un phénomène naturel qui s'en charge, et la relative originalité de **Critters** réside justement dans cette idée d'une aide provenant de la même origine que la menace. Car pour le reste, on demeure dans les conventions du genre, mais tellement bien assimilées et resservies que c'en est un véritable plaisir. Une simple question de dosage en fait, dynamité dans **Critters** par un humour et une distanciation constants.

En ce qui concerne l'aspect des Critters eux-mêmes, on a obéi à cette loi (commerciale) qui veut qu'après le succès d'un film du genre, on veuille exploiter le filon. Reconnaissons donc que le film de S. Herek n'aurait peut-être jamais existé s'il n'y avait eu auparavant les **Gremlins** de Joe Dante. Aussi bordéliques, vicieux et gourmands que ces derniers, les Critters imposent inévitablement cette comparaison (et déjà, la consonnance de leur nom est pour le moins révélatrice). Mais reconnaissons aussi que les scénaristes ont judicieusement su éviter le plagiat et ce, en évitant d'axer tout l'intérêt sur leurs créatures. Les Bounty Hunters sont également les vedettes de **Critters** et le sujet du film reste la chasse qu'ils mènent à l'encontre de ces dangereux évadés (des repris de justice repris de justesse). Comme dans **Gremlins** toutefois, (mais aussi dans de nombreux autres films d'extra-terrestres) se profile le danger d'une véritable invasion créée par le développement hyper-accéléré des monstres. Dans le film de Joe Dante, le péril venait de leur nombre. Dans **Critters,** il vient de leur taille qui augmente sans cesse. Dans les deux cas, il faut étouffer le plus rapidement possible le mal qui gagne du terrain avant qu'il ne prenne des proportions catastrophiques. Ne pas se laisser bouffer !

Alors, invasion USA ? Aube rouge ? Les deux chasseurs aux canons hypertrophiés n'auraient-ils pas du piquer les têtes de Stallone et Chuck Norris, se demande, soucieux, le lecteur d'*Impact ?* Les buts visés par **Critters** échappent visiblement à toute mise en garde, mais toutes les interprétations étant possibles... A vous de décider.

Denis TRÉHIN

USA. 1985. Réal. : Stephen Herek. Prod. : Rupert Harvey. Prod. exec. : Robert Shaye. Sc. : S. Herek & Domonic Muir. Ph. : Tim Suhrstedt. Mus. : David Newman. SPFX : Chiodo Brothers. Mont. : Larry Bock. Chef déc. : Gregg Fonseca. Dir. art. : Philip Foreman. Int. : Dee Wallace Stone (Helen Brown), M. Emmet Walsh (Harv). Billy Green Bush (Jay Brown), Scott Grimes (Brad Brown), Nadine Van Der Velde (April Brown), Don Opper (Charlie Mc Fadden). Un film New Line Cinema. Durée : 1 h 25. Dist. : Les Films Jacques Leitienne.



[illegible]

Sa Majesté l'Intelligence Martienne Suprême.



l'invasion vient de Mars

*[illegible] **Mas-sacre à la tronçonneuse, Le Crocodile de la mort, Les vampires de Salem** et autre **Polter-geist** [illegible] **Invaders from Mars** [illegible] **Lifeforce** [illegible] Martiens [illegible] l'Intelligence Martienne Su-prême [illegible]*

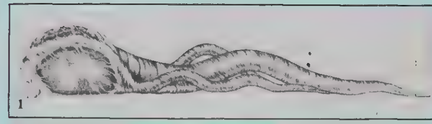
Tobe Hooper, le réalisateur du délirant **Massacre à la tronçonneuse** – sans doute le film d'horreur le plus représentatif des années soixante-dix – a dit que le premier **Invaders from Mars** (1953, William Cameron Menzies) avait « creusé des cratères » dans sa tête quand il était petit. Il semble donc tout naturel qu'il ait entrepris le remake brillant et sophistiqué de ce thriller à petit budget : peu de choses sont aussi effrayantes que celles qui réveillent nos peurs d'enfant, et quel fabricant de cauchemars pourrait résister à la tentation de communiquer ce frisson originel à toute une nouvelle génération de mordus du cinéma ? Et contrairement à de nombreux et onéreux remakes de films similaires, **Invaders from Mars** de Menzies se prête plutôt bien aux exigences du cinéma des années quatre-vingts.

Le thème central est solide, et les clichés sont contournés grâce à l'emploi judicieux d'un point de vue sur les événements où la paranoïa joue un grand rôle. L'action se situe dans une petite ville américaine, et le personnage principal est un gamin plein d'imagination, dont le père est ingénieur à la base locale de la NASA. Voilà le problème : pendant un violent orage magnétique, l'enfant voit un engin étranger atterrir dans les dunes juste derrière sa maison ; quand son père sort pour aller y voir de plus près, il en revient comme transformé : froid, distant, mal à l'aise. Un par un, les adultes de la ville se dirigent vers les dunes et sont enlevés chacun leur tour par les en-

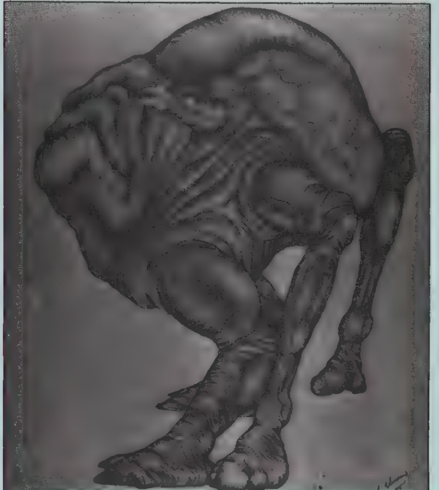
vahisseurs étrangers dissimulés sous le sable ; seuls le jeune David Gardner et une sympathique infirmière d'école réalisent ce qui se passe, et la responsabilité de sauver le monde des Martiens leur tombe alors sur les épaules. Les agressions galactiques sont le thème le plus éculé de la science-fiction, mais **Invaders from Mars** est plus que la énième mouture d'une rencontre du mauvais type entre l'espèce humaine et des extra-terrestres : c'est un cauchemar d'enfance aux proportions colossales, un délire kafkaïen pour la jeunesse dans lequel tout le monde – mère, père, policiers, instituteurs, parents des autres enfants et même copains d'école – fait partie d'une vaste et inquiétante conspiration dont personne, *personne* d'autre que vous ne sait rien. S'il est assez déplaisant d'être un adulte prisonnier de ce dilemme (voir **Invasion of the Body Snatchers L'invasion des Profanateurs de Sépultures**, à peu près contemporain du premier **Invaders**), qui est plus impuissant qu'un gamin de onze ans ?

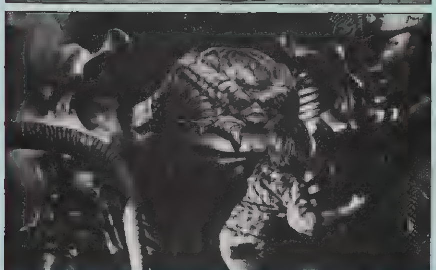
D'un budget de douze millions de dollars – environ deux cents fois le prix de l'original de Menzies – le film de Tobe Hooper est assaisonné d'hommages, de private jokes et de références à d'autres œuvres de science-fiction. La production a débuté l'an dernier, et on a utilisé la demeure construite par Cary Grant et Mirna Loy dans **Mr Blandings Builds his Dream House**, un film de 1948 sur les difficultés rencontrées par un architecte et sa femme poe pour bâtir une maison dans la banlieue du Connecticut. La maison des Blandings est debout depuis près de trente ans, et représente l'architecture suburbaine qui définissait le paysage télévisuel des années cinquante (territoire fertile pour les sensibilités de Steven Spielberg et de quelques autres) ; des émissions comme « Father Knows Best », « My Three Sons » et bien entendu « Leave it to Beaver » ne dépareraient pas l'intérieur des Gardner, et on imagine leur trouble s'ils tombaient sur **Lifeforce** en allumant leur téléviseur comme le fait le jeune David. Ce dernier va aussi au lycée Menzies, et sa famille est abonnée – comme le montre leur boîte aux lettres – au *Santa Mira Register*. Santa Mira est le nom de la ville envahie par les cosses répliquantes dans le thriller de science-fiction inspiré par la guerre froide **Invasion of the Body Snatchers L'invasion des Profanateurs de Sépultures**, dont l'atmosphère paranoïaque est d'ailleurs semblable à celle des premiers **Invaders**. Dans un autre clin d'œil aux **Body Snatchers**, une cosse se niche sous un lit de camp dans le sous-sol surchauffé où David et l'infirmière – la seule personne qui croit à peu près à son histoire – se réfugient afin d'échapper aux policiers contrôlés par les Martiens. Dans le même sous-sol, la tête hérissée de tentacules de l'Intelligence Martienne Suprême de Menzies – scellée dans sa sphère de verre – trône au sommet d'un meuble. Même la vedette du premier **Invaders from Mars**, Jim Hunt (devenu Jimmy), fait une apparition en policeman d'âge mûr qui vagabonde sur la Colline Cooper en disant : « Ça doit bien faire quarante ans que je ne suis pas venu ici. » Il y a donc très peu de temps. Mais l'**Invaders from Mars** de Tobe Hooper diffère dramatiquement de son modèle sur un point important. Là où l'original n'accordait qu'une importance restreinte aux effets spéciaux, excepté l'Intelligence Suprême immobile et verdâtre, ainsi que quelques costauds (dont un célèbre géant de foire) engoncés dans des costumes de bourdons à fermeture-éclair et aux yeux exorbités, le remake s'en remet lourdement aux trucages les plus élaborés.

Maitland McDONAGH









1, 2, 3 : Dessins préparatifs de Stan Winston. Un drône vu de profil, l'Intelligence Martienne Suprême, et une vue de profil de tout le corps de cette dernière.
4 : Le petit David Gardner fait face à l'Intelligence Suprême venue de Mars. Attention aux tentacules !

Entretien avec Tobe Hooper :

Impact : Que pensez-vous du classique de William Cameron Menzies ?

T. H. : Oh, j'adore le film de Menzies. J'ai toujours été un fan du premier **Invaders from Mars**. J'aime son esthétique, ses décors, son look d'ensemble. Je pense que c'est un excellent film pour son époque, très prenant. Je m'en suis beaucoup inspiré pour tourner le mien.

Im. : D'où vous est venue l'idée d'un remake ?

T. H. : Juste après **Poltergeist**, un producteur est venu me trouver avec l'idée d'un remake d'**Invaders from Mars** et j'y ai réfléchi pendant un certain temps. Le projet n'a pas fonctionné à ce moment-là. Lorsque j'ai changé plus tard d'agence, pour aller à I.C.M., la « propriété » de l'idée m'a suivi si j'ose dire, comment ? Je ne sais pas trop ; de toute manière, mon nouvel agent en avait les droits et désirait m'impliquer dans le projet. J'ai songé que cela serait fantastique, d'autant que j'avais déjà essayé deux ans auparavant de faire démarrer le film. Voilà en gros l'histoire. Lorsque j'ai signé avec la Cannon un contrat de trois longs métrages, le remake d'**Invaders from Mars** est arrivé en seconde position.

Im. : Dans quelle mesure avez-vous décidé d'être fidèle à l'œuvre originale ?

T. H. : Je ne voulais surtout pas « abîmer » le film de Menzies, de trop nombreux remakes ont perdu de vue les œuvres dont ils s'inspiraient et ont littéralement détruit ce qu'il y avait de bon. J'ai essayé de rester le plus près possible du concept original mais je devais réactualiser le film, le rendre contemporain en passant des années cinquante à nos jours. J'ai dû éliminer le rapprochement fait à l'époque entre les Martiens et les communistes : l'allégorie n'était plus nécessaire. Être moderne tout en conservant le mieux possible l'esprit du premier, voilà ce qui me motivait. Le travail conceptuel de Menzies m'a fortement influencé, j'ai travaillé très dur pour reconstituer la colline, la maison, la clôture allant de l'autre côté de la colline. Pour l'astronef, je n'ai fait qu'embellir ce qui existait déjà dans l'original. Vous savez, ces créatures avec les petites vrilles dans le dos m'ont influencé pour la conception des décors de l'intérieur du vaisseau. J'ai été si impressionné par ce qu'avait réalisé Menzies que j'ai en fait essayé de refaire son film point par point. Je ne devais pas m'en écarter. À mon avis, les amoureux de l'original apprécieront cet effort.

Im. : Et l'apparence des Martiens, qu'est-ce ce qui vous a poussé à en faire des créatures pataudes et éléphantesques ?

T. H. : Pour leur image, leur apparence visuelle, tout a été choisi en fonction de ce que j'imaginais qu'ils soient. Il y a d'un côté, l'intelligence suprême, et de l'autre, ceux qui travaillent pour elle. Ces dernières créatures suivent comme des robots les instructions que leur communique le cerveau, l'intelligence. Le cerveau est lié au vaisseau, il le dirige mais en fait également partie intégrante. Comme une sorte d'escargot qui fonctionnerait à l'envers. Descendu du haut de l'astronef, il envoie des messages et signaux télépathiques et électroniques aux « robots ». En décomposant ces données, nous sommes arrivés, Stan Winston et moi, à la conclusion que les robots devaient paraître lourds et plutôt idiots (ils ne font qu'exécuter, c'est tout). Tout le travail minutieux de conception des Martiens est parti de cette théorie.

Im. : Avez-vous eu des idées en ce domaine que vous jugiez bonnes et qui n'ont pas été retenues, pour une raison ou une autre ?

T. H. : Je ne crois pas. J'ai la sensation que tout ce que j'ai voulu faire au niveau de l'apparence des Martiens se trouve dans mon film. En tout cas, je ne me souviens pas d'avoir mis de côté une idée que j'estimais valable.

Im. : Combien de temps vous a pris la réalisation des décors et des monstres ?

T. H. : Le tournage proprement dit a duré cinq mois mais avant cela, quatre mois de préparation (j'aurais pu utiliser un mois de plus) ont été nécessaires. Lorsque j'ai commencé à filmer, le travail de conception visuelle et de réécriture était encore en cours. Les créatures, le cerveau, le vaisseau principal (l'intérieur du vaisseau) étaient, quant à eux, achevés avant le tournage. Nous avons également mis quatre mois à construire le vaisseau, installé sur un gigantesque plateau de 10 000 mètres carrés. Il s'est écoulé deux mois de tournage avant que nous ayons eu la possibilité de poser nos caméras sur ce plateau. Pour les décors du vaisseau central, peu de concessions ont été faites en raison du coût du plateau, 500 000 dollars. Il y avait des tunnels, des galeries partout, ainsi que plusieurs niveaux qui nous ont donné du souci. Il a fallu aussi s'occuper des milliers et des milliers de projecteurs et de lampes semés à droite et à gauche. La lumière de l'intérieur de l'astronef, dans le film, est liée étroitement aux émotions de l'intelligence suprême. Lorsque le cerveau s'agite, la



Le petit David Gardner est enlevé par un Martien dans la première version de Invaders from Mars *de 1953. La sacrée différence entre les Martiens des deux versions, vous ne trouvez-pas ?*

lumière devient beaucoup plus violente.

Im. : Comment avez-vous travaillé avec William Stout ?

T. H. : Oh, Bill me proposait ses idées et revenait avec ses dessins faits à la peinture à l'eau... Je lui disais alors, un peu plus de ceci, un peu moins de cela, essayons de faire quelque chose d'autre. Bill et moi avons collaboré durant tout le tournage et toute la préparation du tournage. Pour les décors et les Martiens, nous allions toujours en mouvement parce que la finition venait systématiquement deux ou trois jours avant que je ne commence à tourner. En d'autres termes, les créatures par exemple étaient prêtes avant leur utilisation, ce qui créait un processus sans fin de perfectionnement. J'ai eu d'excellentes relations professionnelles avec Bill Stout.

Im. : Où en sont vos rapports avec Golan et Globus ?

T. H. : Je viens juste de terminer le dernier des trois films que je devais faire avec eux. J'ai toujours eu et entretenu de très bonnes relations avec les patrons de la Cannon ; ils aiment le cinéma et sont entièrement dévoués à la fabrication des films. Pour moi il est primordial de travailler pour une compagnie qui apprécie ce qu'elle fait.



Sa Majesté l'Intelligence Martienne Suprême, cerveau hypertrophié contrôlant le vaisseau des Martiens.





Les jambes de Cyd Charisse ? Non, celles de drônes attendant d'être montées.



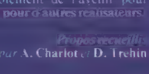
Le maquillage [illegible]

Im. : Avez-vous l'intention de retravailler chez eux ?

T. H. : Très certainement, mais pas tout de suite.

Im. : Y a-t-il à votre avis, d'autres classiques de la science-fiction qui mériteraient d'être, disons, readaptés ?

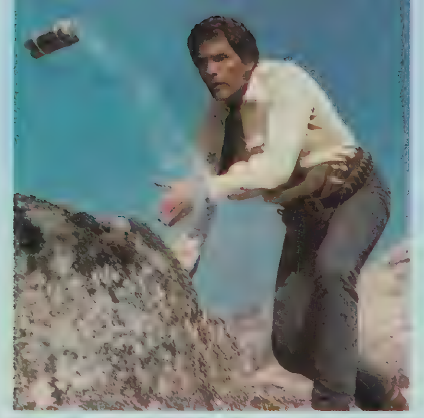
T. H. : C'est une idée à laquelle je n'ai jamais réfléchi mais personnellement et sans avoir de titre en tête, j'aimerais beaucoup, un de ces jours, tourner un remake de nouveau. Dans cette voie, il y a probablement de l'avenir pour moi et pour d'autres réalisateurs.



Propos recueillis par A. Charlot *et* D. Trehin



◄ Les inventeurs d'un nouveau deltaplane ? Des montagnards d'un genre nouveau ? Non, simplement deux acteurs qui joueront au Martien. Un acteur plus petit prend place sur leur dos, dans l'armature en aluminium (lire explications de Stan Winston dans le dernier Mad Movies).



Giuliano Gemma dans le rôle de Tex. Toujours aussi jeune depuis Les Titans (1961), et une même passion pour le cinéma d'aventures.



ET LE SEIGNEUR DES ABYSSES

Ils disent qu'il arrive du Nord comme le vent glacé qui balaie la prairie durant les rudes hivers. Tex Willer, son nom est prononcé avec respect et parfois, une certaine crainte, des Silver Mountains aux grandes eaux bleues porteuses de grands canoës... l'Océan... ! Froide-Mort, sa compagne, est toujours prête à frapper ceux qui contreviennent à la loi de l'Homme blanc. L'histoire et la légende se fondent dans un temps partagé entre la magie et la réalité. Sur vos écrans le 27 août.

Tex Willer, l'un des plus célèbres personnages de la B.D., est né en 1948, d'abord hébergé dans une petite brochure hebdomadaire. C'est dans ces quelques pages qu'on le voit paraître pendant une vingtaine d'années jusqu'à ce que son éditeur décide d'en changer la présentation, vu son énorme succès.

Le « nouveau » Tex arrive à son 300e numéro et, en Italie, il se vend à environ 500 000 exemplaires. Il est traduit et exporté dans une quantité de pays, aussi hors de l'Europe. Luigi Bonelli en est le « père littéraire », tandis que son dessinateur s'appelle Aurelio Galeppini. A celui-ci évidemment, au fur et à mesure que les aventures du héros se multiplient, viennent se joindre d'autres dessinnateurs, parfois illustres, notamment, pour n'en citer qu'un, Eric Nicolò.

Fatalement, Tex devait atteindre les honneurs du grand écran. C'est ainsi que nous le voyons ici dans une mystérieuse histoire du Far-West, à laquelle participent une princesse aztèque et un grand prêtre fou. L'élément remarquable de **Tex et le Seigneur des Abysses** est l'esprit qui l'a inspiré : une fusion entre le mythe américain du Far-West, tel qu'il a été vu par les dernières générations d'Europe et d'Amérique, et les aventures orientales à la Salgari. Le personnage de Tex risquait de se transformer ainsi en une sorte d'Indiana Jones. Mais il n'en est rien. Tex au cinéma reste tel que l'aiment ses lecteurs.

Quelques questions à Giuliano Gemma

IM. : Etes-vous resté fidèle au personnage de la B.D. ?

GG : Oui, notamment dans ma façon de bouger, de me déplacer. Et ce qui m'a intéressé dans **Tex**, c'est que le personnage est très sérieux. Ce qui me changeait des rôles que j'ai interprété jusqu'alors dans mes westerns (une quinzaine, dont le premier, **Le retour de Ringo** date de 1965 et fut mis en scène par Duccio Tessari, celui-là même qui signe **Tex** et avec qui G. Gemma débute sa carrière dans **Les Titans** en 1961. Une collaboration de longue date ! -NDLR). Nous sommes restés très fidèles à la B.D. en général, puisque l'auteur de Tex, Luigi Bonelli, a collaboré au scénario.

IM. : Il y a eu des problèmes de production pour trouver le personnage du film, et ce depuis plusieurs années...

GG : La TV voulait faire le film depuis longtemps, mais n'avait pas la possibilité de payer un acteur comme moi. Ce qui explique la perte de temps. Après être parvenu à nous mettre d'accord, vint un problème plus grand encore qui était que le budget alloué au film était trop faible. On ne peut pas faire un western fantastique avec 1 million et demi de dollars.

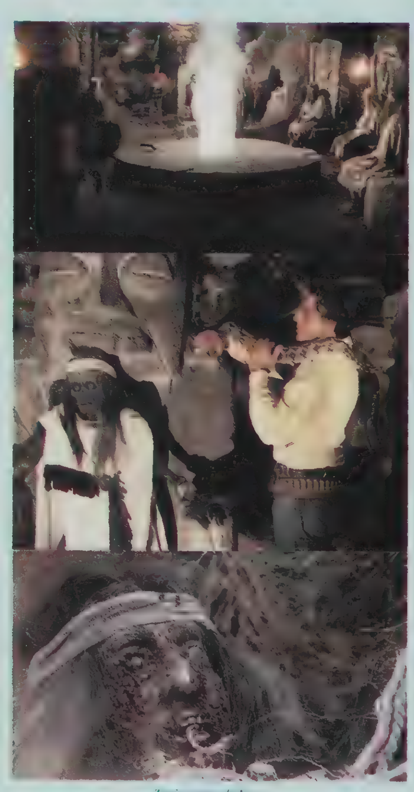
IM. : Un **Tex 2** ?

GG : Avec plaisir, mais dans de meilleures conditions. Avec plus d'argent attribué au film.

IM. : Vous avez beaucoup tourné avec Duccio Tessari depuis **Les Titans**...

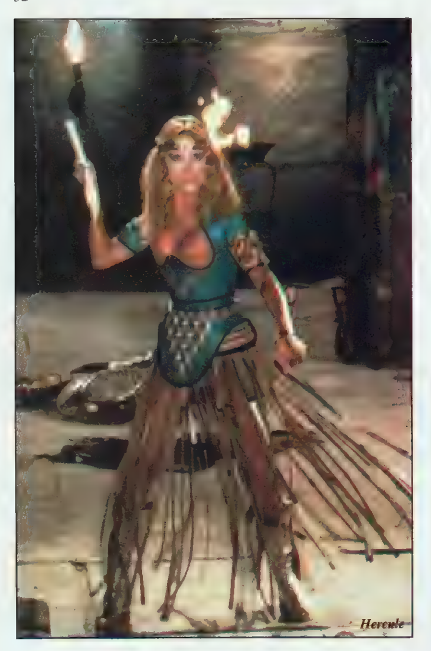
GG : J'aime beaucoup l'ironie qu'il met dans ses films. C'est un metteur en scène qui a beaucoup de technique mais qui est resté trop souvent en-dessous de ses possibilités.

Tex e il Signore degli abissi : *Italie. 1985. Réal. :Duccio Tessari. Sc. : Gianfranco Clerici, Marcello Cascia, Duccio Tessari, Giorgio Bonelli. D'après la B.D. de G.L. Bonelli. Ph. : Pietro Morbidelli. Mont. : Mirella Mencio. Déc. : Giacomo Calo Carducci. Conception des décors : Antonello Geleng, Walter Patriarca. Effets spéciaux : Paolo Ricci. Mus. : Gianni Ferrio. Produit par : RAI channel 3 - Cinecitta. Int. : Giuliano Gemma, Carlo Mucari, William Berger, Isabel Russinova, Flavio Bucci, Giovanni Luigi Bonelli. Durée : 1 h 35. Dist. : les films Jacques Leitienne.*



Trois scènes de Tex : un petit air des Aventuriers de l'Arche Perdue...


Sybil
DANNING
« Quand je vais chez le dentiste,
c'est à lui qu'il faut injecter
de la novocaïne. »



Hercule

La population féminine des studios hollywoodiens ne brille pas par son originalité ni par son audace. Les stars du cinéma américain se laissent vite emprisonner dans des [illegible] trop angoissées à l'idée d'un changement d'emploi qui les ferait chuter d'un cran au box-office de Variety. Les femmes d'action sont rares : il faut se [illegible] entre les cuisses de Kathleen Turner ou de [illegible] pour trouver des pétroleuses qui acceptent de [illegible] des [illegible] ou de bastonner comme [illegible]. [illegible] mieux encore : sautons gaiement [illegible] de Sybil Danning : la Reine – que dis-je, [illegible] de la bonne vieille série « Z ». Vous lisez [illegible] vous aimez les teutonnes aux seins [illegible] Sybil [illegible]. Bon appétit.

Quand elle ne s'exhibe pas en cuir noir ou en pantalon de cheval, Sybil se promène à poil. C'est une règle établie, et aucun des films dans lesquels elle apparaît n'y échappe. Pourtant, si frau Danning est devenue la star favorite des maniaques du « Bis », c'est avant tout qu'elle est l'authentique descendante des héroïnes des vieux serials style Republic, maniant 357 Magnum et schlague avec une santé impressionnante.

La carrière de Sybil démarre dans les années 70 avec une série de petits films « hard » tournés en Europe septentrionale. On imagine en transpirant ce que les œuvrettes pouvaient donner. Passons gaiement sur cette période sulfureuse de l'épopée sybilienne et attaquons (comme la lune) en 1971, période-charnière où la gente dame entame un tournant décisif et s'essaie au « soft » plus ou moins titillant... entre **L'Enfer de l'érotisme, J'ai avorté, Mr. le Procureur, Les amours clandestines d'une aristochatte** et **Les jeux olympiques du sexe,** accrochez-vous à vos kleenex...

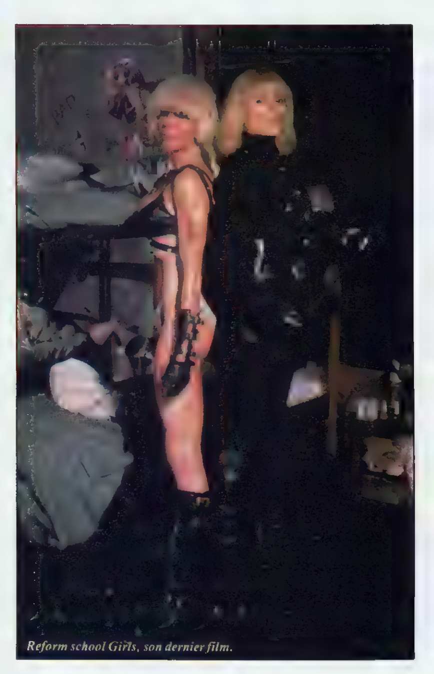
Suivirent quelques « gialli » et autres dans lesquels Sybil entama sa carrière de « vraie » actrice, et la voilà qui décroche un petit rôle dans **Barbe bleue** d'Edward Dmytryk et **La jeune fille assassinée** de Vadim, le tout entre quelques bonnes vieilles ringardises condamnées aux oubliettes. Avec une effarante versatilité, elle enchaîne sur un film de Roger Coggio, sur les deux volets consacrés par Lester aux aventures des Trois Mousquetaires et –aaaaaargh – sur **Opération Lady Marlène** du terrifiant Robert Lamoureux. Suivent quelques resuçées transalpines des grands films US à succès, tournées dans des décharges par des tâcherons débiles, et un retour aux sources sous la houlette de Zulawski qui lui fait incarner une actrice de porno dans **L'important, c'est d'aimer.**

Les téléfilms se succèdent à un train d'enfer, ainsi que les séries TV où elle sort peu de son registre de mère-fouettarde bisexuelle.

Inévitable passage à la Cannon pour **Opération Entebbé,** puis le méga-choc : **Les mercenaires de l'espace,** milliardième adaptation de la légende des Sept Samouraïs, cette fois-ci dans l'espace. Les seins scotchés dans son soutien-gorge de Walkyrie intersidérale, Sybil devient l'objet d'un culte et enchaîne avec les affligeants **Seven magnificient gladiators** et **Les Anges du mal,** où elle est une fois de plus une abominable salope prisonnière d'un quartier de femmes. Ah, j'oubliais – le subconscient, sans doute : dans **SAS à San Salvador,** l'un des films les plus drôles du monde (à l'insu de Raoul Coutard, son metteur en scène), Sybil est Alexandra, la pulpeuse fiancée de Malko, et le petit couple se fait des trucs pendant environ cinq minutes. à poil devant la cheminée du château. Fort obligeamment, Coutard situe la scène dans les dix premières minutes du film, ce qui permet de s'en aller rapidement.

Jouissive sœur incestueuse du gros Paul Smith dans **Jungle Warrior,** reine des loups-garous dans le grotesque **Horror** (suite ni faite ni à faire du petit joyau de Joe Dante), Sybil Danning est généralement le seul point positif des films dans lesquels elle joue. Elle a appris une des règles essentielles de la jungle des studios : se débrouiller toute seule, quitte à commettre des erreurs de taille – ce dont elle ne s'est pas privé. Son truc, c'est de devenir une Déesse du « bis » à part entière, une réincarnation des héroïnes style Sheena (elle devait avoir le rôle pour le film de Guillermin et s'est faite doubler par Tanya Roberts), James Bond girl (elle devait être Octopussy face à Moore dans le film du même nom), ou super-héroïne en costume bariolé.

Histoire de concrétiser ses rêves, la belle avait lancé il y a quelque temps « **Black Diamond** », un comic-book (horriblement mal dessiné) dont l'héroïne était... elle-même, un mélange d'Emma Peel et de la Veuve Noire des marvel Comics. Après un seul et unique numéro, exit « **Black Diamond** » et l'hypothétique série TV qu'elle devait inspirer. C'était reculer pour mieux sau-



Reform school Girls, son dernier film.


Photo posée



ter : Sybil-la-tenace lance son propre label vidéo, « **Sybil Danning Adventure Video** ». Elle en est l'hôte, à la manière de Rod Serling pour la **Quatrième Dimension** ou de Karloff pour **Thriller.** Les photos de promo sont carrément émoustillantes : Sybil y effectue une impressionnante suite de changements à vue, tantôt Gwendoline, tantôt playmate interstellaire, femme fatale ou Rambo femelle. La blonde de choc s'est même réservé un peu plus que la simple « maternité » et la présentation des sketches : elle en interprètera certains.

Le triomphe de la volonté, en somme...

Bernard LEHOUX

FILMOGRAPHIE

Hausfrauenreport (Rapport sur la vie sexuelle d'une ménagère) *–Eberhardt Schroeder – 1969.*

(Les Fantaisies amoureuses de Siegfried) *– Adrian Hoven – 1970.*

Whirlpool (L'Enfer de l'Érotisme) *– J.R. Larrath – 1971.*

Ehemänner Report – Seitensprung report *– Harrald Philipp – 1971.*

Liebesmarkt in Dänemark *– Beno Bellenbaum – 1971.*

Meine zwei brust grenzorne *–Adrian Hoven – 1971.*

Siegfried und das sagenhafte Liebesleben der Niebelungen.

Female Revolution *– Eberhart Schroeder – 1971.*

L'Occhio del labirinto (L'œil du labyrinthe) *– Mario Caiano – 1971.*

La dama rossa uccide sette volte (La dame rouge tua sept fois) *– Emilio P. Maraglia – 1971.*

Paragraph 218 (J'ai avorté, Mr. le Procureur...) *– Rob Houwer – 1971.*

La vie sexuelle de la femme moderne *– R. Werner, M. Lenz – 1972.*

Das Mädchen mit der kessen Masche (Les Amours clandestines d'une aristochatte) *– Hans Billian – 1972.*

Blaubart (Barbe Bleue) *– Edward Dmytryk – 1972.*

Gebolt sei, was hart macht ! (Les jeux olympiques du sexe) *– Rolf Thiele – 1972.*

L'Émigrante (L'Émigrante) *– P. Festa Campanile – 1973.*

Arrivano Joe e Margherito *– Guiseppe Colizzi – 1973.*

L'amante del orsa maggiore *– R. Valentino – 1973.*

The Swap / Sam's song *– John Shade – 1969.*

Swinging models *– Illya Von Anutroff – 1974.*

La Jeune fille assassinée *– Roger Vadim – 19974.*

L'Important, c'est d'aimer *– Andrzej Zulawski – 1974.*

Un trabajo tranquilo *– P. Festa Campanille – 1974.*

Les noces de porcelaine *– Roger Coggio – 1974.*

Opération Lady Marlène *– Robert Lamoureux – 1974.*

The three musketeers (Les trois mousquetaires) *– Richard Lester –1974.*

The Odessa File (Le Dossier Odessa) *– Ronald Neame – 1974.*

The four musketeers (On l'appelait Milady) *– Richard Lester – 1975.*

Der Geheimnisträger (Le porteur de secret) *– F.J. Gottlieb – 1975.*

Der fluternde Tod (Le souffle de la mort) *– Jurgen Goslar – 1976.*

Crossed swords (Le Prince et le pauvre) *– Richard Fleischer – 1976.*

Operation Thunderbolt (Entebbé) *–Menahem Golan – 1977.*

Diamante Lobo (Les impitoyables) *– Gianfranco Parolini, a.k.a., Frank Kramer – 1976.*

The cat in the cage *– Tony Zarindast – 1977.*

Cuba crossing / Kill Castro *– Chuck Workman – 1978.*

Meteor *– Ronald Neame – 1978.*

Airport 79 (Airport 80 : Concorde) *– David Lowell Rich – 1979.*

The man with Bogart's face (Détective comme Bogart) *– Robert Day –1980.*

Il giorno del Cobra (Cobra) *– Enzo Castelliari – 1980.*

The Salamender *– Peter Zinner –1980.*

How to beat the high cost of living *–Robert Scheerer – 1980.*

Separate ways *– Howard Avedis –1980.*

Nightkill *– Ted Post – 1980.*

Battle Beyond the stars (Les mercenaires de l'espace) *– Jimmy Murakami – 1980.*

Sweet dirty Tony *– Chuck Workman – 1982.*

Julie darling *– Paul Nicolas – 1982.*

SAS à San-Salvador *– Raoul Coutard – 1982.*

Hercules (Hercule) *– Lewis Coates (Luiggi Cozzi) – 1982.*

I sette magnifica gladiatori (Seven magnificient gladiators) *– Bruno Mattei – 1982.*

Chained heat (Les anges du mal) *–Paul Nicolas – 1983.*

Jungle warriors (Les guerriers de la jungle) *– Ernst von Theumer – 1983.*

The Czar of Brazil / Jungle fever *–Richard Jackson (Sergio Garronne) – 1983.*

Howling II : Stirba the werewolf bitch (Horror) *– Philippe Mora – 1984.*

Young Lady Chaterley II *– Alan Roberts – 1984.*

Playing With Fire *– Howard Avedis – 1984.*

The tomb *– Fred Olen Ray – 1985.*

The Panther *– Peter Knight – 1985.*

Pompeï *– Chuck Vincent – 1985.*



CINÉ-CIBLES

LE CONTRAT

Les films avec et écrits pour Schwarzenegger partent au départ d'une équation très simple pour le scénariste : étant donné qu'il doit obligatoirement éliminer quelques dizaines de figurants, il faut déjà trouver un cadre offrant un groupe social, connoté « méchants », assez riche en individus pour fournir le nombre de cibles requises. Voilà les données de l'équation. Maintenant, réfléchissez un peu et vous verrez que c'est pas si facile que çà ! Les vilains terroristes marchent très fort ces temps-ci, ainsi que les gangs de jeunes, voyous comme ils le sont tous, bien que çà commence à faire répétitif après les exactions Bronsoniennes qui, si elles ne feront pas remonter le taux de natalité, proposent une solution particulièrement finale au chômage des jeunes. Bon. Ici, on a fait appel aux réserves quasi-illimitées en matériel humain de la Main Noire ; ce qui vaut une sacrée coupure avec **Commando** ; on troque les bases militaires pour les salles de jeux et le torse-viril-élégamment-camouflé pour le smoking ; on s'attend presque à voir James Bond dans un coin ! Sinon, on reprend le schéma-type westernien : les deux clans se partagent la ville en multipliant les coups en vache, et un shérif (cette fois ci, c'est explicite !) les aide à s'entre-bouffer le groin entre eux en comptant les coups avant de finir le boulot lui-même. Vu comme ça, on dirait presque **Pour une poignée de dollars !** En plus moral, bien sûr, l'Oncle Sam veille. Pourtant le scénario vaut mieux que ce qu'il en a l'air, on en parlera dans un instant après la page de publicité (Boufre, v'là que je parle comme chez NRJ !). En l'occurrence : le père Schwarzie, puisque y'a son nom, sa tronche et ses gros bras sur l'affiche et que c'est lui que vous allez voir. Personnellement, ses prétendus dons d'acteur ne m'avaient jamais convaincu ; en général il se contente de tirer son habituelle



tronche de gorille à qui on a chipé ses bananes tout en maniant les divers appareils à allonger les rubriques nécrologiques que les scénaristes lui on mit entre les mains (ben, oui, c'est comme çà ; question déontologie journalistique je pourrais dire que c'est fou ce qu'y joue bien et que c'est le meilleur et qu'on en parle plus, tout le monde il est content, le lecteur, mon rédac'chef et les attachés de presse ; si vous voulez du démago, lisez donc Ciné-revue. Pour le reste les choses sont ce caleçon et c'est pas le torrent de lettres d'insultes qui, comme je vous connais, vont pas tarder à se déverser telle une benne à ordure sur la rédaction qui y changeront quelque chose. Fin de citation) ; Schwarzenegger, disais-je donc, qui ici éxécute quelque chose qui, pour une fois ressemble à une prestation d'acteur et est même plutôt convainquant. Bon, c'est pas De Niro, mais c'est toujours mieux que Richard Gere ! (Oui j'aime pas Richard Gere. On saura tout. Ce coup-çi, c'est ces dames qui vont envoyer des lettres d'insulte. Allez-y, traînez-moi dans la boue, cela ne m'empêchera pas de chanter votre beauté triomphante.) Certains vont dire que je donne dans la mégalo. Mégallô, j'écoute ? – doublée de parano. Je rétorquerai que mon rédac'chef unique et préféré m'a dit de faire un article LONG). Bien, donc, Arnie joue ici son habituel personnage d'homme, un vrai, qu'a le c... au ventre et les c... au cul (flûte, j'ai dû me gourer dans les guillemets) mais pas si monolithique que ça. En effet, on a droit à deux (2) personnages féminins bien campés pour lui donner la réplique, sans relents de mysoginie, ce qui change agréablement des habituelles embrassades viriles entre frères d'armes aux relents d'homosexualité mal digérée. Et le héros lui même n'en reste pas indifférent pour autant. Mais ce n'est qu'une des ramifications du scénario qui s'avère pas mal détaillé, étalé sur pas mal de temps, et sans minuterie comme dans **Commando** pour resserrer au maximum l'action. Guerre entre truands, flic revanchard, commissaire instinctif, coups de main divers, multitude de personnages... De quoi faire un énorme « thriller » genre **L'Année du Dragon** de Robert Daley.

L'attention est constamment relancée par une série de coups de main forts bien menés qui accrochent le spectateur. Enfin, ce qui ne gâte rien, il y a l'humour. Il faut voir Schwarzenegger arborer un sourire béat en défonçant à l'aide d'une voiture de pompiers le casino des truands ! De même, la scène (captivante d'ailleurs) de la carrière où il élimine «Satisfaction » des Stones en écoutant quelques méchants ! (nos lecteurs auront rectifié d'eux-même, merci pour eux). D'ailleurs, lors de ses rapports avec les chefs maffiosi, notre héros se

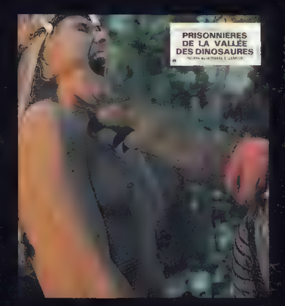
plaît à arborer une bouille satisfaite et parfaitement tête-à-claques du plus bel effet (et volontaire, pour une fois...) ; Schwarzenegger a souvent annoncé son intention de jouer dans une comédie : il est à point.
En bref, voilà du bon petit cinoche pour samedi après-midi pluvieux que John Irvin mène avec son savoir-faire de vieux pro. Le cocktail rafraîchit à souhait. Certains objecteront que logé entre des pierres de taille comme **Hitcher** et **Le métro de la mort**, cela peut sembler léger, léger. Ils n'ont pas tort. Le box-office tranchera. Pour le meilleur... ou pour le pire.

Thomas BAUDURET

Raw Deal. USA. 1986. Réal. : John Irvin. prod. : De Laurentis Entertainment Group. Prod. : Martha Schumacher. Sc. : Gary De Vore & Norman Wexler. Phot. : Alex Thomson. Déc. : Giorgio Postiglione. Mont. : Anne Coates. Coord. cascades : Glenn Randall. Mus. : Cinémascore. Int. : Arnold Schwarzenegger (Mark Kaminsky), Kathryn Harrold (Monique Tyler), Sam Wanamaker (Luigi Patrovita), Darren Mac Gavin (Harry Shannon), Paul Shenar (Paulo Rocca), Ed Lauter (Baker). Durée : 1 h 45. Dist. : AMLF. Sortie 16.7.86.

PRISONNIÈRES DE LA VALLÉE DES DINOSAURES

Tout d'abord, il faut préciser une chose : dans ce film n'apparaît aucun dinosaure en chair, uniquement en os, en l'occurrence en vestiges préhistoriques, donnant son nom à ladite vallée. Damned ! Le coup est dur pour les maniaques de monstres sous toutes leurs formes ! Le reste du film, hormis cette histoire d'os, n'est pas squelettique pour autant ; il s'inscrit dans la double lignéed du bon vieux film de jungle et des aventures du Diamant vert et autres gemmes (Gemmes, gemmes, gemmes... Air connu, c'est Clerc comme de l'eau de roche !) (M.J.D.M.) (MJDM = Mauvais jeu de Mots). Donc, on retrouve quelques archétypes : le savant, le militaire bien givré (ô pléonasme...), les nymphettes évanescentes, et œuf corse : Ze héros, en l'occurence Michael **Blastfighter, 2019...** Sopkwiz, nouvelle « gueule » du bis et d'ailleurs acteur convenable. Côté scénario, on a droit à deux films en un, ce qui en donne pour son argent au spectateur et accentue le fameux côté « sérial » de l'ensemble. Dans la première partie on a droit à l'envolée lyrique des milles et un dangers de la jungle profonde, ses serpents, ses sangsues et surtout, ses vilains sauvages prêt à sacrifier tout ce beau monde sur l'autel de la divinité ! (occasion d'une séance d'invocation qui vaut son pesant de Cthulhus, croyez moi !). On peut s'amuser à compter les invraisemblances : les deux protagonistes se castagnant avec ardeur dans la rivière où un troisième larron vient de se faire transformer en steack haché par des piranhas ; les mêmes découvrant la proximité d'un village indigène s'empressant d'allumer un feu...). Autre fait marquant : on a aussi droit à une bonne dose d'héroïque érotique sexy-youpi très années 60 et dont nos photos sexclusives vous donneront une bonne idée, bande de jouisseaux ! Bref : suite aux démêlés ci-dessus décrits, le casting se trouve limité à deux personnages, Ze Héros et Ze Héroïne, mais, manque de pot, ils tombent sur une bande de vilains-pas-beaux au chef particulièrement sadique (et pourtant, c'est pas Georges Eastman...) et qui se révèlent vite être des trafiquants d'émeraudes ! Inutile de dévoiler les péripéties palpitantes (des péripéties étant par définition palpitantes, comme un coursier est zélé, une Marseillaise est vibrante et une sardine est à l'huile), comme vous le devinez, tout ceci se terminera bien. Bref, ce film est tout à fait jouissif dans le genre et correctement mis en scène, beaucoup moins ringard que le précédent Michael Lemick alias Massimo Tarantini (**Sangraal**), et vaut nettement le très mauvais **Les Guerriers de la jungle** bâti sur le même modèle. Les amateurs d'érotisme ringard seront aussi satisfaits.

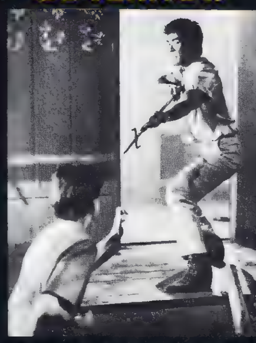


Bref : du Bis. Je ne voit pas meilleure synthèse.

Thomas BAUDURET

Italie. 1985. Réal. : Michael E. Lemick (de son vrai nom : M. Tarantini). Int. : Michael Sopkwiz, Susanne Carvall, Milton Morris, Martha Anderson, Joffrey Soares, Carlos Imperial. Dist. : Les Films J. Leitienne. Sortie : à la sauvette, donc attrapez-le au passage !

KARATE KID LE MOMENT DE VÉRITÉ II





Karate Kid Part II n'est autre que la suite de **Le moment de vérité (The Karate Kid).** Non ! Si. Et même qu'il démarre, chose rare, au moment exact où se terminait le premier. Daniel vient de remporter son tournoi (souvenez-vous, le coup du héron), il prend maintenant sa douche. **Karate Kid Part II** peut commencer... Sur un interlude de six mois. Six mois après, donc, Daniel a perdu sa copine mais n'a pas abandonné en revanche sa manie des questions idiotes. « Pourquoi ? » « Pourquoi » ? demande-t-il à tout bout de champ à son vénéré maître Miyagi. Physiquement, Daniel n'a pas tellement changé non plus : l'acteur Ralph Maccio arbore toujours son sourire d'angelinot italo-américain et déambule encore les bras ballants, la tête ailleurs. Simplement, il a un peu grandi.

Mais alors, que se passe-t-il ? Il se passe que les auteurs de **Karate Kid Part II** ont eu une idée formidable : se concentrer sur le personnage de Miyagi et partant de là, jeter les pleins phares sur le Japon. Et après quinze minutes de film, Miyagi et son élève se dirigent en taxi vers un petit village d'Okinawa, patrie du karaté. C'est en ces lieux d'une beauté remarquable (le village a la joliesse d'un jardin miniature) que nous – Daniel compris – sommes initiés aux rites de l'honneur, à la cérémonie du thé, au respect de la vie. En toute sérénité.

Tour de magie ? Devant la caméra d'Avildsen, le Japon devient limpide et accessible. Certes, les dialogues ne sont pas tout le temps d'une extrême profondeur et l'action d'une subtilité exemplaire mais l'émotion que dégage un regard noyé vers la mer (superbe image !), la délicatesse d'un geste lors d'un cérémonial témoigneront pour longtemps d'une volonté de rapprochement. **Karate Kid Part II** est de loin le meilleur exemple cinématographique de conciliation sino-américaine jamais tentée. Un effort plus que louable (vénérable même) quand on songe à certaines âneries suffisantes et parfois odieuses (**Aigle de fer** and co).

Alain CHARLOT

The Karate Kid, Part II. *USA. 1985-1986. Réal. : John G. Avildsen. Prod. : Jerry Weintraub. Sc. : Robert Mark Kamen. Dir. phot. : James Crabe. Mus. : Bill Conti. Int. : Noriyuki « Pat » Morita, Ralph Maccio, Tamlyn Tomita, Nobu McCarthy, Danny Kamekona, Yuji Okumoto. Dist. : Warner-Columbia. Durée : 1 h 54. Sortie : 6-8-86.*

DAKOTA HARRIS

Déjà, le titre rappelle quelque chose ; plus l'affiche avec son héros au blouson sorti des promotions du BHV tendance « au long cours ». Et bien, ce héros, il fait ce qu'on attend de lui depuis un certain Indiana Jones (fallait que je le cite, celui-là, sinon vous ne l'auriez jamais reconnu...), en l'occurrence (et même de plus en plus rance...) : donner des gnons et en recevoir, être celui que tout le monde attends (sauf le spectateur), combattre des serpents, des méchants, des grottes, des peuplades éteintes depuis longtemps mais en train de se rallumer, oublier de fermer le gaz avant de partir et lire Marguerite Duras. Rayez les mentions inutiles. Donc, côté scénario, c'est comme dans les livres jeux : livré en kit. On balance tout par terre, on fera le tri plus tard. Faut-il préciser une fois de plus que certaines scènes sont piquées aux **Aventuriers...**, que ça a un goût d'**Aventuriers...**, etc. Mais, bien sûr : ce n'est pas du **Aventuriers**, sinon ça se saurait, enfin, quoi... Ah, il y a quand même un prétexte : découvrir les trois morceaux d'une pierre qui, héritage d'extraterrestres peuplant l'île de Pâques, donnent le pouvoir absolu, permettant de dominer le monde et d'éliminer les scénaristes nuls. C'est rigolo, on passe même par les Bermudes et Stonehenge, ça me rappelle fort les bouquins de Jimmy Guieu (celui dont les romans se trouvaient au-dessus des notes « Authentique » en bas de page ; exemple : l'île de Pâques est un vestige du continent de Mu (1).

(1) Authentique. Vous voyez le niveau.

La seule chose qui sauve cette pelloche de la trappe aux requins, c'est la superbe qualité picturale des images : tempêtes psychédéliques dans les tons oranges, couchers de soleil, mers laiteuses et brumeuses, et même un passage surréaliste où les rivets éclatés d'une carlingue d'avion laissent passer des rayons de lumière (on retrouvait l'idée dans **Blood Simple**, d'ailleurs). Sinon, quand on pense que ce film a coûté 20 millions de dollars et quand on voit ce que pondent les Italiens avec vingt centimes, on en reste perplexe. On en est là.

Thomas BAUDURET



Sky Pirates. *Australie. 1985. Réal. : Colin Eggleston. Prod. : John Lamond & Michael Hirsh. Sc. : John Lamond. Ph. : Gary Wapshott. Dir. art. : Kristian Frederickson. Mont. : John Lamond & Michael Hirsh. Mus. : Brian May. Int. : John Hargreaves (Harris), Meredith Phillips (Melanie), Max Phipps (Savage), Bill Hunter (O'Reilly). Durée : 1 h 30 (mais il manque au moins 10 minutes). Dist. : UGC. Sortie : 2-7-86.*





TOP GUN

De Tony Scott, le frère du prestigieux Ridley Scott, nous gardions un souvenir emballé de son premier long métrage, **The Hunger** (Les Prédateurs). Une histoire qui renouvelait à sa façon le mythe vampirique, et un style esthétique très « léché » qui laissait percer les origines du travail de son réalisateur : la pub. Nous étions donc en droit d'attendre vraiment beaucoup de **Top Gun** sur la seule foi que nous mettions dans le nom de son signataire, car, par rapport à **The Hunger**, il s'agissait d'un sujet radicalement différent. Mais, d'abord, un peu d'instruction, voulez-vous ?

1950-1953. Durant la guerre de Corée, la Navy perdait un appareil pour 17 avions ennemis abattus. 1964-1968 : durant les quatre premières années de la guerre du Vietnam, l'utilisation de missiles à détection thermique ramena ce rapport à 1 pour 3. Le 3 mars 1969, l'Aéronavale fonda une école de haut niveau pour l'élite de ses pilotes (1 %). Son but était de leur réapprendre l'art perdu du combat aérien et de former une poignée d'hommes qui seraient, à coup sûr, les meilleurs pilotes de chasse du monde. Elle y parvint : à la fin de la guerre du Vietnam, le rapport était redevenu de 1 pour 12... Aujourd'hui, cette école, située à Miramar (Californie), s'appelle la « Fighter Weapons School ». Les pilotes, eux, l'appellent Top Gun. Et parmi eux, il y a Pete « Maverick » Mitchell (Tom Cruise), un pilote hors-pair. C'est aussi une tête brûlée ; il a tant de choses à prouver depuis que son père s'est « crashé » au Vietnam...

Alors **Top Gun** démarre très fort dans une suite d'images époustouflantes qui nous montrent l'exercice de trois pilotes en plein vol, et, par suite d'une avarie, le sauvetage de l'un d'entre eux. Photographie aux teintes métallisées, effets de lumière sur le pont du porte-avions et la carlingue des avions, mouvements de caméra incessants et montage étourdissant. Du grand art. On constate une nouvelle fois que Tony Scott est décidément un maître de la caméra et des images hyper-travaillées, et ce, quel que soit le contexte dans lequel il opère. Une virtuosité intrinsèque qui ne se démentira d'ailleurs jamais tout au long du film. Seulement, un film, c'est aussi et avant tout une histoire, des personnages, de l'émotion. Et alors là, mes aïeux, accrochez-vous ! Au lieu de nous donner un vrai film d'aventures digne de ce nom et de nous envoyer au 7e ciel afin de nous faire partager l'exaltation de ces aviateurs surdoués, on a cru bon de traiter plutôt d'une histoire d'amour dans le milieu de l'aviation, doublée d'un drame psychologique mettant en proie aux affres existentielles le personnage de Pete Mitchell. Indiscutablement, l'aviation est dans **Top Gun** au service du scénario et non pas le contraire. Dommage. Dommage, car au lieu des prouesses aériennes qu'on attendait, au lieu d'un hymne à la vitesse et à l'ivresse des grands espaces azurés, on doit supporter d'interminables scènes de cœur et de joutes oratoires dans le mess des officiers, lors des cours théoriques (auxquels le spectateur n'y comprend évidemment rien du tout), et même... dans les vestiaires. Dur. D'autant qu'on dirait que *tous* les acteurs se sont donnés le mot (sans doute sur les instructions du metteur en scène, d'ailleurs) pour jouer à l'esbrouffe, avec un manque de naturel crispant. Jeux de mâchoires incessants, frime permanente de ces élèves triés sur le volet certes, mais à qui la modestie ne ferait pas de mal. Bref, la crânerie élevée au rang d'éthique. Reflet d'une réalité sans doute... Seul le pote de Pete, Nick « goose » Bradshaw (Anthony Edwards) attire notre sympathie. La palme de la puanteur suffisante revenant à cette gueule de con de Ice (Val Kilmer).

Plus grave : les maniérismes esthétiques de Tony Scott se retournent parfois contre le film lui-même lorsque, par exemple, durant un tête à tête entre les deux tourtereaux (Tom Cruise et la belle Kelly McGillis) la photo très pub (avec halo de lumière sur le verre de Martini bianco) s'ingénie à renforcer la niaiserie du propos. Et tout le film est à l'avenant. Durant les scènes aériennes, tout va si vite qu'on ne reconnaît plus qui est qui, dissimulés qu'ils sont tous derrière leur casque. Bref, à **Top Gun**, on ne décolle vraiment pas. Et je ne vous parle même pas de l'esprit guerrier revanchard, très en vogue actuellement, qui anime le film...

Denis TREHIN

Top Gun. *USA. 1986. Réal. : Tony Scott. Prod. : Don Simpson & Jerry Bruckheimer. Sc. : Jim Cash & Jack Epps Jr. Ph. : Jeffrey Kimball. Dir. art. : John De Cuir. Mont. : Billy Weber & Chris Lebenzon. Mus. : Harold Faltermeyer. Int. : Tom Cruise, Kelly McGillis, Val Kilmer, Anthony Edwards, Tom Skerritt, Michael Ironside, John Stockwell, Barry Tubb. Durée : 1 h 49. Dist. : U.I.P. Sortie : 17-9-1986.*



LE CAMP DE L'ENFER

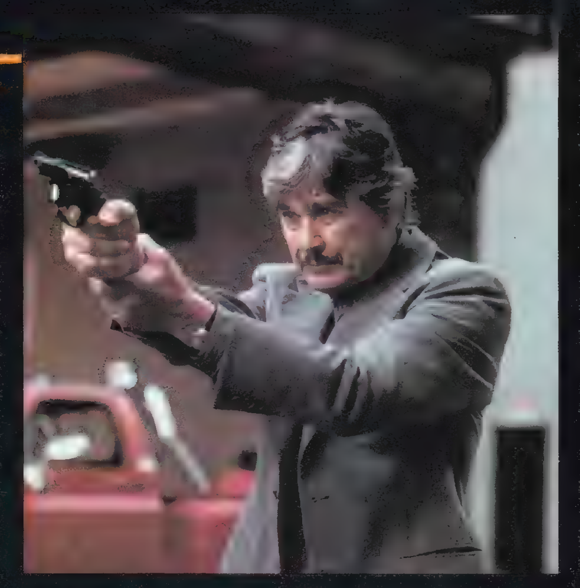
Le 16 mars 1985, un groupe de pilotes soigneusement sélectionnés par ordinateur, embarque à destination d'un camp d'entraînement spécial. Ils n'ont aucune connaissance de ce qui les attend. Parmi eux, une femme, Catherine Casey (Lisa Eichhorn). L'équipe est ensuite parachutée sur une petite île des Philippines. Le test débute ; et presque immédiatement, le commandant Logan, Catherine Casey, Botts le bavard, Ripkin la grande gueule et le reste du groupe réalisent qu'ils n'auront pas à faire à une partie de plaisir. Pour une raison évidente : le jeu n'en est pas un. Les armes ne sont pas chargées à blanc et les gars qui se trouvent en face ne rigolent pas du tout ! Rapidement capturés, les « pigeons » se retrouvent derrière les barbelés du camp Becker – du nom de son capitaine. Celui-ci leur explique avec douceur (sono dans les oreilles, coups de trique, etc.) qu'il est là pour les casser physiquement et moralement, de façon à les aguerrir en cas de tortures enemies. Seul grain de sable dans la belle mécanique de Becker, Catherine. Le commandant du camp n'a en effet jamais été confronté à une femme, et dans son cerveau tordu, plus rien ne va tourner rond.
Si cette histoire vous paraît abracadabrante, sachez que des faits similaires ont été plus ou moins étouffés, il y a peu. Des militaires ont été conduits sur une île des Philippines, avec pour objectif d'accumuler le plus grand nombre de points tant qu'ils ne se seraient pas faits prisonniers. Malheureusement pour eux, on les a piégés puis torturés pendant des jours en guise d'entraînement. Bien entendu, **Le camp de l'enfer** amplifie cet incident regrettable : le personnage de la femme sert de catalyseur et l'accent est porté sur la folie de Becker, issue principalement du Vietnam (sujet incontournable).

Chasse gardée du macho (**Rambo 2**...), le film de guerre ne réserve aux femmes que des rôles-tapisseries de mères au foyer ou d'amoureuses languissantes. Les scénaristes du **Camp de l'enfer** ont décidé qu'il serait enfin temps d'offrir à une actrice le rôle d'une battante lucide et capable de rétablir une situation perdue. Après trois ans d'arrêt, Lisa Eichhorn (**Yanks**, **Cutter's way**) a donc saisi sa chance au bon moment.
De même qu'Eric Karson, le réalisateur, qui, conscient de l'enjeu casse-gueule, a su parer à tout temps mort. **Le camp de l'enfer** a la solidité d'un blindage : on peut le forer au chalumeau mais il faudrait vraiment en avoir envie.

Alain CHARLOT

Hell Camp. *USA. 1985. Réal. : Eric Karson. Prod. : Tamar E. Glaser et Don Berk. Sc. : Gil Cowan. Mont. : Mark Conte. Mus. : Marc Donahue. Ph. : Michael A. Jones. Int. : Tom Skerritt, Lisa, Eichhorn, Anthony Zerbe, Richard Roundtree. Durée : 99 mn. Dist. : 20th Century Fox. Sortie : 23-7-86.*

LA LOI DE MURPHY



Jack Murphy (Charles Bronson), vétéran de la police à Los Angeles, quelque peu séduit par l'alcool depuis son divorce, commet un meurtre en voulant arrêter un trafiquant de drogue. C'est alors qu'il devient la cible d'un étrange complot. Murphy reçoit un appel signifiant son arrêt de mort. « Mais avant, je ferai de ta vie un enfer ». Cet appel vient d'une femme, Joan Freeman (Carrie Snodgress).

La première victime sera Jan (Angel Tompkins), l'ex-femme de Jack, soupçonné immédiatement par ses collègues. Arrêté, Murphy se retrouve enchaîné avec Arabella McGee (Kathleen Wilhoite), voleuse de voitures aux allures de Gavroche et au franc-parler (un vocabulaire ordurier du plus bel effet qui fait du film un festival de « asshole », « kiss my ass » et autres joyeusetés beaucoup plus recherchées et qui transforme les dialogues en grands moments d'hilarité chez le spectateur. Je ne sais pas ce que donne la version française, mais en version originale, croyez-moi, c'est quelque chose de pas triste), qu'il est obligé d'emmener lors de son évasion.

A partir de cette situation, c'est l'infernale poursuite contre le temps, puisque Murphy est recherché par la police, par Frankie Vincenzo (Richard Romanus), le frère du truand assassiné, et par celle dont il ignore encore l'identité.

Après maintes péripéties, qui vont de l'évasion en hélicoptère à la tentative de viol, en passant par plusieurs meurtres sadiques et l'enlèvement d'Arabella, Jack Murphy découvre enfin celle qui le chasse et l'attend pour une extraordinaire rencontre finale. Jack Murphy va appliquer sa propre loi dans un climat de suspense et d'angoisse, afin de prouver son innocence et sauver sa bouillonnante partenaire de cavale...

Les Bronson se suivent et se ressemblent, peut-on objecter. A première vue, oui. Si l'on considère le type de personnage qu'il incarne dans cette **Loi de Murphy** (qui se résume à ce commandement suprême : « on ne baise pas Murphy ! »), on est très proche de ceux des **Death Wish 1, 2, et 3**, de celui de **Ten To Midnight**, de celui de **The Evil That Men Do**. Même monolithisme du jeu, même utilisation d'un regard pénétrant qui résume à lui seul la détermination du bonhomme. Normal puisque c'est toujours le même type de flic irréductible en butte à la corruption et à la vilenie environnantes. Une personnalité unique au service de la justice et de... l'auto-justice. Une institution toujours inamovible dans le panthéon des dinosaures hollywoodiens. Et à 66 ans, on ne se refait pas, n'est-ce pas ? C'est d'ailleurs ce que beaucoup de ses détracteurs lui reprochent à Bronson, ce même rôle (ou à peu près) qu'il endosse chaque année comme un bon vieux costard confortable. Alors, heureuse surprise dans une routine virant de plus en plus à la parodie (**Le justicier de New York**), **Murphy's Law** est presque une franche réussite. La raison en revient au scénario de Gail Morgan Hickman qui, s'il n'est pas très nouveau dans ses grandes lignes (marchant sur les brisées des psychopathes féminins chers à Clint Eastwood – **Un frisson dans la nuit, Sudden Impact** – renouant avec le thème du faux coupable cher à Hitchcock, et lorgnant du côté du thriller d'épouvante à la Dario Argento), ménage en tout cas des rapports un peu plus fouillés que d'habitude entre les protagonistes, d'où abondance de dialogues et prestation d'un Bronson dix fois plus loquace que dans ses derniers rôles. Et une brèche dans la muraille de taciturnité dont il aime à s'entourer d'habitude : sa relation (forcée) avec la jeune Arabella McGee (Kathleen Wilhoite) qui, d'irritante au départ (pour lui, comme pour nous), devient de plus en plus drôlatique et sympa. Et un miracle qu'on n'osait même pas imaginer prend alors forme sur l'écran : d'une intrigue sordide à souhait mise en scène par ce lourdaud de Jack Lee Thompson dont il n'y a pourtant rien à attendre, naissent quelques instants privlégiés : Murphy, le pauvre Murphy qui a perdu sa femme (comme le Paul Kersey des **Death Wish**, à croire que Bronson est condamné à être veuf éternel dans ses films) est de plus en plus attendri par Arabella la voleuse de voitures, et à travers leurs prises de becs continuelles, perce soudain une émotion envahissante. Les deux acteurs jouent à ce moment-là avec une justesse étonnante qui nous va droit au cœur. Ce qui, dans un autre film, disons plus... évolué, paraîtrait naturel, fait ici l'effet d'une bombe. Un peu comme si Chuck Norris parvenait soudain à nous émouvoir ! Inattendu cadeau que nous donne cette **Loi de Murphy**. Quant au reste, disons que ce n'est pas trop mal ficelé, à savoir qu'on ne regarde pas sa montre toutes les cinq minutes et même qu'on aurait tendance à oublier le temps qui passe. Important, çà, pour un film d'action.

Denis TREHIN

Murphy's Law. *USA. 1986. Réal. : J. Lee Thompson. Prod. exéc. : M. Golan & Y. Globus. Prod. : Pancho Kohner. Co-prod. : Jill Ireland. Sc. : Gail Morgan Hickman. Ph. : Alex Philips. Mus. : Marc Donahue & Valentine McCallum. Mont. : Peter Lee Thompson. Int. : Charles Bronson (Jack Murphy), Kathleen Wilhoite (Arabella McGee), Carrie Snodgress (Joan Freeman), et Richard Romanus, Bill Henderson, Angel Tompkins, Robert F. Lyons. Durée : 97 mn. Dist. : Cannon/UGC. Sortie : 9-7-1986.*



courrier des lecteurs

Ronny Verbeemen, Bruxelles

J'ai adoré votre N°3. Pourquoi ? 1/ Couverture très attrayante (beau ce nouveau look Stallone). 2/ Trois dossiers splendides : Hitcher, Cobra, Stephen King. Et cela dans un seul numéro ! 3/ Excellent portait de Mel Gibson (et de Tanya Roberts). 4/ Ciné-cibles : on y trouve tout (ou presque). 5/ Rubrique vidéo : courte mais efficace (et seulement 1/2 page de X, ouf !). 6/ Ce N°3 m'a beaucoup fait rire, l'humour en rendant sa lecture plus agréable.

Quelques remarques quand même : j'avais espéré trouver un dossier sur l'excellent **Runaway Train.** Malheureusement j'ai dû me contenter de ce qui se trouvait dans Ciné-cibles. Même pas une photo de Jon Voight ! Et puis j'ai manqué le commentaire de la bande originale de **To Live and Die in L.A.** de Wang Chung, peut-être dans votre prochain numéro ?

Quelques informations : saviez-vous que le premier numéro d'*Impact* n'est jamais paru chez nous en Belgique ? J'ai vu **Demons** de Lamberto bava au festival du film fantastique de Bruxelles. le film est vraiment génial, diabolique et sanglant. La musique aussi était sensas. Vraiment hard ! Saxon, Simonetti... (rappelez-vous **Phenomena**). Pendant la projection et aux scènes les plus chaudes, la salle hurlait et applaudissait. Quelle expérience fantastique, jamais je n'oublierai ça. Bava lui-même était là, ainsi que Donald Pleasence. Alors, **Demons 2**, ça vient ?

Ici, en Belgique, on nous fait toujours attendre pour la sortie des films, par exemple : **Invasion USA** est sorti en France en janvier, par contre chez nous, il n'est pas encore sorti. **Runaway train** : le 21 mai en France, le 2 juillet en Belgique. Deux exceptions : **To Live and Die in L.A.** est sorti chez nous le 23 avril, chez vous le 7 mai, quant à **House**, nous l'avons vu le 23 avril et il semblerait qu'il soit perpétuellement remis à date ultérieure par chez vous.

Merci pour **IMPACT** et à bientôt.

C. Dourel, Albi

Depuis le début de sa parution, je guette le portrait d'*IMPACT*. Quand en ferez-vous un sur Nastassja Kinski ? Une actrice aussi belle d'esprit que de corps mériterait déjà un ouvrage ! Laissez tomber les stars un peu trop artificielles (je dis cela aussi bien pour les acteurs).

Autre chose : l'érotisme ! Certains reprochent sa présence (hélas encore timide) dans *IMPACT* ! Y aurait-il du puritanisme dans l'air ? Qu'ils sachent que c'est un genre possédant une réelle qualité artistique. On regrette qu'il y en ait si peu. Développez ce sujet davantage et votre magazine sera encore plus varié, éclectique, méritant bien alors les quatre genres affichés au bas de la couverture !

Un lecteur inquiet !

Voici une lettre de reproches, pure et dure. La vocation série B-Z de *IMPACT* est de moins en moins évidente. Votre revue affronte en effet une contradiction : comment « ratisser large » et être « la revue du cinéma-bis » en même temps ? Ceci vous conduit à la formule hybride du N°3 qui alterne Stallone et Anthony Dawson, par exemple, et qui donne une fâcheuse impression de bric à brac. Tout le monde parlera de Stallone lorsque **Cobra** sortira, mais personne n'interviewera jamais Dawson. La raison d'être de *IMPACT* est donc évidente.

Même chose pour le portfolio : il aurait fallu faire le portrait de Marylin Burns plutôt que celui de Tanya Roberts. Pourquoi consacrer une pleine page à **Terminator**, dont la moitié pour rappeler une intrigue bien connue ? C'est du remplissage ! Mentionner sa sortie vidéo aurait suffit.

Pour ne pas être accusé de destruction systématique, voici quelques modestes propositions : introduire une rubrique série Z (**Les marines en enfer, La danse des esprits**...), une rubrique série B-culte (**2000 Maniacs, Eraserhead**...), une rubrique second couteau (Mel et José Ferrer, Don Stroud, Susan Strasberg...), un dossier sur un distributeur-producteur (Manson, American International, Troma...), une rubrique western-spaghetti (pourquoi pas ?), un « état des lieux » pour les petites productions indépendantes en Italie, en Espagne, aux U.S.A.

Bref, dans *IMPACT*, plutôt Georges Eastman que Stallone ; c'est alors que vous deviendrez vraiment nécessaires. Dans l'attente des commandos d'*IMPACT*

Veuillez agréer, etc...

*Nous sommes d'accord pour parler de cinéma-bis, mais nous traitons l'action en général et pas seulement les petites productions. Et puis (là c'est le gestionnaire-éditeur qui te parle) si nous nous consacrons uniquement à Dawson, Eastman, d'Amato ou autres piliers du bis, nous pourrons très vite redescendre notre tirage aux alentours de 10 ou 15 000 exemplaires. Et alors finis les photos couleurs, le papier brillant et la distribution internationale (ainsi qu'une partie de la province). Es-tu prêt à en faire le sacrifice ? En fait, **IMPACT** ne me semble viable que par ce mélange des grosses productions et des œuvrettes ringardes. Tout cela fait l'action au cinéma et constitue notre sujet. Si nous suivons toutes tes idées, nous allons rapidement réinventer le fanzinat (que l'on estime et qu'on a aidé dans **MAD MOVIES**). C'est utile aussi, mais tout à fait différent, il faut savoir choisir ce que l'on veut. J.P.P*

Joël Sagnes, Vincennes

Je ne vais pas vous tresser des couronnes, d'autres le font très bien et vous les méritez. Non, je voudrais simplement aborder un sujet trop souvent traité à la légère aussi bien dans les films que dans les critiques qui leur sont consacrées : les armes. Je m'y intéresse depuis un certain nombre d'années et la manière qu'ont metteurs en scène et scénaristes de les accommoder finit par être vraiment horripilante, pour rester mesuré. En ce qui vous concerne, l'article sur **Cobra** dans le N°3 d'*Impact* est assez... intéressant. Vous y affirmez que le PM JATI a été « conçu à l'origine pour la police et les forces de securité aussi bien que pour les commandos de l'armée ». En fait, ce serait vrai pour n'importe quel PM dans la mesure où ce type d'arme n'est de toutes façons pas destiné au public ; seulement voilà, en Finlande – son pays d'origine – le public a accès à ce genre de matériel – et ce n'est pas le cas aux U.S.A., contrairement à une idée répandue autant que fausse. Dans son N°188 de novembre 1985, l'excellente revue « Cibles » à publié un banc d'essai de cet intéressant outil : j'ai beau comparer ses photos avec les vôtres, je ne peux discerner les différences dues à la patte de ce cher ($) étalon transalpin.

Le principe du viseur laser, quant à lui, a déjà quelques années et le JATI en était doté entre autres accessoires lors de sa commercialisation.

Je terminerai sur ce point en précisant que cette arme a été conçue il y a près de trois ans et que le chargeur représenté en couverture contient vingt cartouches et celui des pages 16 et 18 quarante, soit respectivement, deux et quatre secondes de tir continu. Alors, attention aux chargeurs de 200 coups, style **Invasion USA**.

Quant au poignard à lame incurvée, il me semble plus proche de la pertuisane médiévale que du kriss malais. Vous dites 12 pieds, soit 3,66 m. J'aimerais mieux des pouces, ce qui nous fait 30,48 cm, instrument nettement plus maniable, même pour Stallone.

Mais le plus dément reste quand même la description de son arme de poing. J'ai lu dans les colonnes d'un de vos confrères de très bas de gamme que, grosso modo, le fait d'arborer des têtes de cobra sur ses plaquettes de crosse, rendait son arme terriblement efficace ! A ce point là, c'est vraiment de la connerie à l'état brut. En ce qui vous concerne, et c'est la même chose pour votre « confrère », vous vous contentez de citer le calibre sans donner la marque. Quand vous dites : .45 ACP – le point est très important, ce sont des centièmes de pouce – vous faites allusion à la célèbre cartouche créée en 1911 pour le futur pistolet automatique réglementaire de l'armée U.S., qui ne l'est plus depuis peu, et, d'après la photo de la page 18, je pense qu'il s'agit tout bêtement d'un vulgaire Colt Government MK IV ou M 1911 A1, plus ou moins customizé, comme cela se fait beaucoup là-bas. Le problème, c'est que la 9 mm Parabellum, plus vieille de 9 ans, est nettement plus efficace que la .45 ACP en usage de défense, et qu'on arrive à en loger jusqu'à 18 dans un chargeur de PA-Steyral.

Alors, le père Stallone et son Colt bien de là-bas avec ses huit coups et ses têtes de cobra...

Et le plus beau reste à venir. Du point de vue de la logistique, le choix du .45 pour son PA et du 9 mm pour son PM – ou l'inverse – est une erreur. En effet, il est bien plus judicieux d'avoir un même calibre pour les deux armes, parce que de la manière dont vous expliquez le « remodelage » du .45, j'ai l'impression qu'il lui suffit de panacher allègrement **dans un même chargeur** 9 para et 45 Auto ?!? Pour que le tir des deux munitions soit possible dans la même arme il n'y a rien à « remodeler », il faut juste changer le canon et la culasse et le chargeur. La balistique de ces deux cartouches n'étant pas la même, il faudra naturellement refaire les réglages des organes de visée ou s'ils sont fixes, contre-viser au moment du tir. Bref, c'est pas simple – tout ça pour avoir des .45 dans son PA et des 9 dans son PM. En tout cas, un canon crachant aussi bien de la 9 mm que de la .45 (11,43 mm). Niet ! Voilà, c'est tout pour Stallone.

Hitcher, c'est tout bon. On a droit à un SPAS 12 de chez Franchi, correctement utilisé, à part qu'ils auraient pu plus logiquement – quoique... – tirer en semi-automatique, mais c'est tellement plus spectaculaire une culasse qui claque ! J'ai quand même repéré une petite erreur, assez fréquente : quand Halsey prend les deux flics en otages à la station service, juste avant que la voiture ne démarre, on l'entend très nettement armer le chien de son Model 29 – ou 629, là, je sèche –, alors que visiblement, il n'en est rien, et, au plan suivant, on peut voir le révolver très distinctement et à contre-jour – de profil – : le chien est désarmé. C'est un détail, me direz-vous. Certes, mais cela suffit à me déconcentrer de l'action, et c'est de toutes manières très chiant, d'autant plus chiant que facile a éviter.

Encore une chose – et c'est toujours Denis Tréhin qui est dans le coup ! Louche, à propos de **Death Wish III**. Dans *IMPACT* N°2, pages 7 et 8, il est fait mention d'un Magnum 475 ?!?!? etc. Mais où est-il allé chercher ça ? Ça existe çà ? C'est un truc qu'il a pondu lui-même ? Là encore, on cite un calibre et pas la marque de l'arme ou son modèle. Il s'agit d'un pistolet Wildey – à ne pas confondre avec l'Auto Mag 180 de Clint Eastwood dans **Sudden Impact** –, et dont la fabrication est à présent arrêtée. Il a été produit en petite quantité, en 9 mm Magnum et .45 Magnum, ces deux munitions ayant été extrapolées respectivement de la 9 mm Parabellum et de la .45 ACP, spécialement pour lui, et équivalent du point de vue balistique à une .357 Magnum et à une .44 Magnum. D'après le banc d'essai paru dans le « Cibles » N°194 de mai 1986, l'arme n'est pas des plus précises, ni des plus agréables à tirer – à noter pour la petite histoire que le spécimen essayé était celui qu'utilisait Bronson dans **Death Wish III**.

Mais, me direz-vous, tout ceci est bien loin de vos préoccupations cinéphiliques. Il n'empêche que vous avez certainement d'autres lecteurs dans mon cas, et voir une revue comme la vôtre imprimer n'importe quoi, telle une vulgaire consœur de très bas de gamme qui donne dans le racolage à outrance, c'est gênant. C'est si simple de demander quand on n'est pas sûr ou qu'on ne sait pas, et cela fait tout de suite plus sérieux. Regardez l'article de l'Ecran Fantastique sur **Rambo II** et l'inévitable paragraphe sur les armes utilisées. On a eu droit à un patrouilleur doté de 30 canons à l'avant et 50 à l'arrière, alors qu'il s'agissait d'une mitrailleuse de .30 et d'un de .50 (respectivement 7,62 mm et 12,7 mm). Sans parler de la mitrailleuse légère de 60 livres, une M 60 en fait, entre 10 et 12 kg. Stallone est costaud, mais faut quand même pas pousser. Je me demande d'ailleurs avec qui il a pris ses cours de tir à l'arc, car, comme comique involontaire, c'est assez croquignolet.

Pour changer de sujet, je viens de lire « Thinner », un Stephen King de derrière les fagots. Ne connaissant pas les autres œuvres du « maître », j'aimerais bien savoir si c'est dans le même style, parce que, pour adapter ça à l'écran : dur dur..

Si par hasard, au détour de quelque catacombe, vous croisez quelqu'un de chez Mad Movies, vous pourrez toujours leur transmettre mon adhésion a 1000 %, au moins, à l'appel au respect de YMLB dans le N°41. On devrait l'afficher dans toute les salles – salles dans lesquelles on ne devrait consommer aucune nourriture, il y a des endroits pour ça !

A propos de **Re-Animator**, il était crédité un peu partout d'une durée de 1 h 45, or je l'ai vu deux fois et j'ai compté 1 h 25 à chaque séance. Dame Anastasie serait-elle passée par là ? Vous devriez jeter un « coup d'œil » sur les copies effectivement exploitées avant de ressortir vos critiques consécutives à telle ou telle premières et parfois antérieures de plusieurs mois à la sortie du film. A toutes fins utiles je vous joins les photocopies d'articles très instructifs de « Science & Vie » et « Double Action » sur les armes et le cinéma. Cela bouleverse bien des idées reçues en la matière. Je trouve celui de « Science & Vie » meilleur que l'autre.

En espérant que vous tiendrez compte de ces quelques remarques.

*Merci bien pour toutes ces informations effectivement bien éloignées de nos préoccupations de cinéphiles. J'ajouterai qu'en ce qui concerne les détails sur les armes utilisées (aussi bien pour **Cobra** que pour **Death Wish III**), je m'en suis référé aux press-books ! D.T*



CAMPUS

Quatre années après le contestable Class 84 de Mark Lester, la violence éclate de nouveau dans les campus américains avec la sortie de Dangerously Close d'Albert Pyun. On savait déjà que les étudiants des années quatre-vingts adoraient les jeux de l'assassinat (le fameux TAG de Nick Castle), mais cette fois-ci, les flèches ne sont plus en caoutchouc et les pistolets à air comprimé font place aux arbalètes. Gotcha !

Los Angeles 1986. Donny Lennox vit avec son père dans une maison plutôt délabrée d'un quartier de Los Angeles. Il est admis avec son ami Krooger au collège chic de Vista Verde qui accueille quelques étudiants brillants venus d'autres horizons sociaux que celui de la majorité des élèves.

Flatté de l'amitié que lui témoigne Randy McDevitt et ébloui par le luxe qui l'entoure, Donny se lie avec le fondateur des Sentinelles, un groupe d'étudiants qui se sont institués gardiens du campus. Randy espérant gagner les faveurs du journal de l'école dont Donny est rédacteur en chef, l'invite à dîner avec sa petite amie Julie.

En resserrant ses liens avec les Sentinelles, Donny s'éloigne de Krooger. Celui-ci refuse de se plier aux usages snobs de l'école, provoque les Sentinelles et voyant Randy manipuler son ami pour servir les buts de son organisation, est déçu des compromissions de Donny.

Randy et les Sentinelles qui sont à sa dévotion, secrètement aidés par le proviseur Paul Corrigan, ont étendu leurs activités hors du campus. Ils organisent un jeu de guérilla la nuit dans les forêts au cours duquel ils terrorisent les étudiants qu'ils jugent indignes de fréquenter Vista Verde.

La tragédie éclate à Vista Verde lorsque l'on retrouve le corps d'un étudiant du collège dans la forêt. Le même jour, Donny découvre la disparition de Krooger et s'en inquiète. Il commence à entrevoir la face cachée des Sentinelles et avec l'aide de Julie, choquée par les activités du groupe, il enquête.

Les événements s'accélèrent. Un autre étudiant est retrouvé mort et la panique gagne le collège, jusqu'à ce que Donny découvre la vérité : la vérité sur les Sentinelles, la vérité sur le meurtrier et la vérité sur lui-même.

Apparition fantômatique et atmosphère glauque : le film d'épouvante n'est pas loi...

Dangerously Close débute par une poursuite échevelée dans les sous-bois humides d'une forêt illuminée de violents contre-jours. Un fugitif est traqué par un groupe de personnages bardés de casques étranges, de capes, et munis d'arbalètes. Pour peu, on croirait assister à l'impitoyable chasse aux sorciers menée par une quelconque secte de fanatiques moyennâgeux. Le halètement du gibier encerclé se mêle à une bande sonore qui épouse parfaitement le rythme des images. Après quelques moments de sueur froide et alors que la sentence est prononcée et que l'exécution va avoir lieu devant cette assemblée de juges masqués dont seuls les rires cruels et moqueurs laissent trahir l'identité, on se rend compte qu'il ne s'agissait en fait que d'intimider le personnage en lui fichant une bonne frousse dont il se souviendra. Pas sûr...

Car tout le monde ne l'entend pas de cette façon. Et c'est un égorgement qui va succéder un peu plus tard à l'avertissement sans frais lancé par la milice des Sentinelles. Un meurtre sur fond d'opéra...
Après **Class 84**, qui anticipait à peine sur le futur des lycées américains, **Dangerously Close** s'attaque de front au problème de la délinquance et de la permissivité dans les campus. Et point d'alibi futuriste ici pour juger de l'attitude à observer devant un tel état de faits. D'ailleurs, le film de Pyun est l'antithèse de celui de Lester en ce sens qu'il traite justement des moyens de résolution et non plus uniquement de l'escalade de l'indiscipline et de la violence lycéenne.

Moins percutant dans la forme que **Class 84, Dangerously Close** l'est beaucoup plus quant au fond, car il vise à dénoncer ceux-là mêmes qui, pour faire régner la discipline, s'adonnent au jeu de la violence et de la brimade. Il est faible l'écart qui sépare le simple désir de faire respecter l'ordre de celui qui consiste à évincer tous ceux qui n'ont pas la même attitude, voire simplement le même

look que celui qu'il est de bon ton d'adopter. Indiscutablement, les gardiens du campus chargés d'« encadrer » les étudiants, sont des petits fafs en puissance, le genre de ceux à qui il suffit de donner un uniforme et deux doigts de pouvoir pour qu'ils ne se sentent plus. L'histoire de la prise de conscience de certains d'entre eux est celle de **Dangerously Close.**

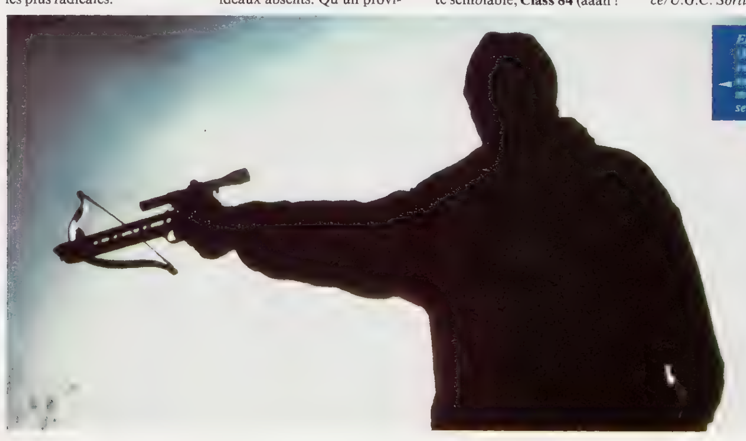
La possibilité d'agir en toute impunité derrière l'alibi de l'ordre et de se dissimuler derrière la parure de justiciers masqués donne à ce jeu un piment bien excitant. Il faut croire que la vieille passion sadique chère au Comte Zaroff trouve des adeptes fervents dans la jeunesse dorée des eighties. L'homme est et restera toujours un chasseur pour l'homme et les Sentinelles de **Dangerously Close** évoquent aussi une réalité encore très active aux U.S.A. et bien plus alarmante que tous les chasseurs esthètes et sadiens du cinéma. La traque au gibier humain n'est plus ici une fin en soi mais la manifestation intimidante d'une élite qui veut neutraliser quelques « gêneurs » susceptibles de troubler leur institution bourgeoise et friquée. Alors, toutes proportions gardées, on ne peut manquer d'évoquer cette terrifiante société secrète qu'est le Ku-Klux-Klan, qui revendique son « pouvoir blanc » en employant parfois les méthodes les plus radicales.

Les sociétés secrètes sont de toute façon monnaie courante dans les rouages de la société américaine, substituts à la loi et à ses représentants pour exercer leur propre loi et ce, à un titre ou à un autre : milice auto-justicière opérant dans le dos de la police (**Vigilante, Philadelphia Security**), confrérie de magistrats agissant pour son propre compte (**La nuit des juges**), ou encore pouvoir souterrain imprimant ses sévices sur les « bleus » d'un institut militaire dans le récent **The Lords of Discipline.** D'ailleurs, le scénario de **Dangerously Close** évoque terriblement celui du film de Franc Roddam, jusqu'en sa chute qui nous dévoile que l'âme du complot (sinon la main exécutrice) n'est rien moins qu'un supérieur taré, nostalgique des commandos et des expéditions punitives.
Dénonciateur des manipulations et autres embrigadements dont sont victimes certains jeunes, le film d'A. Pyun démontre par ailleurs à quel point s'ériger en justicier peut être une arme à double tranchant. Lorsque la motivation prend les allures d'un « devoir à accomplir », il faut toujours se méfier. Car se laisser tenter par des « responsabilités » peut bien mener certains flics en herbe aux pires excès, et la justesse de **Dangerously Close** réside dans cette peinture d'adolescents pleins aux as mais dont la vie est bien creuse et les idéaux absents. Qu'un proviseur psychopathe en vienne à flatter leur instinct de préservation, à leur faire croire qu'ils constituent la crème de leur campus-foutoir et alors sus au marginal, ou tout simplement à celui qui ose enfreindre un minimum de discipline. Heureusement que les aveuglés de **Campus** vont revenir de ce mirage dangereux et qu'au-delà des questions d'indiscipline et de milieux, ils vont d'abord considérer le problème humain (mais en sont-ils bien tous convaincus ?).
Mine de rien, avec ses allures de série B faussement raccoleuse (une production Cannon de plus sur laquelle certains vont encore tirer à boulets rouges), **Campus** (titre idiot pour un film intelligent) fait preuve de clairvoyance et d'audace (un film où le personnage le plus pur est un punk endurci n'est pas courant même maintenant, non ?) là où, dans un contexte semblable, **Class 84** (aaah ! la haine que je porte à ce film !) était l'étalon même du film réactionnaire, avec son prof détenteur du savoir et de la raison et ses pseudo-punks de carnaval.



Denis TREHIN

Dangerously Close. *USA. 1986. Réal. : Albert Pyun. Prod. : Harold Sobel. Sc. : Scott Fields, John Stockwell & Marty Ross. Prod. exéc. : M. Golan & Yoram Globus. Phot. : Walt Lloyd. Dir. art. : Bo Johnson. Cost. : Dana Sanchez. Mont. : Dennis O'Connor. Mus. : Michael McCarty. Int. : John Stockwell (Randy), . Eddie Peck (Donny), Carey Lowell (Julie), Bradford Bancroft (Krooger), Don Michael Paul (Ripper), Tom Mathews (Brian), Jerry Dinome (Lang), Madison Masson (Corrigan), Dedee Pfeiffer (Mikki). Durée : 1 h 30. Dist. : Cannon France/U.G.C. Sortie : 6-8-1986.*



En haut : lorsqu'un étudiant (John Stockwell) se mue en sentinelle.
◄ *Un guerrier échappé du moyen-âge ? Non, une sentinelle de* Campus.

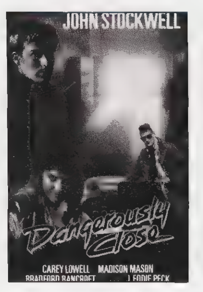


ALBERT PYUN

*On découvrit son nom en tête d'un film de la mini-vague d'heroic-fantasy qui déferla sur nos écrans il y a 5 ans. Son titre : **L'Épée sauvage**. Une réussite du genre, fertile en séquences étonnantes dans lesquelles le fantastique le plus fou se conjuguait au souffle épique de la grande aventure.*

*Albert Pyun est né à Hawaï et dès son adolescence il se passionne pour le cinéma. Il débute sa carrière en tant que caméraman de films publicitaires, de documentaires et de films industriels, alors qu'il est encore lycéen. A la fin de ses études secondaires, A. Pyun s'installe au Japon où il est engagé par la télévision pour le tournage de plusieurs séries et d'un long métrage. Son travail est remarqué par le célèbre acteur japonais Toshiro Mifune qui l'introduit auprès d'Akira Kurosawa avec qui il travaille lors de ses débuts. Plus tard, Pyun travaille avec le caméraman Tako Saito qui a fait la photo de **Kagemusha** et des **7 samourais**.*

*A vingt ans, Pyun retourne à Hawaï, où il devient monteur et réalise des films-annonces. En 1976, en s'installant à Los Angeles, il crée ITM Productions et commence la préparation de longs métrages. Il co-écrit **L'Épée sauvage** avec son associé à ITM et fait ses débuts de réalisateur avec ce film en 1982. Le film est un*





des plus gros succès jamais réalisés par un producteur indépendant.

*Deux ans plus tard, c'est **Radioactive Dreams** (dont la sortie sur nos écrans est annoncée pour la rentrée) : le périple de deux rescapés d'un holocauste nucléaire à travers un monde ravagé, voyage au cours duquel il vont faire de bien étranges rencontres... L'an dernier, il a réalisé **Red Moon**, encore inédit lui aussi.*

*Albert Pyun a de nombreux projets. **Down Twisted** dont il a écrit le scénario et parle comme d'un thriller fou racontant l'histoire d'un voleur de bijoux qui est lui même volé. Il espère ensuite tourner **Dark Maze**, une version futuriste de **Nos plus belles années**.*

Entretien

IM : Qu'est-ce qui vous a poussé à réaliser **Campus**?

AP : Je crois qu'il y a de nos jours aux États-Unis une mentalité qui se développe dans les universités, où les jeunes deviennent para-militaires, très conservateurs. C'est une mauvaise direction qu'ont prix la plupart des jeunes, à l'opposé exact de ce qui se passait dans les sixties. Cet état d'esprit paramilitaire, me semblait-il, pouvait fournir un sujet intéressant d'autant qu'il tranchait avec tout ce qu'on voyait au cinéma concernant la vie dans les universités. Une autre chose qui a été déterminante, c'est le fait que de réels incidents se sont produits dans les universités américaines : des histoires d'adolescents qui en ont tué d'autres. Vous savez, beaucoup de facultés et d'écoles « cachent » ces jeux militaires où les étudiants s'amusent à la chasse à l'homme. Tout cela me dérange énormément et j'ai pensé que la moindre des choses à faire était d'écrire un scénario à ce sujet.

IM : Vous pensez donc que les événements de **Campus** peuvent très bien se produire actuellement dans les campus universitaires américains ?

AP : Mais c'est le cas ! **Campus** n'invente rien. Mon film est en fait un résumé de plusieurs faits-divers (3 ou 4) qui ont eu lieu en Californie, au Texas et dans l'Idaho. A Santa Barbara (Californie) un groupe de jeunes ont tué un clochard dans un parc et ont même vendu des tickets à d'autres étudiants pour qu'ils assistent au spectacle.

IM : C'est proprement incroyable !

AP : N'est-ce pas ? A Chicago la plupart des gosses portent en permanence des armes à feu et lors d'un repas, vers midi, il y a eu une bataille rangée. Une bataille aussi soudaine que brutale.

Je pense que tout cela est essentiellement dû à la politique de Reagan, à ses options militaires : la Grenade ; les jeunes soldats qui ont explosé à Beyrouth. Le pays vire réactionnaire. Les adolescents s'écartent des idéaux des sixties : les droits civiques, la paix, la tolérance. On adopte plus facilement un point de vue militaire pour

résoudre ce qui doit être résolu. C'est dommage. Même les gosses de 11 ou 12 ans sont pris dans cet engrenage.

IM : Vous êtes d'accord avec le terme de fascisme ?

AP : Non, je ne parlerais pas de fascisme, Où d'une manière très restreinte. Je pense que les jeunes aux USA sont tout simplement désœuvrés ; ils s'ennuient considérablement. Ça n'a rien à voir avec la pauvreté ou les problèmes sociaux. Je crois d'ailleurs que cela touche plus les enfants de riches que ceux issus des classes moyennes.

IM : A la fin de votre film, on comprend que ces jeunes ont été manipulés par quelqu'un de plus vieux, un adulte. Qu'est-ce que cela signifie ? Croyez-vous, par exemple, que les adultes soient responsables de tout ?

AP : Le problème est que les adultes ne se rendent pas compte du mal que peuvent faire leurs enfants. D'une certaine manière, ils contribuent aux actions des jeunes et sans vraiment le comprendre. Quand ils réalisent ce qui se passe, il est trop tard.
A propos des incidents réels survenus aux USA, la plupart des parents ne voyaient que la partie émergée de l'iceberg sans se rendre compte de l'étendue des dégâts. Dans le film, les adultes encouragent les jeunes mais ne pigent pas que ces jeunes en question peuvent aller plus loin que prévu.

IM : Il y a quand même le fait que les adolescents du film sont innocents des meurtres.

AP : La fin de **Campus** est un peu tordue. En fait, c'est John Stockwell le responsable des crimes ; c'est lui l'assassin !

IM : !!!!???? Parenthèse obligatoire. (Nous nous attendions peu à cette réponse, Denis Tréhin et moi-même. Il nous semblait assez clair en effet que l'assassin fût ce proviseur inquiétant qui patronne l'équipe des sentinelles. Que Stockwell soit en fait l'assassin inverse certaines données mais amplifie encore davantage la gravité du propos de **Campus** et montre que Pyun est allé vraiment très loin. Trop peut-être pour un public américain, peu habitué à ce qu'on le critique si durement. Pyun n'est décidémment pas un metteur en scène timide. Il n'empêche que **Campus** connaît un dénouement légèrement tiré par les cheveux. D'ailleurs, le premier à l'admettre n'est autre que son réalisateur. Il s'en explique par la suite...). Fin de la parenthèse.

AP : Je sais que c'est un peu compliqué mais la clé du film est un air d'opéra. Si vous écoutez bien la bande sonore du film vers la fin, vous vous apercevez que le tueur est lié à un air d'opéra. Tout à la fin de **Campus**, Stockwell, par une K7, fait jouer cet air d'opéra ; et cela suffit à l'identifier. C'est une sorte de petit piège involontaire. Vous savez, nous avons tourné le film rapidement sans avoir eu le temps ensuite de le tester auprès du public. Nous n'avons pas pu savoir s'il fallait clarifier la fin. La moitié des gens la comprennent et l'autre non.
Je vous conseille d'insister sur le fait que la fin cloche un peu. Mais tout réside dans cet air d'opéra (qui se fait effectivement entendre dès le premier meurtre. NDLR).
La fin de **Campus** signifie que le garçon continuera d'agir et de penser de la même façon, il ne changera jamais. Et les adultes ne seront toujours pas capables d'entrevoir la profondeur du mal qui ronge leurs enfants.

IM : Il existe un lien très fort entre **Campus** et **L'Épée sauvage** au niveau de l'atmosphère d'une part et des accoutrements d'autre part ; les guerriers avec leurs capes et leurs casques précèdent les sentinelles universitaires. Est-ce un hasard ou plutôt une prédilection ?

AP : C'est une coïncidence. J'ai repris ce que je savais des faits-divers réels. Les jeunes portaient des masques et tout un équipement similaire à celui que l'on voit dans **Campus**. Je n'ai pas pensé à **L'Épée sauvage.**

IM : On remarque dans **Campus** la grande profusion d'effets spéciaux. Quelle type d'atmosphère vouliez-vous créer ?

AP : Je voulais faire comprendre comment vivent les jeunes aux Etats-Unis, ce qu'ils ressentent. Le fait qu'ils prennent la vie à 100 à l'heure. Vous savez, comme quelque chose de solide qui serait tout d'un coup complètement désorienté. Leur vie brûle comme un feu éclatant de lumière, très intense et très rapide. C'est pourquoi il est très facile pour eux de sombrer, et c'est ce que je transmet par mon utilisation des éclairages.
Le contraste entre le brillant et les ténèbres, entre une vie « normale » et la drogue, les crimes.

IM : Quels étaient vos relations avec les producteurs, Menahem Golan et Yoram Globus ?

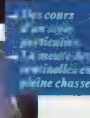
AP : Excellentes. Il est extraordinairement facile de travailler avec eux, de créer de bonnes bases d'entente. Ils ne sont pas obsédés par les dollars comme la plupart des gens le pense. Ils aiment qu'on soit créatif et imaginatif ; ils sont loin d'être aussi durs qu'ils en ont l'air. Ils recherchent avant tout le meilleur résultat possible, le meilleur film possible.

IM : Comment avez-vous travaillé avec vos acteurs, et en particulier avec John Stockwell qui participa à l'écriture du scénario ?

AP : C'est un acteur très facile ; ils le sont tous. Je n'ai eu aucun mal à les diriger. Ils écoutent et sont disciplinés mais de façon créative et intelligente. Le tournage s'est très bien passé.

IM : Au regard de votre carrière, il semble que vous soyez principalement motivé par la science-fiction, le fantastique et l'aventure en général.





AP : Je suis arrivé à un stade de ma carrière où je dois réaliser des films plus personnels mais à la fois plus commerciaux. Le film que je tourne en ce moment (**Down the road**) sera plus personnel. Je m'implique plus. Mais je dois songer aux recettes, c'est inévitable. Jusqu'ici, nous avons pris beaucoup de risques : **Campus** n'est pas une histoire traditionnelle. Et il en est de même pour mes précédents films. J'ai également toujours cherché à imprimer ma patte, à styliser mes films. Pourquoi le fantastique et l'aventure ? Parce que cela m'amuse et me donne bien du plaisir.

IM : Parlez-nous de **Red moon** (inédit pour l'instant en France).

AP : Je l'ai tourné pour Empire, la compagnie de Charles Band. Il ressemble aux films des Monty Python à la différence qu'il se déroule dans l'espace. C'est très surréel, comme dans un rêve. J'espère que vous le trouverez très drôle. Je le comparerais à un divertissement tel que **Rocky Horror Picture Show**.

IM : Et **Dark maze** ?

AP : Il vient après **Down the road.** C'est en quelque sorte **Les plus belles années de notre vie (Best years of our lives,** Wyler). Je commence le tournage en octobre.

IM : Nous vous remercions pour toutes ces précisions.

AP : Tâchez surtout de bien insister sur la fin de **Campus**.

Propos recueillis et traduits par **Alain CHARLOT**

BD IMPACT



Ivor : **Un jour, un Mercenaire.** Dessin et scénario : Zoran. Ed. du Lombard.

Ivor vit dans un Moyen-âge indéfini et exerce le métier de mercenaire. Activité peu glorieuse pour un héros. D'ailleurs la première scène de l'album en témoigne : Ivor assassine une poignée de pauvres gardes qui ne lui avaient rien fait et se contentaient de faire leur boulot. Mais en 46 pages, au fil de péripéties multiples et bien contées, on a le temps de s'attacher à lui. Ce qui surprend plus dans ce premier tome, c'est le graphisme de Zoran. On pense à du Gotlib en moins caricatural. ce qui n'est pas désagréable, d'autant plus que le coloriage a été confié à Chagnaud.

Les aventures de Gully : **Le pays des menteurs.** Dessin : Dodier. Scénario : Makyo. Ed Dupuis.

Dodier et Makyo (également co-auteurs des aventures policières et humoristiques de Jérôme K. Jérôme Bloche) sont comme Uderzo et Goscinny. Ils écrivent des histoires pour la jeunesse sans oublier de séduire les plus vieux. A défaut d'être bouleversantes **« Les aventures de Gully »** sont délicieusement truculentes. Les relations du fils d'Yridor avec sa sœur nous valent par exemple quelques gags hilarants. Alors que le comique de BD s'essoufle terriblement ces derniers temps, il convient de remercier Dodier et Makyo de nous offrir un album comme celui-là.

Couleur Café. Dessin : Philippe Berthet. Scénario : Antoine Andrieu. Ed Dupuis.

Les éditions Dupuis aiment à ce point Berthet qu'ils lui ont consacré une collection. **Couleur café** en est le troisième tome et après l'excellent **Mortes saisons** (sur scénario d'Andréas) on attendait celui-là avec impatience. La déception est au rendez-vous. Outre que le scénario est une succession fastidieuse de tentative d'assassinats sur toile de fond politique, le dessin même de Berthet ne possède pas l'assurance qu'on lui connaissait. Le bédéphile averti réalise alors que **Couleur Café** est une bande de 1981 déjà éditée par Dupuis en 1983 et en version brochée. Tout s'explique. Il ne nous reste plus qu'à attendre le 4e tome de la collection.

Thorgal N°10 : **Le Pays Qâ.** Dessins : Rosinski. Scénario : Van Hamme. Ed. du Lombard.

Pour ceux qui l'ignorent encore, « Thorgal » est l'une des meilleures séries d'aventures actuelles. Elle doit autant son succès au magnifique graphisme du polonais Rosinski (Prix Saint-Michel du meilleur dessin en 79) qu'aux puissantes histoires du vieux routier qu'est Van Hamme (Prix Saint-Michel pour l'ensemble de son œuvre en 80). La série a également connu une multitude de prix. Elle ne montre pour l'instant aucun signe d'essouflement. Dans **Le Pays Qâ**, le fantastique continue de faire bon ménage avec l'aventure viking. Vivement la suite.

Capitaine Sabre n°5 : **Ecrit par la Tempête.** Textes et dessins : Gine. Couleurs : Rita. Ed. du Lombard.

Gine dessine très bien (on lui doit une autre série chez Glénat : **Mathieu Lamy** sur scénario de Convard). Ses scénarios sont bien construits, classiques, mouvementés. Alors, de quoi peut donc bien souffrir sa série « Capitaine Sabre » ? D'arriver après « Bernard Prince », peut-être. Difficile de surpasser une série d'aventures comme celle de Greg et Hermann. Et puis, après 5 albums, il serait peut-être temps que Sabre quitte l'Extrême-Orient.

L'Encyclopédie des Bandes Dessinées. Par Marjorie Alessandrini, Marc Duveau, Jean-Claude Glasser, Marion Vidal. Ed. Albin Michel.

Connaissez-vous Cliff Sterret, Martin Branner, George McManus, Rudolph Dirks ou Winsor McCay ? Si la réponse est non, primo, honte sur vous, secundo, il ne vous reste plus qu'à acheter cette mine de renseignements qu'est **L'Encyclopédie des Bandes Dessinées.** En 280 pages, ce dictionnaire passe en revue les grandes figures, passées et présentes, de la Bande Dessinée mondiale. Priorité étant faite aux dessinateurs. Ce n'est pas exhaustif, ce qui est dommage mais, pour l'être, il faudrait 600 pages.

Allaïve. Un Môme de Perdu... Dessin et scénario : Olivier Taffin. Ed. Dargaud.

Le fils de Laure a disparu. Certains indices mettent la jeune femme sur la piste d'un ancien médecin nazi qui continue ses effroyables expériences en Amérique Latine. Guy Vidal, directeur littéraire de Dargaud, a trouvé l'album bouleversant, au point de le faire savoir à tous ses acquéreurs. Il est permis de ne pas partager ce sentiment, peut être parce que l'histoire flirte trop facilement avec le fantastique. De toute façon, ça mérite un détour, ne serait-ce que pour le graphisme deTaffin **(Orn, Cœur de Chien)** dont la couverture est très belle.

Le 9e Jour du Diable. Dessin et scénario : Didier Convard. Ed. du Lombard.

Dans **Les Huit Jours du Diable,** Convard s'était attaché à montrer, de façon très personnelle, le rôle du diable dans des légendes comme Sodome et Gomorrhe, l'Atlantide ou la Ville d'Ys. Ce deuxième album ne fait pas vraiment suite au premier (on peut les lire dans le désordre) et le diable n'y joue pas un rôle aussi marqué. Toutefois le style est le même, certains personnages se retrouvent d'une nouvelle à l'autre et ça n'a toujours rien de prodigieusement émouvant.

Sambre : **Plus rien n'est rien.** Dessin : Yslaire. Scénario : Balac. Ed. Glénat.

Attention chef d'œuvre ! Si vous avez aimé les grandes œuvres romantiques du 19e siècle, vous aimerez **Sambre.** Et si vous détestez Balzac, Bronte, Stendhal et Cie, vous adorerez quand même cet album. Car au-delà du scénario parfait de Balac, au pseudonyme bien-nommé, vous ne pourrez être qu'admiratif devant le graphisme élégant et torturé d'Yslaire (qui n'est autre que le Bernard Hislaire de **Bidouille et Violette**). Le trait, les couleurs, la mise en scène, le travail des ombres, tout concorde à faire de **Sambre** l'un des grands albums de l'année 86.



Pharaon N°6 : **Des Ombres sur le Sable.** Dessin : Daniel Hulet. Scénario : André-Paul Duchâteau. Ed. Novedi.

Suite et fin d'une histoire d'espionnage science-fictionnelle commencée dans **L'Incarnation de Seth,** troisième album de la série « Pharaon ». Le scénario de Duchâteau (l'un des scénaristes de BD les plus prolifiques avec Greg et Charlier) mèle adroitement intrigue policière et égyptologie, onirisme et science-fiction. Le dessin de Hulet a ceci d'intéressant qu'il rappelle fortement celui d'Hermann. Ça mérite d'être noté car le graphisme si personnel d'Hermann a fait peu d'adeptes jusqu'à maintenant.

Un Max de MAD. Par Bill Elder, Wallace Wood, Jack Davis, John Severin. Ed. Albin Michel.

Fershid Bharucha nous propose une compilation de récits parus dans *Mad* (non, l'autre) et dessinés par de vieilles gloires de la bande à EC. Cet album fait suite à ***MAD** se paie une toile, Les années folles de **MAD*** et *Les bandes décimées de **MAD.*** Pour les amateurs de bandes parodiques folles et de Gotlibs américains.

Les Eaux de Mortelune : **L'Échiquier du Rat.** Dessin : Philippe Adamov. Scénario : Patrick Cothias. Ed. Glénat.

Si les péripéties morbides contées dans cet album étaient adaptées à l'écran, leur spectacle vous donnerait probablement envie de rendre ou de quitter la salle. Dans un Paris post-atomique où l'eau pure est devenue monnaie d'échange, les bébés se marchandent au poids de chair humaine, de gros porcs adipeux culbutent de frêles adolescentes, les rats servent de nourriture quotidienne, les gros porcs adipeux sont passés au hachoir, des êtres difformes à têtes multiples participent à des orgies sexuelles mouvementées, etc. On en attendait pas moins des auteurs du **Vent des Dieux** où, déjà, il s'en passait de pas tristes. Et pourtant rien de tout ça n'est complaisant (comme le sont, par exemple, les scénarios de Durand). L'univers décrit par Cothias est cohérent et, surtout, magnifiquement dessiné par Adamov.

L'Univers de Gir. Ed. Dargaud.

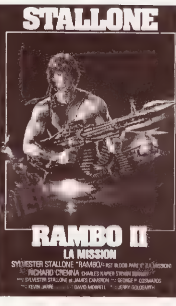
Dans la collection qui nous avait donné **L'Univers de Pratt** et **L'Univers de Blanc-Dumont,** voici donc un troisième tome consacré à Gir. Attention, pas à Moebius, plutôt Giraud. Celui de « Blueberry ». Toute personne saine s'intéressant à la BD s'intéresse à Giraud. En conséquence elle aura hâte d'acquérir ce très bel album. Hommages, analyses, interviews, documents, historiques... Il sera difficile de résister.

Yves-Marie LE BESCOND

VIDEO IMPACT

RAMBO II : LA MISSION

L'Amérique a toujours eu besoin de héros. Lors de la Seconde Guerre mondiale, les exploits de Superman donnaient aux GI's la marche à suivre, le conflit de Corée vit les apparitions réconfortantes de Rita Hayworth... Il manquait seulement au bourbier vietnamien un symbole propre à l'extraire de l'enlisement coupable, à le glorifier.
Avec son petit balluchon sur l'épaule et en faisant un pied de nez détonant à un sheriff local obtu, Stallone a, en une seule apparition, réhabilité l'image des vétérans de cette guerre idéologique et sale.
Incompris et martyr dans son propre pays, Rambo est, par contre, parfaitement à l'aise dans la jungle vietnamienne. « Il est chez lui »... confirme un gradé pas peu fier de revendiquer une telle recrue ! La guerre, c'est son job... sa raison de vivre... et il s'y adonne avec une joie si communicative que des dizaines de millions de spectateurs applaudissent dans le monde entier... Mais ne nous y trompons pas : ils applaudissent le héros, le style de l'action, l'impeccable finition visuelle et sonore du film, assurément pas l'idéologie réactionnaire que Stallone récite au cours du chapelet final, massacrant



hélas deux heures de grand spectacle par une doctrine de cour de caserne !
Ceci dit, **Rambo II** n'est pas plus spécialement engagé que ne l'étaient, en leur temps, des films comme **Aventures en Birmanie** ou ceux défendus par John Wayne.
L'Histoire a voulu que, de manière spasmodique, l'Amérique ait eu à combattre les jaunes : les Japonais dans le Pacifique, les Nord-Coréens aidés par les Chinois, puis enfin les troupes nord-vietnamiennes... Rambo n'est qu'une illustration de plus à la saga.
Certes, le rythme de l'action a énormément progressé, utilisant de plus en plus les ficelles du montage pour montrer l'impossible. Comment ne pas se laisser prendre à ce crépitement permanent d'armes et de feu...
Ce qui peut séduire également dans le personnage de Rambo, c'est son individualisme forcené, son refus de la compromission, la marginalisation aussi de son impossible mission dont il reste le seul artisan de la réussite.
Les méthodes expéditives de ce combattant solitaire s'éloignent de l'épopée glorieuse classique, s'arrogeant un ton jubilatoire aussi trouble que fascinant. Un ton d'où le fantastique ne reste pas absent dans cette jungle meurtrière et surréaliste, en rien comparable à la réalité du conflit qui s'y déroula.
Rambo, les Viets, le commandant russe et son bourreau n'appartiennent pas au fait historique : ce sont de purs produits de bande dessinée, stéréotypés, caricaturés. Les exploits impossibles du guerrier invulnérable à la fiction.
Le vrai Vietnam, c'est celui de **Retour vers l'enfer** ou encore celui de la quête morbide et désespérée du colonel psychopathe d'**Apocalypse Now.**
Rambo et son outsider, le colonel Braddock, ne font plus partie intégrante de cette guerre qui appartient déjà au passé... à l'histoire. Ils la réécrivent à leur manière, comme sans doute l'Amérique eût souhaité qu'elle fut. Ils n'appartiennent pas au fait historique... mais déjà à la légende.

Norbert MOUTIER

Réalisation : George P. Cosmatos.
Avec : Sylvester Stallone, Richard Crenna, Charles Napier, Steven Berkoff.
Distribution : Delta Video.
Duplication : excellente.



Plus de taxe sur les magnétoscopes ! Vous allez, en toute quié-tu[illegible]n, de[illegible]ils ét[illegible]... Mais voila que s'en profile deja un autr[illegible] Le danger de substi-tu[illegible] P[illegible] Si c'est vrai, on ne peut qu'approuver [illegible] sans auteurs, pas de n[illegible]ée soi-disant aux vieu[illegible] on peut rester sceptiques quant aux pos-si[illegible]r-m[illegible]en taxe scélérate.

P[illegible]ée p[illegible]e b[illegible]s b[illegible]er le média libertaire qu'elle symbolise.

CINQ JOURS DE RÉVOLUTION

Fortement ancrée dans un fantastique sanglant, esthétique et tapageur, l'image de marque de Dario Argento est à jamais forgée.

Pourtant, exception qui confirme la règle, il lui est arrivé de faillir une fois au cheminement de sa saga.

Cinq jours de révolution n'est pas un giallo, encore moins un film d'horreur mais une fresque sociale contée à travers le personnage d'un jeune idéaliste évadé de la prison de Milan et mêlé, malgré lui, au monde des voleurs et entraîné dans une révolution qui ne lui apportera que déception, traîtrise et la douloureuse amertume de la perte d'un être qui commençait à lui être cher.

Sans être furieusement prenante, cette fresque révolutionnaire est réalisée avec soin et chaque personnage trouve le juste ton.

Les inconditionnels de Dario Argento y reconnaîtront avec peine son style habituel. Quelques plans fugaces, comme un pistolet déchargé à bout portant sur la tête d'un homme, sont là, néanmoins pour rappeler les obsessions de l'auteur.

Réalisation : Dario Argento.
Interprètes : Adriano Celentano, Marilu Tolo, Enzo Cerusico, Luisa de Santis.
Dist. : Scherzo.
Duplication : excellente. Scope respecté.

LE TUEUR

Christine Carner, dont le mari est journaliste international, tombe en panne de voiture alors qu'elle partait le rejoindre en Europe centrale. Elle est aidée par un étrange colonel trop affable pour être honnête. Lorsqu'on saura que le grand soldat est Donald Pleasence, on devine aisément que la belle court tous les risques !

Violeur et meurtrier, le colonel passe aux actes et la jeune femme, en état de légitime défense, ne peut faire autrement que de le tuer... Mais cette gloire nationale dans un pays, semble-t-il, tout entier voué au fascisme, ne facilite pas du tout le visa de sortie !



A la fois intrigue policière (assez bien nouée), petit film d'horreur et de péripéties militaires, **Le Tueur** est surtout dominé par une excellente distribution. Outre Donald Pleasence que ses penchants de violeur feront finir prématurément au fond d'un puits, la bonne surprise est de retrouver Aldo Ray en policier besogneux et subtil, véritable recours contre l'impressionnante machinerie militaire de ce pays. Figure aussi au casting Dean Stockwell, ex-enfant prodige d'Hollywood que l'on vit plus récemment dans la parodie : **Le loup garou de Washington.**

Réalisation : J. Lopez Moctezuma.
Interprétation : Donald Pleasence, Angelica Maria, Dean Stockwell, Aldo Ray.
Dist. : A.B.C. (M.P.M.).
Duplication : très bonne

LE MERDIER

Avant d'être livré, tel un ring, à l'invasion de colosses surarmés, le conflit vietnamien avait déjà inspiré plus d'un cinéaste.

Beaucoup plus réaliste que les épopées revanchardes actuelles, **Le Merdier** de Ted Post (**Magnum Force, Pendez-les haut et court...**) brosse un tableau sans concessions de cette guerre sans panache où certains, cependant, ont pu caresser des rêves de gloire, entraînant dans la mort ceux qui furent obligés de suivre leur épopée insensée.

C'est le thème du **Merdier** (un titre qui résume admirablement la situation !), opération militaire inutile et coûteuse en effectifs. On le voit, le ton est nettement contestataire et correspond bien à l'état d'esprit américain d'alors : porté sur la culpabilisation.

Mais coupables ou non, les héros du **Merdier** mettent le paquet dans ce film dont l'action (et l'interprète principal : Burt Lancaster) rappellent les meilleurs films d'Aldrich. **Le Merdier :** pas emmerdant du tout...

Réalisation : Ted Post.
Interprètes : Burt Lancaster, Marc Singer, Craig Wasson, Jonathan Goldsmith.
Dist. : Warner Home Vidéo.
Duplication : Excellente.

LA RACE DES VIOLENTS

L'histoire est quasiment incompréhensible au niveau des motivations. Cambodge, Thaïlande... On ne sait pas trop où on est... C.I.A., K.G.B., mafia, pro-chinois ou viets... On ne sait plus trop qui est qui d'autant plus que la veste kaki de mercenaire se retourne facilement.

Trafic d'armes, de drogues, exécution d'agents après usage... Tout est prétexte à ce que les protagonistes de ce film d'action se massacrent ou se torturent à longueur de pellicule... pour se retrouver réunis à la fin, toujours copains, prêts à affronter une nouvelle mission.

A aborder résolument au second degré, cette petite série B italienne (présentée dans la péninsule par la Cannon) est due à Fernando Di Leo (à qui l'on doit, dans le passé, de mémorables giallos comme **Les insatisfaites poupées érotiques**) qui livre là une œuvre de commande pas trop mal ficelée en regard des moyens mis à sa disposition.

Le casting est de circonstance : l'inévitable Harrison Muller, Henry Silva (plus crispé que jamais... mais il est vrai qu'il se morfle une balle près du cœur... ça n'aide pas à la joie) Carole André, etc. La jaquette annonce



aussi Fred Williamson...Manque de chance, dans le film, c'est Woody Strode ! Mais Williamson aurait fait aussi bien l'affaire !

Réalisation : Fernando Di Leo.
Interprètes : Harrison Muller, Henry Silva, Woody Strode, Deborah Keith.
Dist. : U.G.C. Vidéo.
Duplication : excellente.

KISS ME QUICK

Présenté jadis sous le titre abusif et trompeur de **La vie sexuelle de Frankenstein**, ce nudie américain correspond bien mieux à son titre original.

Quelques monstres caoutchouteux faisant partie du bestiaire classique présentent chacun son numéro de strip-tease ringard avec les reines du gros nibard des années soixante. Particularité : cellulite assurée et soutien-gorge se défaisant par devant ! Ça lorgne un peu du côté de chez Russ Meyer !

Des bidasses vindicatifs cassèrent autrefois un cinéma, furieux de ne pas avoir vu forniquer le monstre de Frankenstein (comment aurait-il pu, le pauvre, d'ailleurs, avec ses bande...lettes !). Ces fous n'avaient pas compris qu'ils se trouvaient en présence d'un des piliers du cinéma au second degré !... Ne les imitez pas... La cassette se voit très bien sans démangeaisons destructives...

Réalisation : Harry Novak.
Interprètes : Sexton Friendhi, Claudia Baules.
Distribution : Carrère.

ABOMINATOR

Si vous possédez un bon petit nanar ou un film inconnu, procédez sans tarder à « l'Opération Melki... » La technique est simple : vous faites appel à ce maître en design-jaquettes. Immanquablement, il vous situera un bon personnage agressif en premier plan, brandissant quelque chose de méchant et en dessous un vague décor et une fille cavalant à poil ou presque... et le tour sera joué !

C'est le sort de **Abominator** qui

joue, en outre, sur un titre-mode. Que se cache donc derrière ce titre commercial ?... Un film policier d'origine anglaise dont l'ambiance évolue dans un milieu proche de celui de **Six Femmes pour l'assassin....** Mario Bava en moins, ça va sans dire.
L'histoire de ce manoir hanté mélangeant les vieilles terreurs du passé à celles plus concrètes du présent est beaucoup plus classique. Quelques mutilations, un assassin invisible et une atmosphère assez morbide caractérisent ce film de Michael Amstrong défendu par une assez belle affiche : Frankie Avalon, Jill Haworth et le regretté Dennis Price.

Réalisation : Michael Armstrong.
Distribué par : Sunrise Video (VIP).
Duplication : Moyenne.

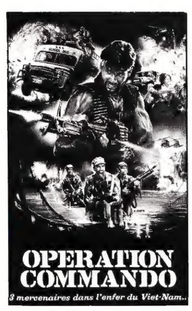




LES BOYS EN ENFER

Se situant en contrepied du film de guerre « propre », certaines œuvres peuvent choisir de s'adonner à la description délibérée des actes les plus abjects intervenant dans un conflit armé. La torture, notamment.
Démarrant de façon très classique sur un enchaînement nourri d'actions et d'engagements virils, **Les Boys en enfer** voit soudainement se déchaîner les instincts les plus bas à travers la libido d'un chef de guérilla sanguinaire et cruel.
Certaines images sont à la limite du soutenable. Est-ce parce qu'elles se situent en dehors d'un film d'horreur ? Toujours est-il que leur impact s'en trouve décuplé parce que malheureusement proche d'une réalité monstrueuse.
Dans le camp de l'enfer, les prisonniers sont ensevelis vivants, leur tête émergeant seule pour subir d'horribles trépanations dont les sillons sanglants sont aspergés d'acide ! Seul le cinéma asiatique peut s'offrir une telle limite dans l'horreur. Le film de Jobic Wong n'hésite pas ensuite à plonger dans le « gore » le plus pur : prisonniers pendus par les pieds et fouettés, mutilations, tueries sanglantes... et même un cas de supplicié découpé vif, laborieusement, à la scie mécanique, bruitage à l'appui !
Plus qu'un film de guerre, une espèce de cauchemar sanguinaire et sadique. Mais la guerre n'est-elle pas déjà, en elle-même, un cauchemar ?

Réalisation : Jobic Wong.
Distribution : Hollywood Boulevard.
Duplication : excellente.



OPÉRATION COMMANDO

Ce n'est pas si courant, la véritable vedette de cette co-production italienne est une machine : un vieux school-bus qui va connaître les kilomètres les plus explosifs de sa carrière, transportant une poignée d'hommes et de femmes, équipée disparate en fuite à la suite du raid meurtrier d'un bataillon de viets sur un village.
L'un des principaux attraits d'**Opération Commando**, c'est son scénario, solide, cohérent, évitant principalement que l'œuvre ne sombre dans une banale description d'accrochages ou de fusillades comme il est hélas trop courant d'assister.
Bien que campant de solides personnages, Ted a su réserver la majeure partie de cette épopée à l'action. Pas un endroit que le bus traverse qui ne soit facteur d'embuscades, de danger ou d'affrontements. L'équipe a son chef de file pour y faire face. Signe des temps, le héros de guerre ne peut plus être qu'hypermusclé et revêtu de cartouchières pleines pour tout vêtement. Celui d'**Opération Commando** s'avère conforme au modèle et le bandeau qu'il porte autour de la tête renforçant son attitude farouche, évoque bien sûr Rambo ! Il en a le tonus et la puissance de feu !

Réalisation : Ted Kaplan.
Dist. : Hollywood Boulevard.
Duplication : excellente.

PORTÉS DISPARUS N° 2

Mis en chantier dans la foulée de **Missing in action**, ce second volet n'est pas à proprement parler une suite mais un gigantesque flash-back relatant les revers du Colonel Braddock fait prisonnier, avec les siens, dans un camp viet.
Caricatural, raciste mais efficace dans sa forme, le film de Lance Hool peut être considéré comme un démarquage sado-violent du **Pont de la Rivière Kwaï**. L'affrontement psychologique (et ici physique !) entre deux officiers de camps opposés est identique mais la noblesse japonaise face au flegme britannique font place ici à la haine farouche, xénophobe, vengeresse.
Tout comme **Rambo 2**, pour qui sait contourner l'esprit militant de cet hymne à la haine, reste à découvrir un film d'action bien enlevé, ponctué de quelques scènes de sadisme dont les Italiens ont d'habitude la spécialité. L'ensemble est aussi, reconnaissons-le, puissamment mis en valeur par la partition musicale de Brian May (déjà auteur, entre autres, de celles des **Mad Max**).
Quant à Chuck Norris, venu au cinéma par le karaté, il s'érige de plus en plus comme symbole cinématographique de l'ère reaganienne.

Réalisation : Lance Hool.
Interprètes : Chuck Norris, Soon Teck Ho, Bennett Ohta.
Dist. : Cannon/U.G.C. - Alliance.

Norbert MOUTIER



A cette période d'été, une certaine accalmie dans le rythme des sorties, l'offensive étant programmée pour le prochain salon qui se déroulera en octobre (et non en septembre, comme il était initialement prévu).

WARNER. Guerre chez Warner avec **Le sable était rouge**, de Cornel Wilde, **Le sergent**, avec Rod Steiger et John Philipp Law et réalisé par John Flynn. Y a-t-il un pilote dans l'avion de **Panique en plein ciel** : oui... mais aussi un tueur !...

U.G.C. Action, plus que jamais action avec **Sloane le justicier**, un inédit de Dan Rosenthal et **American warrior** dans la lignée des Ninjas lancée par la Cannon.

CBS FOX. James Coburn, Charles Aznavour et Suzannah York tentent l'assaut impossible d'un piton rocheux dans **Intervention Delta.**

MPM. Outre le très sérieux **Neveu de Beethoven**, MPM/ABC présentent l'**Élu**, de J.-P. Kagan où deux adolescents juifs traversent les dangers de la Seconde Guerre mondiale ainsi que **Le Pénitencier** où les aventures d'un homme emprisonné pour un crime qu'il n'a pas commis.

VESTRON joue les « rejacquettages » avec **Le Commando des Tigres noirs** de Ted Post, avec Chuck Norris et **Justice sauvage 1** (et 2 !).

RENÉ CHATEAU présente deux excellents films de guerre (voir ce numéro) et la collection **Punch** s'enrichit de **Ninja Killer, La Colère des Bonzes** et de l'**Exécutrice** (avec Brigitte Lahaie en femme-flic) (voir notre n° 1).

PROSERPINE court après le box-office/vidéo avec **Les spécialistes** avec le tandem Giraudeau-/Lanvin.

CANNON VIDEO. Après avoir journellement acheté « quelque chose » durant le dernier Festival de Cannes, la firme de Menahem Golan et Yoram Globus s'est offert la firme **Thorn Emi.** Le programme annoncé est d'ampleur : **Legend, La route des Indes, Kalidor, Hitcher**, etc., et bien d'autres... mais si on vous dévoile tout, où est le suspense (et la fidélité à la revue : note de l'Éditeur !).

C.I.C. présente **Mask** qui triompha à Cannes et **Vendredi 13 5e partie** qui, lui, ne triomphe pas par son originalité mais qui sert son habituelle ration d'effets spéciaux irréprochables. C'est le chapitre final, annonce l'affiche. Faux ! Une sixième monture est en cours et l'hémoglobine va déferler à nouveau ! La saga reste aussi increvable que le tueur ! Va falloir qu'on finisse par leur envoyer Le Pen pour prendre des mesures de police plus énergiques...

CARRÈRE sort déjà l'excellent **Les Envahisseurs sont parmi nous** de Michael Laughlin, une sacrée science-fiction ! et **Justice de flic** de Michel Gérard, un polar bien à la française avec prostitution et rivalités de flics.

GCR présente une rareté, adaptée d'Edgar Poe, par Roger Corman : **La tombe de Ligea** et distribue en outre l'excellent catalogue RCV (**La chair et le sang, Terminator**... et d'autres Corman (voir *Mad Movies* n° 41).

AMERICAN VIDEO sort un excellent film d'aventures, **Aux frontières des Indes**, avec Lauren Bacall et Herbert Lom ainsi que **Brigade Call girls** à mi-chemin entre l'érotisme et l'espionnage.

VIP. Non content de posséder le plus gros catalogue de la vidéo, Victor Bialek innove avec la collection « Genius », reprenant les meilleurs classiques du fond : **Les frissons de l'angoisse, Fondu au noir, Embryo** (avec Barbara Carrera !) et **Martin**, un surprenant George A. Romero.

DELTA fait la nique aux pirates avec la cassette **Rambo 2** inviolable et les jaquettes « double face » que les cybachromes ne pourront reproduire... Dur... dur pour les outlaws de la vidéo !...



LA CHASSE AUX PLAISIRS (N° 1 et N° 2)

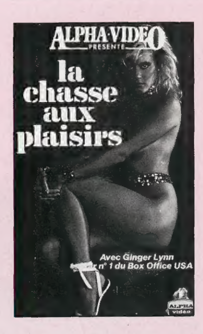
Régulièrement, une fille émerge du X américain au point de se hisser très rapidement à la place d'une véritable star du porno. Lisa de Leeuw, et tout récemment Tracy Lords... la nouvelle coqueluche de Beverly Hills s'appelle Ginger Lynn et elle grimpe au box office américain aussi vite qu'elle se fait grimper dans ses films.

Jeune et charmeuse, la jeune enchanteuse Ginger Lynn joue le rôle de la belle et innocente maîtresse d'un vieil homme riche. A sa mort, celui-ci lui lègue sa fortune. Dans son testament, il a cependant précisé qu'elle doit mériter son héritage en s'adonnant à la poursuite de plaisirs inédits.

Dans une atmosphère de sexualité étrange, Ginger va commencer sa chasse au plaisir, contrarié cependant, par un mystérieux individu qui fait obstruction à l'exécution du testament.

La chasse aux plaisirs N° 2 met la jeune femme en semblable position mais rien n'arrête l'orgasmique Ginger : un corps de déesse et une des plus bandante hardeuse vue jusqu'ici...

Réalisation (1er et second chapitre) : Lawrence T. Cole.
Distribution : Alpha



ENQUÊTE SUR LE VICE

Prenez un magnétophone (en état de marche ou non...) et baladez-vous, un micro à la main, dans les rues de Paris en proposant à quelques belles filles une enquête sur le vice...

Neuf fois sur dix, prévoir de recevoir une baffe bien placée... mais à la dixième, possible que votre interlocutrice accepte de se confier. Et vous en apprendrez des surprises... principalement sur le sexe au lycée, sur les profs masculins violés... et heureux... sur les partouzes remplaçant les heures de colle... sur une femme recteur usant de son autorité pour se faire sauter en première... sans compter les jours de chance où l'entretien à lieu à domicile.

Un sexe-reportage sous forme de film à sketch... le scénario de Georges Fleury est assez alerte et coquin pour rendre l'ensemble intéressant...

Réalisation : Georges Fleury
Interprètes : Danièle Troger, Danièle Deslande, Patrick François, Guy Royer





Duplication : excellente
Distributeur : Alpha

JOUISSANCES ASIATIQUES

Une baby-sitter, c'est parfois très utile. Elle peut permettre à un couple de jouer tranquillement aux amoureux ou de filer impunément voir un film ou assister à une pièce de théâtre.

Mais la baby-sitter à tout faire, c'est encore mieux. Elle rend service à toute la famille, masturbant, suçant ou se laissant enfiler avec plaisir par tous les éléments mâles du foyer.

Le film de Alex Sting est la « troublante » confession de cette belle enfant s'amusant bien de ses aventures et qui ne changerait pour rien au monde de métier.

Liao Huong n'a que vaguement le type asiatique mais elle est jolie et experte en langue prospectrice. L'illusion passe... les 80 ou 85 minutes des folles soirées de la baby-suceuse passant agréablement...

Une baby-sitter de ce genre dans tous les foyers français... et si c'était une solution pour résorber le chômage ?

Réalisation : Alex Sting
Interprètes : Liao Huong, Tse Yang, Lee Thomas
Duplication : excellente
Distributeur : Alpha


IMPACT
Portfolio 4 :
SYBYL DANNING
Burning love
Sybil Danning


Arnold Schwarzenegger